

La Revue Populaire

Magazine Littéraire
Illustré Mensuel

11^e Année, No 2 **FEVRIER 1918** PRIX : 10 CENTS



Comment on salue un étranger, en Afrique. (Voir intérieur).



NOS MANTEAUX DE FOURRURE

sont irréprochables de qualité, de styles et de façon.



Coupe artistique, lignes gracieuses, ajustement parfait, pelleteries et fournitures de première qualité, voilà ce que nous offrons à toute personne qui achète un de nos manteaux de fourrure.

Nous exposons en ce moment plusieurs modèles nouveaux et d'une exquise beauté en

Seal d'Hudson, Mouton de Perse, Near Seal, Seal Electrique, Rat Musqué, etc.

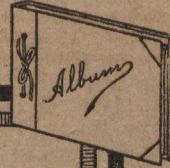
Aussi de riches manteaux en velours (Salt's Seal) avec garnitures de fourrure.

Nos prix, comme toujours, sont très modérés.

Visitez-nous avant de faire vos achats.

Chez Desjardins & Co
Limitée

130, rue Saint-Denis, Montréal.



LA PLUS IMPORTANTE
LIBRAIRIE et PAPETERIE
FRANÇAISE du CANADA
Fondée en 1885

LIVRES

religieux
classiques
français
canadiens

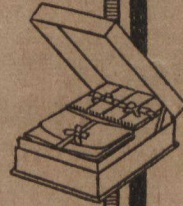


FOURNITURES

de classes
de bureaux
de dessin

ARTICLES

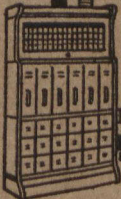
religieux
et de fantaisie



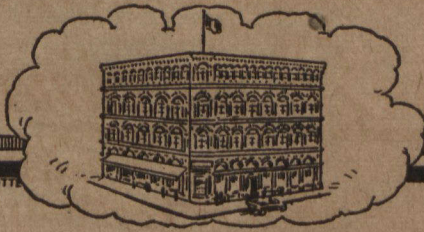
PAPIERS PEINTS

Tapisseries

Librairie **GRANGER FRERES** Limitée
Place d'Armes et Notre-Dame O., Montréal



Ed. J. HAYGOTTE



SOMMAIRE DU NO DE FEVRIER 1918

	Pages		Pages
Le masque	7	Torpilleurs allemands	103
Ballade en l'honneur de la morue	8	La poste aérienne	103
PAGES CANADIENNES :		Le patriotisme français	103
Richesses forestières du Canada	9	Un peuple en guerre	104
Développements au Nouveau-Brunswick	10	Au musée de l'armée	104
Protection des forêts	11	Bataille de géants	105
Nouvelle-Ecosse	11	Comment on parle	105
Colombie-Britannique	12	Construction d'un sous-marin	105
Terres du Dominion	12	Nouveau genre de baïonnette	106
Défrichements par le feu	13	Contre les moustiques	106
Contre les feux de chemins de fer	13	Poilus d'autrefois	106
Plantation des forêts	15	Le feu qui donne le froid	107
La chenille du pin blanc	15	Le plus petit vertébré	110
Ressources forestières	16	Une lettre en vers nouveau style	111
Investigations sur les forêts	17	Le tombeau d'Akbar à Sikandra	114
Emploi des soldats rapatriés	18	LE CHEVAL ET SES MALADIES. (Suite)...	113
Le plus petit cimetière	18	Le sort des drapeaux anglais	119
TRAVAUX D'AMATEURS : Une glacière à la cave	19	L'emploi de l'araignée fileuse	120
Une chaise haute	21	MOSAÏQUE : Le Mikado	121
Pour combattre l'incendie	21	Serpents transformés en chaînes... ..	121
Table de jeu	22	La forme de la terre	121
Glacière sur la fenêtre	22	Un livre rare	121
Beethoven et la jeune aveugle	23	Dévotion espagnole	122
LES VIEILLES CHANSONS : Marianne s'en va t'au moulin	24	Le Napoléon du Cap	122
Une grande victoire boche	25	Difficile à tuer	122
Le carnaval de Nice	27	L'instruction et les Japonaises	123
La morue du Canada	30	La pierre de destinée	123
MAGIN EN FAMILLE : La cage éclipsée	31	Un chamois blanc	123
Les cartes retournées	32	Coquelin devant Vanderbilt	123
Le cigare et la carte déchirée	33	L'ex-réine du Portugal	124
Un aimant puissant	34	Les sphères célestes	124
ROMAN : LE COEUR SAIGNE, par Paul de Garros... ..	35	Un jeu de cartes dispendieux	124
Les Perles	79	Une file pour 25 sous	125
Le Carême	87	Les forêts du monde	125
Une citerne sans égale	89	La génération spontanée	125
La loterie	90	Des parfums antiseptiques	126
Le carnaval chez les bêtes	91	Pic de la Marandole bouche bée... ..	126
Un poisson sans queue	92	Une horloge sans aiguilles	126
Chez les Digos	93	Les Sports d'Hiver	127
Autour de la Chandeleur	97	LA REVUE ENCYCLOPEDIQUE. (Suite)...	131
La vie en Islande	98	Animaux qui apportent la fortune	133
BEBOS DU CONCERT EUROPEEN :		Le papier et l'Hygiène publique	135
Le français tel que parlé	99	Curieuse manière de saluer	138
La chaise de Napoléon Ier	99	La fête des rois à travers les âges	139
Les premiers canons	100	Le Carême	142
Les langues en Belgique	100	L'usage de la Pipe	143
Le loyalisme indigène	100	La cigogne	145
Les américains et les orphelins	101	L'Étiquette africaine	146
Nos poilus s'amuseent	101	Singuliers baromètres	147
Credo allemand	101	Grands récipients de verre	148
Belligérants sans s'en douter	102	Les animaux et les géologues	150
La population de la Russie	102	Un piano singulier	152
Peints par eux-mêmes	102	Les tremblements de terre	154
		Les lunettes	156
		Le commerce de l'aigrette	158
		Les roues d'une montre	160
		Un enfant énergique	160

La Jambe
Artificielle
de CONRAD **MARTIN**

donne une marche souple,
facile, légère, confort par-
fait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60
ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

Bandages Herniaires,
Appareils Orthopédiques, Bas
Elastiques, Etc , Etc ,
DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES
PAR DES EXPERTS SOUS LA
SURVEILLANCE PERSONNELLE DE
M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

Fabrique Canadienne de Bandages
36-38 rue GRAIG Est, Montreal



2ième Mois

FEVRIER

28 Jours

Astrologie.—Les personnes nées en ce mois auront, en général, un caractère timide, docile et respectueux; elles auront de la difficulté à réussir dans la vie, quoi qu'intelligentes, mais trouveront des protections efficaces et de chaudes sympathies parmi les puissants.

Pierre du mois: la Chrysolithe (vert jaunâtre). Cette pierre favorise les recherches scientifiques.

Jrs de Sem.		FETES DIVERSES ET SAINTS DU JOUR
1	Vendredi	S. Ignace d'Antioche 32e jour
2	Samedi	Purification de le B.V.M..... 33e jour
3	<i>DIMANCHE</i>	Sexagésime 34e jour
4	Lundi	S. Adolphe 35e jour
5	Mardi	Ste Agathe 36e jour
6	Mercredi	S. Gaston, évêque 37e jour
7	Jeudi	S. Romuald, abbé 38e jour
8	Vendredi	S. Gilles 39e jour
9	Samedi	S. Nicéphore 40e jour
10	<i>DIMANCHE</i>	Quinquagésime 41e jour
11	Lundi	Notre-Dame de Lourdes 42e jour
12	Mardi	Ste-Eulalie 43e jour
13	Mercredi	S. Polyeucte, martyr 44e jour
14	Jeudi	S. Valentin, prêtre et martyr 45e jour
15	Vendredi	S. Ferdinand 46e jour
16	Samedi	S. Théodule 47e jour
17	<i>DIMANCHE</i>	Quadragesime 48e jour
18	Lundi	S. Siméon, év. martyr 49e jour
19	Mardi	S. Gabin 50e jour
20	Mercredi	S. Sylvain 51e jour
21	Jeudi	Ste Vitaline, vierge 52e jour
22	Vendredi	S. Onufre 53e jour
23	Samedi	S. Damien 54e jour
24	<i>DIMANCHE</i>	Ste Euphémie 55e jour
25	Lundi	Ste Flavienne..... 56e jour
26	Mardi	S. Victor 57e jour
27	Mercredi	S. Honoré 58e jour
28	Jeudi	S. Juste, martyr 59e jour

m Matin

sr Soir

c Coucher

M Matin

L Lever

PREVISION DU TEMPS

1 au 3. Modéré.

3 au 5. Beau, nuits froides.

6 au 9. Vent, tempête et averses.

10 au 13. Froid.

14 au 18. Variable.

19 au 23. Beau.

24 au 28. Pluie, grésil et neige.

La Revue Populaire

Vol. 12, No 2

Montréal, Février 1918

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

☆ LE MASQUE ☆

Le carnaval était fort en faveur jadis, ici comme dans tous les autres pays; c'était l'occasion de se livrer à la plus folle gaité en faisant, pour quelques heures, abstraction de sa propre personnalité pour en revêtir une d'emprunt.

C'était l'époque du masque et du déguisement total; les personnes les plus sérieuses étaient souvent celles qui faisaient preuve de la joie la plus expansive; un visage grotesque en carton peint, des vêtements baroques; voilà ce qu'elles choisissaient de préférence.

D'autres se donnaient l'innocente et passagère illusion d'être le personnage de leurs rêves et alors elles se transformaient en pages, en chevaliers ou en rois.

Aujourd'hui tout cela disparaît graduellement et il n'y a plus guère que les moutards à circuler sur la rue avec le masque et les oripeaux du Carnaval.

C'est tant mieux, disent certaines gens. C'est tant pis, répond la majorité. Et la majorité a raison.

La vie qui est passablement bête et monotone à bien des instants offre trop peu d'occasions de rire pour que l'on néglige ou que l'on refuse celles que l'usage consacrait.

La détente périodique est nécessaire à l'esprit humain qui veut conserver toute sa puissance d'action; un ressort continuellement tendu finit par n'avoir plus aucune force de réaction. C'est sans doute ce que les vieux de jadis avaient compris, en instituant avec quelques autres, les fêtes du carnaval.

L'homme d'aujourd'hui est plus sérieux que cela et surtout il est plus savant que ses devanciers. Il a perfectionné les traditions qu'on lui a léguées.

Il a relégué dans un coin ou jeté au panier le masque en carton peint et il a préféré s'en créer un autre au moyen de son propre visage et de son attitude vis-à-vis les autres.

C'est ainsi qu'il sourit volontiers à celui qu'il a envie de mordre; sa voix se fait mielleuse quand la rage est dans son coeur; il fait des promesses et les renie aussitôt en lui-même; il parle d'amour et rêve de haine...

Et ce masque-là, ce masque dangereux parce qu'il trompe souvent même les plus méfiants, il ne l'emploie malheureusement pas à Carnaval seulement.

Il le porte toute l'année.

ROGER FRANCOEUR.

Ballade en l'honneur de la Morue

— 0 —

*Quel sot mépris rit dans vos entretiens
Pour un régal que plus d'un richard aime?
J'ai vu des juifs se confesser chrétiens
Devant le gade, ornement du Carême,
Meilleur encore à l'huile qu'à la crème.
Le seul regret des saints, au paradis,
S'ils en ont un, parfois, les vendredis,
Est de ce mets que l'on voue à la rue.
En vérité, gourmets, je vous le dis:
Meure la truffe et vive la morue!*

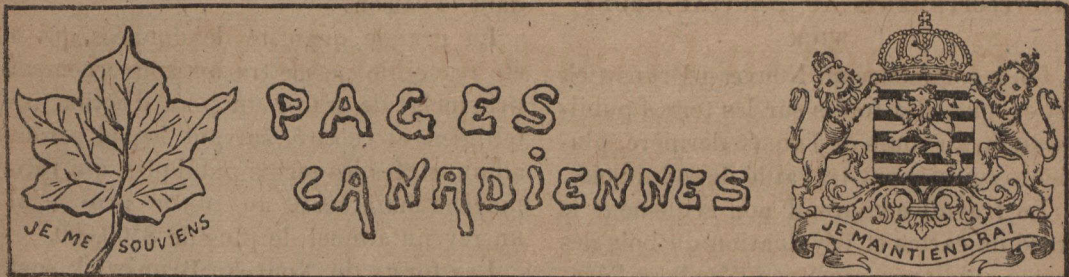
*Il n'est qu'un goût: le bon; donc, je maintiens
Qu'une brandade, en art, signe un Carême
Comme un saint Paul l'Épître aux Corinthiens,
Ou bien qu'elle est, j'en pose le barème,
Ce qu'à toute huitre est la verte maremmé.
Je lui soumets, moi qui vous parle, dix,
Vingt cassoulets, vagues salmigondis,
Et la choucroute, où pourtant je me rue.
Le caviar? Eh bien! je le maudis!...
Meure la truffe et vive la morue!*

*Si mes moyens, Rothschild, étaient les tiens,
Ou si le sort m'avait oint du saint chrême,
Les morutiers n'auraient d'autres soutiens;
Pour les sauver, eux et l'honneur suprême,
Je frèterais le brick et la trirème.
Sus! Terre-Neuve, où nous régnions jadis,
—Oyez les glas et les De Profundis!—
Passe aux Anglais! Cette course est courue.
Mais pour n'en pas pleurer je me raidis.
Meure la truffe et vive la morue!*

• ENVOI

*Prince, il convient de vivre de radis.
Il fut un temps où, sur des bras hardis,
Un bon filet valait une charrue.
Cela nous met au siècle du roi d'Ys!...
Meure la truffe et vive la morue!*

EMILE BERGERAT.



Les Richesses Forestières Du Canada

Le petit nombre d'hommes expérimentés et versés dans la technique des forêts rend la situation de la sylviculture très précaire sous le rapport de l'administration et des recherches scientifiques au Canada. Les membres des départements du service de la sylviculture ont répondu, aussi généreusement que ceux des autres départements, à l'appel pour la défense de l'Empire. Plusieurs des forestiers gradués du pays sont maintenant en service en Europe; quelques-uns même ont déjà sacrifié leur vie.

La profession venait de commencer à s'organiser au Canada; jusqu'à présent le personnel était peu nombreux en comparaison des nécessités actuelles du pays. L'enrôlement a réduit à l'état de squelette les diverses organisations, surtout celle des surveillants; les quelques hommes expérimentés qui sont restés ont fort à faire pour continuer les travaux déjà entrepris.

D'un autre côté, les écoles de sylviculture, à l'exemple des universités, ont perdu plusieurs de leurs étudiants. Plusieurs années s'écouleront, avant que le cadre du contingent normal des gradués puisse être

rempli, pour mettre les organisations forestières sur un pied suffisant et faire face aux nécessités les plus pressantes.

Il faudra donc s'attendre à ce que, dans l'ensemble du pays, le progrès soit lent pendant quelques années, en dépit des meilleurs plans de travail; ceci sera surtout vrai dans la division des recherches, car lorsque le personnel du travail de routine est réduit, il faut que la routine reçoive attention. S'il n'y a pas une organisation spéciale à cette fin, les travaux de recherches scientifiques languiront.

Il est donc évident que si l'on veut continuer le travail de la sylviculture, proportionnellement à la nécessité, on devra faire un effort très spécial et bien organisé, soutenu par une bonne subvention gouvernementale et une aide privée. Ceci s'applique aux travaux de recherches et aux facilités additionnelles pour l'entraînement des hommes, deux points qui seront discutés plus loin.

L'année dernière, en dépit des conditions défavorables, on a fait des progrès en diverses directions.

DÉVELOPPEMENTS AU NOUVEAU-BRUNSWICK

On a commencé au Nouveau-Brunswick un examen des forêts sur les terres publiques; et, au cours de l'année dernière, plusieurs équipes ont travaillé dans les bois.

Le travail comprend non seulement le tracé de cartes et l'évaluation du bois des terres publiques, ainsi que l'étude et l'évaluation du bois des terres publiques, ainsi que l'étude du taux de croissance des ar-

dant la saison.

La grande quantité de données qui a été recueillie permettra au gouvernement provincial de tracer un plan d'action intelligent et éclairé, suivant lequel seront administrées les terres publiques, qui rapportent maintenant au trésor provincial un revenu annuel de plus de \$500,000.

Les forêts du Nouveau-Brunswick sont soumises à une exploitation très active, et l'on a dit que l'abatage annuel excédait



Un nouvel établissement sur une bonne terre arable, au Nouveau-Brunswick.

bres, mais aussi une analyse du sol, en vue de savoir quelles sont les terres propres à l'agriculture, et de réserver, pour la production du bois, celles qui ne sont pas adaptables à autre chose. Environ 375,000 acres ont été examinées pendant la saison de 1916, sur un total de 7,750,000 acres de terres publiques. Ces travaux ont coûté environ 4½ cents par acre y compris les dépenses de bureau et de surveillance, soit une somme totale d'environ \$16,000 pen-

la quantité de croissance naturelle. L'examen qui se poursuit maintenant devra résoudre cette question d'une manière définitive; il indiquera, d'un autre côté, quels seront les moyens à prendre pour repeupler les terres qui ont été déboisées et brûlées, afin de porter la production au maximum.

SITUATION EN ONTARIO

La protection des forêts contre le feu a fait du progrès dans l'Ontario. Il faut

en attribuer le résultat en partie aux investigations qui ont déjà été faites et au terrible incendie de l'été dernier dans la zone glaiseuse. On se propose de réorganiser tout le service des gardes-forestiers.

Le gouvernement se propose d'adopter des mesures qui seront de nature à sauvegarder efficacement les forêts contre le feu. Ces mesures pourvoient à la surveillance des fonctionnaires supérieurs, à l'inspection du personnel des gardes-incendies à l'adoption du système des permis pour réglementer l'usage des feux de défrichement par les colons, et à la construction d'améliorations, telles que sentiers, lignes de téléphone, tours de guet, etc. On prépare maintenant des plans pour l'exécution du travail, conformément à ce qui précède. Les difficultés que devra aplanir la nouvelle organisation sont grandes, surtout dans la zone glaiseuse où toute la combinaison des circonstances diffère radicalement de celles qui existent dans les autres parties du pays.

PROTECTION DES FORÊTS DE QUÉBEC

Au cours de l'année dernière, la situation a été sensiblement améliorée dans Québec à la suite de plusieurs modifications à la loi des feux de forêts. La plus importante se rapporte à la prolongation de la saison, pendant laquelle il est défendu de faire usage du feu pour les défrichements à moins d'un permis.

En prenant la province dans son ensemble, on doit dire que les meilleurs résultats ont été obtenus dans le territoire des "St. Maurice and Lower Ottawa Forest Protective Associations".

L'Association du St. Maurice, qui protège une superficie de plus de 7,000,000 d'acres, n'a perdu, pendant la saison, que 450 acres de bois marchand, 2,376 acres de jeune forêt, et 8,000 acres de terres déboi-

sées et de vieux brûlés, environ un pour cent de toute l'étendue surveillée. La "Lower Ottawa Association", qui protège une superficie d'environ 8,500,000 acres, ne compte qu'une perte totale de 8,737 acres, c'est-à-dire un peu plus d'un dixième d'un pour cent, et de ce nombre une petite fraction seulement était du bois de service.

On a obtenu ces résultats par une bonne organisation, une surveillance et une inspection suivies des employés supérieurs, un usage intelligent de tout l'outillage mécanique, et une rigoureuse adoption du système de mérite dans la nomination du personnel. Ces associations sont entretenues en premier lieu par les propriétaires de coupes de bois; mais le gouvernement provincial coopère intimement avec eux et fournit en outre une subvention basée sur la protection que reçoivent les terres publiques.

Les succès marqués de l'association protectrice des forêts auront pour résultat l'organisation, au cours de cet hiver, d'une association dans la partie supérieure du bassin de l'Ottawa située dans le Québec. Depuis deux ou trois ans, on s'est efforcé de former cette organisation, mais un certain nombre de propriétaires de coupes de bois ont fait opposition au projet.

Sous les auspices du département des Terres et Forêts, on a essayé de former d'autres associations dans d'autres parties du Québec, et l'on espère réussir avec l'aide du gouvernement provincial. Le gérant de la "St. Maurice Forest Protective Association" visitera tous les propriétaires de coupes de bois de la province, pour aider au succès de cette entreprise.

NOUVELLE-ÉCOSSE

La situation n'a guère changé dans la

Nouvelle-Ecosse. On a déjà recommandé la nomination d'un forestier technicien, mais on n'a pas encore donné suite à cette recommandation. On a conseillé aux autorités provinciales de reboiser toutes les terres impropres à l'agriculture, dont le bois a été abattu ou détruit par le feu; en ce faisant, les terres publiques, maintenant de peu d'étendue, en bénéficieront. La législation nécessaire

université de la Colombie-Britannique a décidé d'établir une école de sylviculture à Vancouver. Cette entreprise est digne d'éloges, et l'on espère qu'elle sera réalisée avant longtemps.

Le service forestier, par sa propre organisation, a fait de remarquables progrès en ouvrant de nouveaux marchés pour les bois de la province, tant à l'étranger qu'au pays. La compagnie du



Un Homestead dans l'Est du Canada

à cette fin existe déjà; mais les fonds manquent.

COLOMBIE-BRITANNIQUE

Le service forestier de la Colombie-Britannique a perdu plusieurs membres de son personnel; un grand nombre de techniciens et des fonctionnaires expérimentés se sont enrôlés. Le besoin d'hommes expérimentés dans la théorie et la pratique de la sylviculture est tellement urgent que l'U-

chemin de fer Canadien Pacifique, en décidant de se servir du bois du pays, a fourni l'occasion d'élargir le marché; la Colombie-Britannique trouvera maintenant dans l'Est un marché pour son sapin.

TERRES DU DOMINION

Aucune nouvelle réserve forestière n'a été établie depuis 1913, bien que l'on ait trouvé, après examen, qu'une grande étendue des terres publiques ne

soit bonne qu'à cette fin. Il est probable que la création de ces réserves est retardée jusqu'à la fin de la guerre.

Le département des Affaires des Sauvages a fait un progrès notable, en adoptant les règlements qui pourvoient à la destruction des débris d'exploitation provenant des ventes sur les réserves des Sauvages. Une telle opération n'impose pas de nouvelles dépenses à l'exploitant, car elles sont comprises dans la soumission d'achat du bois.

Le Service des parcs ne fait pas de ventes de bois sur pied dans les parcs du Dominion, mais il a beaucoup progressé en fait de destruction des débris qui se font sur les coupes de bois. Il a, d'un autre côté, amélioré les méthodes de protection contre le feu, grâce surtout à l'acquisition et à l'application d'appareils mécaniques, y compris un nouveau système de pompes. Il a également fait une propagande active en faveur des méthodes perfectionnées pour la protection des forêts contre l'incendie.

SYSTÈME DE PERMIS DE DÉFRICHEMENT PAR L'EMPLOI DU FEU

Le système des permis, régularisant l'usage du feu par les colons dans les travaux de défrichement, a produit de magnifiques résultats, partout où il a été régulièrement essayé, par un personnel compétent en la matière. On l'applique maintenant en Colombie-Britannique, Québec, Nouvelle-Ecosse, une partie du Nouveau-Brunswick et sur les réserves forestières du Dominion dans l'Ouest; il sera mis également en vigueur sur une grande étendue au Nord de l'Ontario.

On se propose également de l'étendre aux terres boisées en dehors des réserves

forestières, dans les provinces de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Manitoba.

La négligence dans le brûlage des débris de bois, provenant des défrichements faits par les colons constitue le plus grand danger pour nos forêts. Il n'y a aucune raison majeure à invoquer pour suivre l'ancien système en aucune partie du Canada où les forêts peuvent en souffrir.

L'expérience a démontré qu'il est possible d'éviter les incendies, moyennant des frais minimes, tout en n'indisposant qu'une très faible partie de la population locale, et cela temporairement.

La "St. Maurice Forest Protective Association" a trouvé qu'il était nécessaire de poursuivre, en 1913, 51 colons coupables d'avoir fait usage de feu sans permis. En 1914, le nombre a baissé à 42, à 10 en 1915 et à un seul en 1916. Cette association a donné 1,213 permis en 1916, et l'on n'a signalé aucun feu ayant causé du dommage en cette année. Le nombre des permis accordés l'année dernière dans l'ensemble de la province de Québec s'est élevé à 11,000, et l'on n'a même pas signalé une demi-douzaine de feux qui aient causé quelque dommage réel. En dehors des étendues protégées par les deux associations coopératives, la mise en vigueur de la loi des permis n'est guère possible en certaines parties, faute d'un personnel suffisant.

CONTRE LES FEUX DES CHEMINS DE FER

Le travail de protection contre les incendies par les chemins de fer, a produit des résultats tout à fait satisfaisants. En vertu des dispositions de la loi des chemins de fer, les chemins de fer soumis à sa juridiction ont assumé la responsabilité d'éteindre tous les feux supposés avoir été

allumés par les locomotives ou autrement.

Une coopération admirable a existé, en général, entre la plupart des organisations et les divers services de protection du Dominion et des provinces, avec résultats très satisfaisants pour tous les intéressés. Les feux des chemins de fer ont été réduits au minimum, et les chemins de fer ont également rendu des services signalés en éteignant plusieurs feux dont ils n'étaient nullement responsables.

commencements de feux qui ne causèrent aucun dommage; 287 feux, ou 74 pour cent étaient des incendies qui ont détruit 11,290 acres, d'une valeur estimative de \$35,566. On a calculé que le dommage total s'est élevé à \$39,481. Les chemins de fer ont été rendus responsables de 90 pour cent des pertes, les causes connues de 8 pour cent, et les causes inconnues de 2 pour cent. Donc, sur toutes les lignes, dans tout le Canada, les feux de forêt définitivement



Vue d'un déboisement dans une réserve forestière du Dominion.

On a signalé, dans les sections forestières 558 feux, qui ont pris naissance sur un espace de 300 pieds des lignes soumises à la juridiction de la Commission des chemins de fer; le nombre des feux étant de 128 de moins qu'en 1915. De ce nombre, 69 pour cent ont été définitivement attribués aux chemins de fer, et 13 pour cent à des causes inconnues.

Des 388 feux attribués aux chemins de fer, 101, ou 26 pour cent, n'étaient que des

vement attribués aux chemins de fer ont détruit une valeur totale de propriété boisée estimée à \$35,567 seulement ce qui indique un progrès remarquable, étant donné que les conditions climatiques étaient défavorables en 1916.

Les causes des feux, telles que signalées, étaient les suivantes: Campeurs et voyageurs, 7 pour cent; colons, 8 pour cent; autres causes connues, 3 pour cent; causes inconnues, 13 pour cent.

PLANTATION DES FORÊTS

L'esprit de prévoyance, manifesté par les grandes compagnies de fabrication de pâte à papier et de papier, a dirigé les efforts des intéressés vers la plantation des forêts, principalement dans la province de Québec. De vastes projets de plantation forestière ont été adoptés par la Laurentide Co., Riordon Co., et Pejepsco Pulp and Paper Co., dont chacun emploie un forestier expérimenté qui s'occupe de ce travail et d'autres.

L'épuisement du bois de pâte à papier en plusieurs parties des Etats-Unis, et la diminution de la provision dans les parties les plus accessibles, au Canada, qui ont été la cause de la hausse du prix de ce bois, sont responsables de cette situation remplie de promesses pour l'avenir.

LA CHENILLE DU PIN BLANC

On a attiré l'attention sur les ravages causés par la chenille du pin blanc aux pins, jeunes et vieux, de l'Est du Canada. C'est un champignon, importé jadis d'Europe avec des plants de pépinière. Comme il attaque seulement le pin à feuilles divisées en cinq aiguilles, les pins rouges, gris, lodgepole et autres en sont exempts.

Cette maladie s'est déjà fortement implantée dans les états de la Nouvelle-Angleterre, où l'on a constaté ses ravages en des centaines d'endroits situés à l'est de la rivière Hudson; la situation étant surtout grave au Massachusetts. On a remarqué aussi des traces moins dangereuses de la présence de cette maladie dans la région du pin blanc jusque sur les limites du Minnesota dans l'Ouest.

Dans l'Ontario, cette maladie est très répandue sur la péninsule du Niagara ;

l'année dernière, le botaniste du Dominion et d'autres ont attiré l'attention du gouvernement provincial sur la situation. On devra prendre, pendant quelques années, les moyens voulus pour empêcher la diffusion de la maladie dans les grandes pinnières de la province.

On a trouvé quelques traces de la présence de cette chenille à Oka et à Ste-Anne-de-Bellevue. La présence de la maladie s'est révélée également dans le Nord du New Hampshire et le Vermont, à un demi-mille des bornes du Québec. Il est donc très possible qu'une autre apparition de la maladie se manifeste dans le Québec.

Jusqu'à présent, le Nouveau-Brunswick n'a pas été attaqué, mais plus tard l'infection pourra s'étendre du Maine aux pins de cette province. On n'a pas encore entrepris un examen général de la situation dans le Québec; mais le ministre des Terres et Forêts a promis d'ordonner une inspection générale l'année prochaine; de vigoureux efforts seront faits pour prévenir la propagation du mal et éliminer les infections découvertes.

Le gouvernement du Dominion devrait coopérer, aussi efficacement que possible au travail préliminaire entrepris dans le but de découvrir les infections. Aux Etats-Unis, le gouvernement fédéral contribue, pour ainsi dire, dollar pour dollar avec les Etats.

En Hollande, Danemark, Angleterre et en certaines parties de l'Europe, l'existence de ce parasite a rendu impossible la culture du pin, du moins au point de vue commercial.

La partie sud de la Colombie-Britannique contient environ 2,700 millions de pieds de pins blancs, dont l'existence sera menacée, si cette maladie fait son apparition dans l'Ouest.

Cette maladie est particulièrement fata-

le aux jeunes arbres; donc, sa dissémination aura pour résultat d'éliminer de nos forêts le pin blanc, dont l'énorme valeur est incontestable. Puisque cette maladie a pour support et refuge les groseilliers et les cassis, il faudra la combattre aussi sur ces plantes.

INVESTIGATIONS DES RESSOURCES FORESTIÈRES

Un des plus importants travaux recommandés est l'inventaire des ressources forestières du Canada.

qui réduirait donc la terre forestière proprement dite à 92,000,000 d'acres, dont environ 33,000,000 portent en ce moment du bois marchand. Le reste a été brûlé et est maintenant plus ou moins repeuplé de jeune bois. Les forêts détruites par les incendies égalaient environ deux fois celles qui sont maintenant sur pied. Les trois quarts de la superficie forestière ont été détruits par le feu dans un temps ou dans un autre.

Si elle est conservée, la jeune forêt, qui pousse maintenant sur ces terres, ajoutera



Piles de branchages pour le brûlage.

Les investigations effectuées dans la Colombie-Britannique montrent que sur un total de 250,000,000 d'acres, 150,000,000 sont impropres à la production du bois marchand, à cause de l'altitude du sol. Sur les 100,000,000 d'acres qui restent, et que l'on peut considérer comme terre à bois potentielle, 8,000,000 d'acres environ seraient favorables à la culture agricole, ce

une richesse énorme à la province et au Dominion. Les recherches montrent que le bois debout forme un total d'environ 350,000 millions de pieds, dont les deux tiers sur la région côtière et le reste à l'intérieur. Il y a en outre une quantité de petits matériaux pouvant être utilisés pour faire des piliers, des perches, du bois de pâte à papier, des bandeaux, ce qui por-

tera probablement le total à 360,000 millions de pieds. Ce chiffre forme peut-être la moitié de tout le bois sur pied au Canada.

Il est aussi évident que le Canada est appelé à devenir l'une des sources les plus considérables de pâte à papier et de papier du monde. Il n'est plus ce temps où l'on parlait des forêts vierges inépuisables, on commence seulement à présent à comprendre que ces sources peuvent être rendues inépuisables, si l'abatage s'opère de manière à ce qu'une nouvelle reproduction se fasse normalement, et si l'on protège effectivement le bois contre l'incendie.

Puisque nous ne pouvons pas douter que notre bois de pâte à papier sera mis à contribution, et que nos forêts devront en fournir une quantité toujours plus forte, il importe que nous sachions, aussi exactement que possible, la nature et la somme des diverses espèces qu'elles renferment.

INVESTIGATION SUR LES FORÊTS

Les développements de la guerre ont fait comprendre au public l'importance des industries fondamentales en tout plan de préparation, soit pour la paix, soit pour la guerre; il en est résulté une coopération plus étroite que jamais entre la science et l'industrie.

L'expansion et l'utilisation des industries fondamentales nécessaires demandent non seulement des plans intelligemment tracés en vue de la conservation des matériaux sur lesquels seront basées ces industries, mais aussi la direction des recherches scientifiques, afin que de nouveaux usages et de meilleures méthodes d'utilisation puissent être adoptés.

L'enrôlement au Canada de plusieurs soi-disant bataillons de bûcherons, pour abattre du bois à l'étranger, démontre

l'importance vitale de la relation qui existe entre la forêt et les nécessités de la guerre. On devra reconnaître au Canada, soit en temps de paix, soit en temps de guerre, que les industries du bois sont essentiellement des entreprises fondamentales, que d'elles dépend un grand nombre d'industries secondaires, d'une importance capitale pour la vie économique du pays, et que la meilleure utilisation de nos ressources forestières, y compris le développement de nouveaux usages et de nouveaux marchés, tant au pays qu'à l'étranger, offrent encore un immense champ de recherches.

Il est parfaitement raisonnable de penser que nous devrions accroître l'usage intelligent du bois en apprenant à connaître davantage ses qualités. Une telle manière d'agir aura pour résultat une source plus abondante de revenus, pour le paiement de l'énorme dette qui écrase maintenant le pays.

Les travaux qui se rattachent aux études concernant le bois de pâte à papier et la fabrication du papier sont d'une haute importance et promettent d'aider sensiblement l'industrie.

La situation qui existe en Colombie-Britannique semble réclamer une attention spéciale. Cette province renferme presque la moitié du bois du Canada. On calcule qu'il serait possible d'accroître cinq fois l'abatage du bois, sans dépasser la quantité annuelle que produit la nature.

Si l'on peut compter sur cette énorme richesse potentielle, il est évident qu'il faudra développer un grand commerce d'exportation, car il n'est pas probable que les marchés locaux puissent tout absorber ces produits. Le développement d'un tel commerce d'exportation exigera non seulement un système de transport répondant aux besoins, mais une organisation de

vente améliorée et de nombreuses recherches scientifiques, afin que l'on puisse déterminer spécifiquement la qualité naturelle des produits forestiers de la côte du Pacifique, et mettre à la disposition des acheteurs les renseignements concrets, sur la force et la durabilité de ces bois que d'autres forêts ont été appelées à fournir jusqu'à présent. Il est également de première importance que nous ayons à notre disposition les meilleures méthodes de fabrication pour les divers usages. En outre, il est essentiel de se créer de bons marchés, de formuler des règles de classification du bois, comme on le fait aux Etats-Unis.

Comme exemple de débouché pour le bois de cette province, on nous apprend que l'Inde demande d'énormes quantités de traverses pour chemins de fer; le sapin de Douglas est admirablement adapté à cette fin, pourvu que l'on choisisse les matériaux voulus et que de bonnes méthodes de traitement de conservation leur soient appliquées.

L'administration des chemins de fer de l'Inde offre sa coopération; si elle est acceptée, ce sera la source d'un immense commerce. Il faut donc pour ce cas particulier des recherches spéciales, en vue de déterminer les méthodes du traitement de conservation qui s'adapteront le mieux à la situation.

EMPLOI DES SOLDATS RAPATRIÉS

On se préoccupe beaucoup de fournir de l'emploi aux soldats rapatriés. A ce sujet, il ne faudra pas oublier les travaux de la sylviculture et de la protection des forêts contre les incendies. Beaucoup de ces hommes y seront attirés.

Lorsqu'on établira des écoles vocationnelles, rien n'empêchera d'y aménager des

classes spéciales pour l'étude de la sylviculture. De tels cours devraient être essentiellement pratiques, afin que ces hommes rendent au Dominion de grands services, ainsi qu'à la sylviculture provinciale, aux organisations de protection contre le feu et aux propriétaires de coupes de bois.

Il existe déjà des écoles de sylviculture techniques à Toronto, Québec et Fredericton; on se propose d'en fonder une à Vancouver. Il serait possible de s'assurer le concours de ces écoles pour établir des écoles supplémentaires de gardes-forestiers, qui se spécialiseraient d'abord dans les différents travaux du génie forestier où seraient qualifiés les hommes pour les travaux qu'ils auront plus tard à effectuer, soit à l'emploi du gouvernement, soit à celui des particuliers.

Les diverses associations protectrices contre le feu, fédérales ou provinciales, pourraient aussi établir des cours d'instruction.

Chacune d'elles devrait pouvoir fournir de l'emploi à plusieurs soldats rapatriés, ce qui constituerait un grand avantage mutuel, pourvu que les hommes soient suffisamment qualifiés à cette fin.

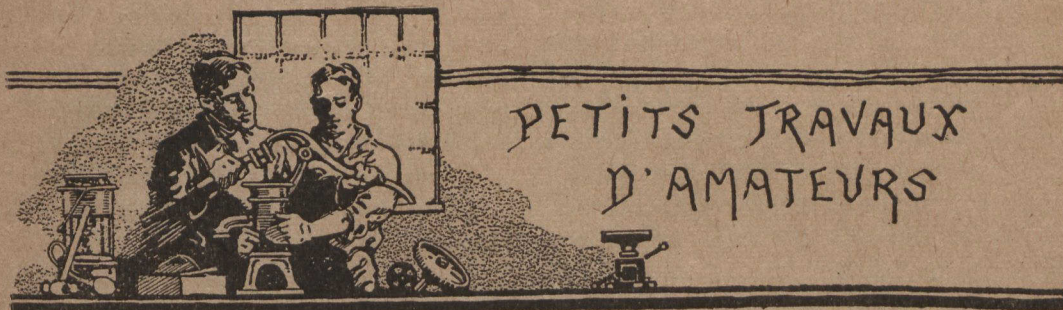
— o —

LE PLUS PETIT CIMETIERE

La ville de Galashields, en Ecosse, possède le plus petit cimetière du monde. Il a 22 pieds de long sur 14 et demi de large, et est entouré par un mur de 7 pieds de haut. Il ne sert plus depuis des années à l'inhumation.

— :o: —

Les naissances du monde se chiffrent à 36,792,000 par année; 108,800 chaque jour; 4,300 à chaque heure; 70 par minute et un par seconde.

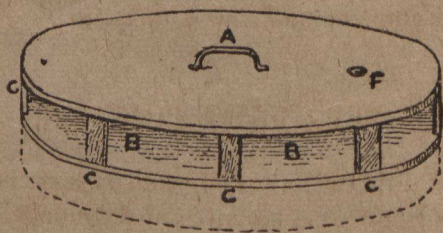


UNE GLACIÈRE A LA CAVE

POURQUOI ne pas installer dans sa cave, pendant l'hiver, une réserve dans laquelle on trouvera de la glace à discrétion pendant les chaleurs? On ne se figure une glacière qu'avec son épaisse maçonnerie de briques descendant dans le sol à 15 ou 18 pieds de profondeur, ses charpentes de couverture et dont le devis d'établissement s'élève de \$400 à \$500 et plus.

Comme voici la saison du froid, c'est le moment d'installer à la cave une glacière dont les frais ne coûteront pas \$20 et dans

cerclé de fer; le prix courant est de \$8 à \$10 soit	\$ 9.00
2° Une bonne barrique bordelaise de 228 pintes, à l'état presque neuf..	2.00
3° 200 livres de charbon de bois blanc, bouleau ou peuplier	2.40
4° Bois et zinc du couvercle	1.20
5° A tous ces achats, nous ajouterons pour la main-d'oeuvre une somme maximum de	3.00
Soit au total	\$17.60



laquelle on pourra mettre en réserve 400 livres de glace qu'on utilisera sans qu'elle fonde jusqu'à l'hiver suivant. Une provision de 400 livres est certainement suffisante pour une famille.

Il faudra faire l'acquisition d'un demi-muid d'occasion en chêne et

Ces frais seront considérablement diminués si l'on fait tout le travail soi-même et si l'on a déjà en réserve la barrique bordelaise.

Voyons maintenant à construire notre glacière: un demi-muid de 575 pintes mesure 45 pouces environ de haut sur un diamètre de 40 pouces à la bonde et de 32 pouces aux extrémités.

Nous creuserons à la cave une fosse *circulaire* de 50 pouces de profondeur sur 50 pouces de diamètre. La glacière sera terminée; il n'y a plus qu'à y installer les appareils isolateurs.

Mais, tout d'abord, il faudra préparer la substance isolatrice, le charbon, car de sa bonne préparation dépend l'avenir

de la réserve de glace. Il doit être réduit en poudre fine, sans grains ni morceaux entre lesquels l'air pénétrerait. Nous avons dit de prendre du charbon de bois blanc tout d'abord parce qu'il est plus facile à pulvériser que celui de chêne ou de châtaigner, puis parce qu'il coûte meilleur marché et fournit aux 200 livres un volume plus considérable.

Pour réduire en poudre du charbon de bois, il ne faut pas le piler, car il faudrait ensuite des tamisages répétés, aucun grain ne devant se trouver dans la poudre. *Il faut le râper.* On prend pour cela une grosse râpe à sucre. Le travail à la râpe peut paraître long; par expérience personnelle, nous avons constaté que sans se presser, sans fatigue, on peut râper 12 livres de charbon à l'heure. Rien n'oblige à faire de suite tout le travail. Quand le charbon sera entièrement pulvérisé, l'établissement sera bien près d'être fini pour de nombreuses années.

Nous installerons dans le fond de la fosse une couche de charbon de 4 pouces d'épaisseur que nous couvrirons de planches de caisse d'emballage sciées et ajustées de manière à emboîter le cercle.

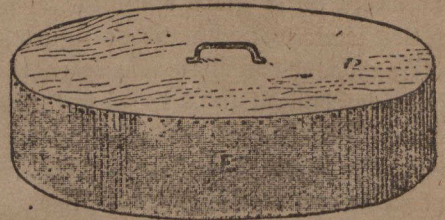
Nous enlèverons alors un des fonds du demi-muid, nous mettrons sur les planches de la fosse une nouvelle couche de charbon de 2 pouces et nous descendrons dedans le tonneau défoncé en dessus. La fosse a 45 pouces de profondeur; nous en avons couvert 6 pouces avec le charbon et les planches; le demi-muid, avec 45 pouces de hauteur, viendra donc arraser le sol de la cave et sera écarté du tour de la fosse de 6 pouces au renflement à la bonde. Nous bourrerons tout cet intervalle avec de la poudre de charbon bien tassée.

Dans le fond du demi-muid, nous mettrons également une couche de charbon de 6 pouces; nous installerons la barrique

bordelaise défoncée en dessus, à l'intérieur du gros tonneau, comme nous l'avons fait avec ce dernier dans la fosse, et nous aurons ainsi une double enveloppe isolante pour la barrique.

Il nous reste à protéger l'ouverture de la pénétration de l'air au moyen d'un couvercle spécial.

Nous préparerons deux ronds de bois semblables, *A et B*, du diamètre de l'orifice de la petite barrique et nous les clouons écartés l'un de l'autre par des tasseaux *c c c* de 4 pouces de longueur. Nous entourerons l'ensemble d'une bande de zinc *n* de 8 pouces de large puis, par le trou *F*, nous emplirons de charbon l'intervalle entre *A*



et *B* et nous refermerons le trou avec un bouchon. Lorsque nous mettrons ce couvercle sur la barrique, la bande de zinc s'enfoncera dans le charbon du demi-muid. Une poignée facilitera la prise.

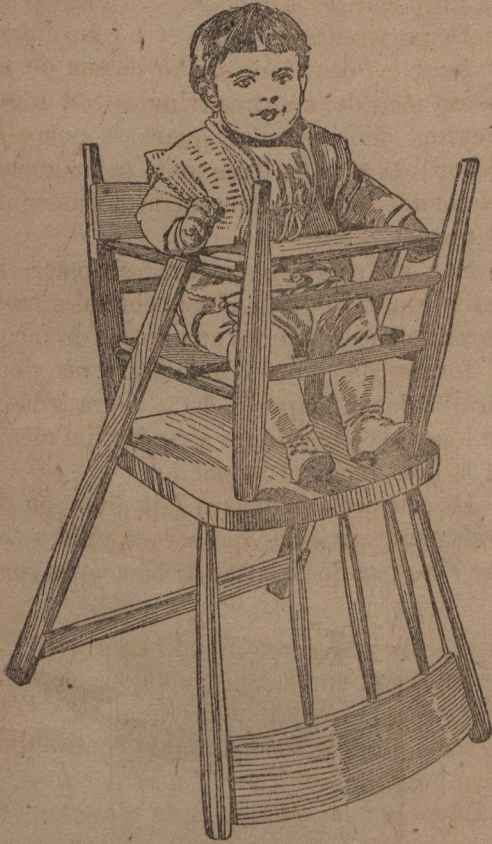
Lorsque nous emplirons de glace la barrique, nous comblerons de même les interstices intérieurs avec de la poussière de charbon; il n'y aura qu'à laver la glace pour s'en servir. Enfin on couvrira le tout au ras du sol par des vieilles couvertures de laine chargées de pavés.

— o —

Le cinchona ou quinine, tire son origine du Marquis de Cinchon, Vice-Roi du Pérou, dont l'épouse fut guérie des frissons et de la fièvre, par ce remède.

UNE CHAISE HAUTE

Ceux qui voyagent avec des jeunes enfants éprouvent assez souvent des difficul-



tés à se procurer l'indispensable chaise haute.

Et cependant un moyen très ingénieux peut obvier à cet inconvénient, si l'on a l'idée d'avoir recours à une chaise de cuisine ordinaire.

Vous renversez la chaise de la manière indiquée sur notre gravure et le dossier est utilisé comme point d'appui, tandis que deux morceaux de bois attachés aux côtés forment l'autre support.

Une planche servant de siège est instal-

lée de la manière indiquée, et une deuxième est placée convenablement pour servir de table.

Une troisième pièce de bois est légèrement clouée à l'arrière de l'enfant pour lui servir de dossier.

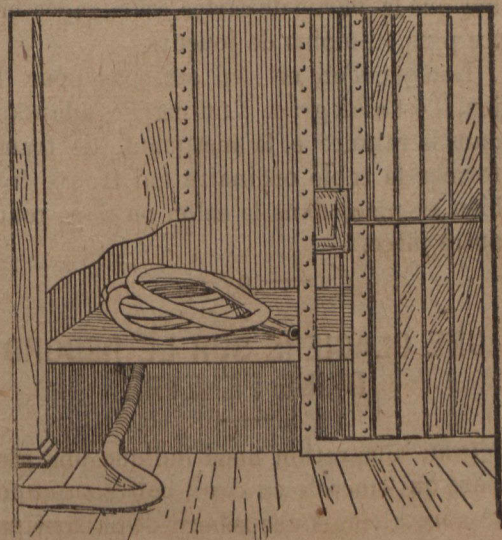
De cette manière, vous avez une chaise confortable et l'enfant sera aussi bien que dans l'ordinaire chaise haute.

— o —

POUR COMBATTRE L'INCENDIE

À Memphis, Tenn., on a mis à l'essai un intéressant système de défense contre l'incendie, système qui peut être employé dans toute maison pourvue d'un ascenseur. Il consiste tout simplement à faire passer dans la cage de l'ascenseur un boyau d'incendie que l'on relie à la cabine.

De cette façon, à quelque étage que le feu se soit déclaré, on peut en un instant se transporter sur les lieux et combattre ce commencement d'incendie.



Comment le boyau d'incendie est transporté

TABLE DE JEU

La table de jeu que représente notre gravure ne manque certes pas d'originalité. Elle est pourvue d'une large rainure dans laquelle se placent des boîtes destinées à recevoir les jetons, les cigares des joueurs, les cendres de tabac, etc. Le nombre de

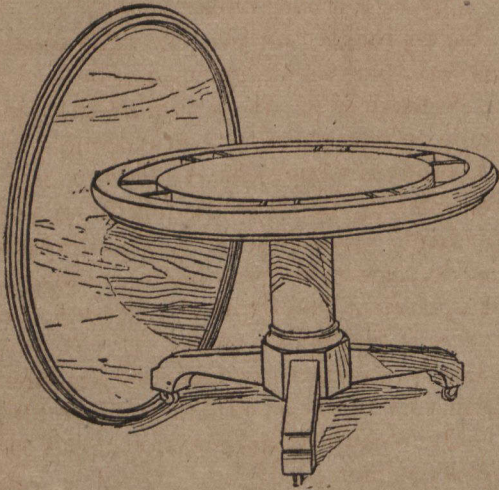


Table de jeu.

boîtes peut être augmenté ou diminué selon que la partie de cartes est engagée entre plus ou moins de joueurs.

Lorsque l'on ne s'en sert pas pour le jeu, il est aisé, grâce à un cercle s'adaptant dans la rainure et la masquant, de transformer la table ordinaire qui trouve très bien sa place dans le salon ou dans toute autre pièce.

— o —

UNE GLACIERE SUR LE REBORD D'UNE FENETRE

NOTRE illustration nous indique une glacière qui consiste en deux boîtes superposées installées sur le rebord de la fenêtre; elles doivent être uniformes toutes les

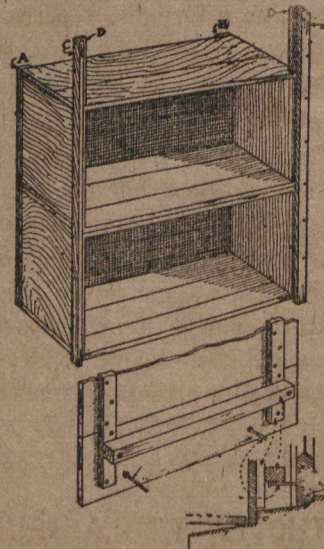
deux, comme longueur, largeur et hauteur.

L'appareil que notre gravure représente a 13 pouces de large, 28 de long et 10 de profondeur. Evidemment, tout dépend de la grandeur de la fenêtre.

Deux tringles de bois A et B consolident le fond des deux boîtes. Par-dessus ou en avant sont deux autres tringles C et D qui devront dépasser d'un quart de pouce le rebord de la boîte dans toute sa longueur, et comme hauteur devront la dépasser de 8 pouces.

Sur la tringle D viendra s'ajuster la tringle C et sur celle-ci E; toutes les trois seront clouées les unes aux autres de façon à former une sorte d'emboîture où viendra se jouer la porte. Elle devra glisser le long de cette rainure avec facilité même si le bois venait à se gondoler.

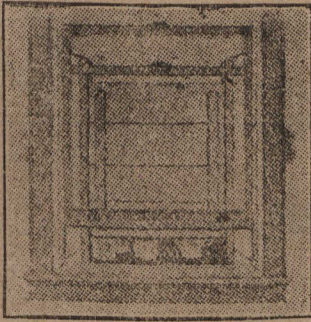
Le couvercle peut être fait d'une ou de plusieurs partitions qui seront reliées entre elles par deux lattes de bois assez soli-



des placées de chaque côté et maintenues par une troisième traverse de bois de deux pouces d'épaisseur. Cette dernière

traverse sera placée au bas de la porte, ce que vous montre clairement les détails ci-dessus.

Deux clous de quatre pouces seront fixées dans le bas du châssis du côté extérieur. Lorsqu'on ouvre la fenêtre, nullement gênée par la glacière, ces deux clous



soulèvent en même temps la porte en empoignant la traverse de bois du couvercle qui glisse dans la rainure et retombe de même lorsqu'on referme la fenêtre.

S'il y a des joints ou fissures dans la boîte, on les bouchera avec du papier épais ou du mastic pour empêcher le vent, la pluie ou la neige de tomber dans les aliments. On conseille même de donner une couche de peinture à la boîte pour la protéger contre les intempéries de la saison. On consolidera cette glacière placée sur le rebord extérieur de la fenêtre, au haut et au bas, avec du fil de fer et des pitons vissés dans la monture de la fenêtre ainsi que dans la boîte.

— o —

BEETHOVEN ET LA JEUNE AVEUGLE

UN soir Beethoven faisait, selon sa coutume, une petite promenade dans les environs de Bonn, sa ville natale. En passant

devant une maison de campagne de modeste apparence, il entendit les sons d'un piano et reconnut une main exercée qui jouait une de ses compositions. Machinalement, il entra dans la maison, ouvrit la porte de la chambre, et se trouva en présence d'une jeune fille, qui s'interrompit en disant :

— Est-ce toi, cher papa ?

Et, reprenant son jeu, elle acheva son morceau, puis ajouta gaiement :

— Viens donc ici, que je t'embrasse, puisque je ne puis pas aller à ta rencontre.

Beethoven s'approcha et demeura péniblement surpris. Il avait devant lui une ravissante jeune fille de seize à dix-sept ans, dont les beaux yeux bleus, grands ouverts, avaient une expression éteinte. La pauvre enfant était aveugle.

L'artiste poussa une triste exclamation. Cette voix inconnue effraya la jeune fille.

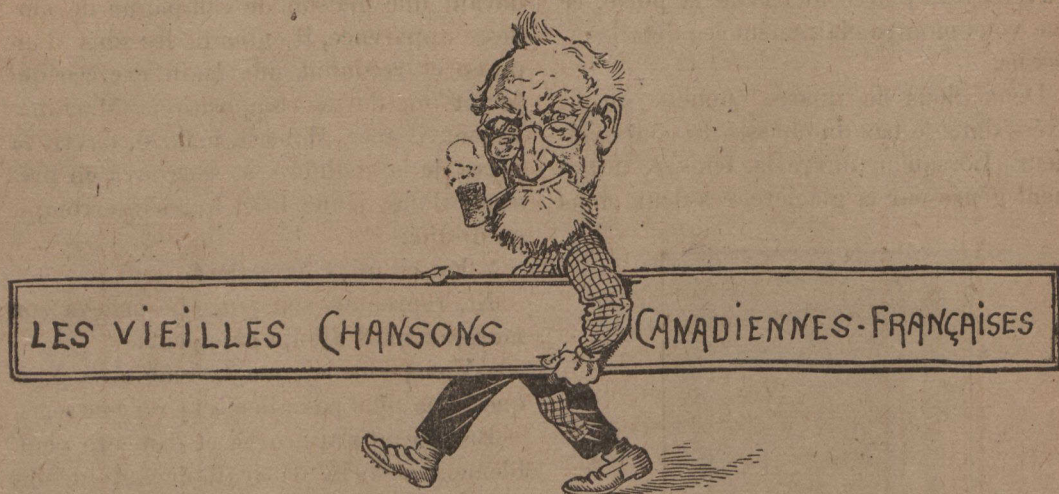
— Qui êtes-vous ? dit-elle, anxieuse. Vous n'êtes pas mon père ?

— Non, répondit le maître. Mais n'ayez pas peur, mademoiselle : je suis un ami que votre jeu a attiré ici. Je veux vous remercier d'avoir si bien interprété mon oeuvre.

— Quoi ! Vous êtes Beethoven. Oh ! que je suis malheureuse de ne pouvoir connaître le visage de l'homme que j'apprécie et vénère le plus. Vos oeuvres m'ont rattachée à la vie et me font oublier ma peine.

— Pauvre petite ! soupira l'artiste. Mais si vous ne pouvez me voir, vous pourrez du moins m'entendre. Et il s'assit au piano. Une larme coula lentement le long des joues du maître. Ses doigts errèrent longuement sur les touches d'ivoire, et cette improvisation élégiaque est aujourd'hui connue du monde entier sous le nom de "Sonate du clair de lune".

— o —



MARIANNE S'EN VA-T-AU MOULIN

Ma - ri - ann' s'en va - t'au mou - lin, Ma -
 ri - ann' s'en va - t'au mou - lin, C'est pour y fair' mou -
 dre son grain, C'est pour y fair' mou - dre son grain,
 A che-val sur son â - ne, Ma p'tit' mam -
 zell' Ma - rian - - ne, A che-val sur son â - ne Ca -
 tin, S'en al - lant au mou - lin.

MARIANNE S'EN VA-T-AU MOU-
LIN

Mariann' s'en va-t-au moulin, (*bis*)
C'est pour y fair' moudre son grain; (*bis*)
A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne Catin,
S'en allant au moulin.

Le meunier, qui la voit venir, (*bis*)
S'empresse aussitôt de lui dire (*bis*)
—Attachez-donc votre âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Attachez donc votre âne Catin,
Par derrière' le moulin.

Pendant que le moulin marchait, (*bis*)
Le loup tout à l'entour rôdait. (*bis*)
Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Le loup a mangé l'âne Catin,
Par derrière' le moulin.

Mariann' se mit à pleurer. (*bis*)
Cent écus d'or lui a donnés (*bis*)
Pour acheter un âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Pour acheter un âne, Catin,
En r'venant du moulin.

Son père qui la voit venir (*bis*)
Ne put s'empêcher de lui dire: (*bis*)
—Qu'avez-vous fait d'votre âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
Qu'avez-vous fait d'votre âne Catin,
En allant au moulin?

—C'est aujourd'hui la Saint-Michel, (*bis*)
Que tous les ân's changent de poil. (*bis*)
J'vous ramen le même âne,
Ma p'tit' mamzell' Marianne,
J'vous ramen le même âne, Catin,
Qui m'porta au moulin.

— o —

UNE GRANDE VICTOIRE BOCHE

L'AGENCE Wolff communique le texte seul aux boches, mais nous avons pu nous procurer les photos indiquant comment les choses se sont passées; nos lecteurs seront ainsi beaucoup mieux informés que le peu ple de Bochie.



Nos vaillantes troupes marchent de succès en succès. Leur vaillance leur aurait permis depuis longtemps d'envahir l'Angleterre, mais la nature humide du terrain à traverser les en a empêchés.



Notre flotte de sous-marins et de marins-saouls est admirable. Elle vient de capturer une partie de la marine ennemie après une chasse acharnée. Ce que nous avons conquis a été triomphalement ramené dans nos ports par le brave équipage du sous-marin.



Sur le front français il y a eu de violents duels d'artillerie; une grande quantité de matériel de tous calibres est tombée en notre possession. Il y en avait tellement que nous n'avons pas encore pu faire le dénombrement de ce qui est arrivé dans nos lignes, c'était kolossal!



Dernière heure.—Après un dur combat, une partie d'un régiment de la garde a enfin réussi à pénétrer dans une tranchée ennemie et à s'y maintenir. Il est certain même qu'ils pénétreront beaucoup plus avant dans le territoire ennemi et y resteront.

LE CARNAVAL DE NICE

C'était pendant le carnaval de Nice.

Une curiosité inouïe que ce carnaval! Le jour du dimanche gras et du mardi encore plus gras, la population presque entière se pique de courir par les rues, masquée et costumée superbement.

Puisque c'est une curiosité inouïe, il est clair que de près ou de loin on se précipite pour aller voir cela: les trains de plaisir déversent alors sur Nice des milliers de curieux.

Il est également clair que tous les hôtels doivent être encombrés, encore bien que la plupart, pourvus de nos cinq à six étages parisiens, soient en mesure de loger une centaine de voyageurs chacun.

Plus de cent voyageurs de l'un et l'autre sexe dans un seul hôtel! Cela se voit d'ici: Un village! Une ruche dont toutes les alvéoles sont pleines.

Vous pensez si cela implique l'obligation d'un service nombreux. Une douzaine de garçons de salle, à cause des déjeuners et des dîners de table d'hôte, au point que l'on déjeune, peut-on dire, toute la matinée et que l'on dîne toute la soirée. Ensuite, à chacun des cinq étages, deux femmes de chambre. Ensuite...

Mais nous voici arrivés à ce qu'il y a de plus époustifflant dans le service.

* * *

Le soir, selon l'usage, les voyageurs déposent en dehors leurs chaussures, une paire, quelquefois deux, tantôt grises de poussière, tantôt souillées de la boue pro-

verbiale de Nice, et cela, bénévolement, pour les reprendre brillantes le lendemain matin.

Cette centaine et au-delà de paires de chaussures, éparses du premier au cinquième étage, il faut les colliger, les numéroter, les assembler, avant de les cirer; puis, après chacun des petits véhicules doit retourner à sa place exactement...

Figurez-vous que la charge de cirer vos propres souliers personnels vous incombe inopinément! Ce vous serait une rude besogne d'une demi-heure.

Donc, plus d'une centaine de paires de souliers ou de brodequins!...

Vous y êtes? Et l'importance de ce service inconnu, certainement vous frappe?

* * *

Eh bien! Pour perpétrer le tour de force nocturne de ce labeur souliériophile, ils sont six à huit braves garçons, fort considérés, que l'on appelle les messieurs du Crépin.

A leur tête est un directeur (je me retiens de dire un rédacteur en chef) qui les guide et les surveille.

C'est dans une pièce spéciale adjointe au cinquième étage, qu'ils opèrent.

Un beau travail! Au coup de minuit, cinq des collaborateurs du Crépin, armés d'un gros crayon blanc et d'une ample corbeille parcourent discrètement un étage chacun pour colliger et numéroter les chaussures, qui bientôt occuperont les cinq

tables de l'atelier ou de la rédaction dudit Crépin.

Alors, il est une heure du matin. Allez la musique! grattez! chatouillez!

* * *

A chacune des cinq tables un travailleur.

Les cinq à la fois jouent de la brosse diversement, selon le caractère de la chaussure, masculine ou féminine, plébéienne ou aristocratique.

D'abord le travail se fait en silence. Mais bientôt les cinq, qui sont tous à peu près Italiens, deviennent, presque sans y penser, un quintetti. Ils chantent!... un je ne sais quoi du répertoire musical de Nice, en s'accompagnant de la brosse (qui vaut bien le piano).

C'est simple et agréable. Une voix descend jusqu'au souterrain de la basse, une autre monte tout en haut sur les toits; à mi-côte les sempiternelles tierces classiques; de plus, les brosses qui s'animent et figurent un orchestre discret.

Oui, c'est imple et agréable; à une condition toutefois, celle-ci, que vous n'occuperez pas, au retour d'une journée de fatigue, une chambrette du voisinage.

Un peu de patience donc: le joint de l'*Histoire pour rire* est ici.

* * *

Dans une petite mansarde tout à côté du bouge où MM. du Crépin brossent et chantent, deux jeunes voyageurs, Parisiens et hommes de lettres, viennent de rentrer, après minuit, au sortir d'un prétendu concert qui les avait fort ennuyés.

Un colloque aussitôt s'engage:

—Qu'est-ce que j'entends?

Ludovic.—Encore une chanson!?

Casimir.—Celle-ci du moins est un peu ouvragée: on distingue cinq à six voix.

Ludovic.—Oui, du Wagner pur sang, avec un orchestre de brosses.

Casimir.—Nous le savions. Plusieurs de nos convives de la table d'hôte nous en ont prévenus; ce sont les MM. du Crépin.

Ludovic.—Drôle de manière de bercer le monde! Il n'y aura pas moyen de dormir.

Casimir.—Que veux-tu? Ces gens-là sont dans leur droit: il faut nous soumettre.

Ludovic.—Allons donc! (*Il crie:*) Hé! là-bas! la rédaction du Crépin! vous n'allez pas vous taire?!?!

Casimir.—Ils ne t'entendent même pas. Tais-toi toi-même, et laisse-toi bercer avec résignation.

Ludovic.—Soit, j'obtempère. Mais il ne sera pas dit que l'on aura molesté impunément deux hommes de lettres parisiens! J'ai une idée!...

Casimir.—Il est vrai que quand on ne peut pas dormir, on rêve. Tu as une idée?

Ludovic.—Une idée superbe.

Casimir.—Et... y a-t-il de la littérature dedans?

Ludovic.—Je vais y en mettre!...

Casimir.—Comme dirait Joseph Prudhomme: "Parle! Je t'écoute."

Ludovic.—Hé donc! La rédaction du Crépin se berce de l'espoir que son travail et sa musique seront couronnés de succès? Mais! à d'autres, dénicheurs de merles!

Casimir.—En voilà, de la littérature! archi pompeuse.

Ludovic.—Et archi classique.

Casimir.—Si ton idée est du même style, je ne demande pas mieux que... d'en rire à me tordre. Enfin, voyons-la.

Ludovic.—Tout ce qu'il y a de plus abracadabrante, mon idée! Prête-moi une oreille attentive, sinon deux.

Comme l'exposition de l'idée dura plus d'une demi-heure, mieux vaut, ce me semble, la prendre après coup, et y substituer un récit bref, à la date de six heures du matin.

* * *

Vers six heures du matin, la besogne crépinière était achevée.

Cinq des travailleurs alors, munis de cinq corbeilles, descendirent à pas de loup, et s'en furent disposer toutes les paires de chaussures à leur adresse, c'est-à-dire près de chacune des portes numérotées des cinq étages.

L'angélus de six heures sonne!...

C'est fait. La rédaction entière du Crépin va se mettre au lit.

Un silence profond règne dans l'hôtel. Tout dort.

Tout!?!? Excepté nos deux hommes de lettres parisiens, Ludovic et Casimir.

Ils s'habillent; puis ils réinstallent leur chéif mobilier dans leur sac de voyage chacun et le bouclent.

Au pé it jour de sept heures, ils descendront pour régler leur compte au bureau de l'hôtel; affaire de deux minutes; et ensuite pour prendre le train express de Nice à Marseille qui part à huit heures.

C'est le moment de mettre à exécution l'idée.

Oh! une véritable idée de gens de lettres, voire de journalistes quotidiens! car elle devait aboutir à une inextricable anarchie.

* * *

Eh bien! voilà. Ludovic et Casimir pénérent dans (comment dire?) dans le cabinet de rédaction du Crépin, et se munissent d'une des vastes corbeilles, chacun.

Que vont-ils faire?

Parbleu! Ils vont suivre à rebrousse-

poil, pieds nus l'un et l'autre, le même itinéraire que les cinq Crépins de tout à l'heure.

Tandis que M. Casimir parcourt les longs couloirs du cinquième et tasse dans sa corbeille huit à dix paires de chaussures, M. Ludovic est descendu au premier étage et y exécute la même manoeuvre. Ludovic remonte; Casimir descend; ils opèrent une substitution, un troc pour troc, qui transplante les souliers du cinquième au premier, *et vice versa*. La substitution continue, les chaussures du quatrième descendent au second; elles du troisième se dispersent ensuite avec une logique régulière quoique horrible...

En perpétrant la dernière évolution, Ludovic arrête son copain pour lui dire à voix basse:

—Sais-tu quel est le plus magnifique alexandrin de feu Boileau Despréaux, notre maître à tous?

—Non, j'en ignore; il en a tant fait!...

—Or sus, Casimir, ne semble-t-il pas que c'est juste à propos de notre fantaisie artistique, politique, anarchique, souliérifique, qu'il a dit:

Souvent un beau désordre est un effet de
[l'art,

—Tais-toi malheureux! et ne me fais pas rire! Le rire nous trahirait...

* * *

On peut abréger; même s'en tenir là. L'ensemble de la chose se voit d'ici.

Dès sept heures et demie du matin, nos deux gens de lettres déguerpissent en hâte.

Ils n'étaient pas sans quelque peu d'inquiétude.

Certainement on les accuserait seuls, à cause de leur départ précipité...

Enfin, le coup de sifflet annonce le départ du train de huit heures.

Ce leur fut un soulagement.

Une fois installés dans un wagon des troisièmes, leur joyeuse faconde ne se refuse plus rien.

* * *

Ludovic.— Quel dommage que nous n'ayons pas pu rester dans l'hôtel pour jouir de la délicieuse petite tempête!

Casimir.— Ne m'en parle pas! je crois entendre le cliquetis des coups de sonnette de nos quarante, cinquante, soixante victimes, qui appellent les femmes de chambre.

Ludovic.— Oui! musique Wagner, haute nouveauté, grande largeur! Les dames ne seront que gémissantes, mais il y aura des hommes qui préféreront des clameurs blasphématoires en anglais, en allemand, en italien, en suisse.

Casimir.— Sans compter qu'il se trouvera des voyageurs d'un naturel conciliant.

Ludovic.— Oui; et qui accepteront le troc d'une bonne paire de souliers en place de leurs mauvais.

Casimir.— Parole d'honneur! Pour un peu je regretterais de n'être pas resté à l'hôtel. C'est trop, trop, trop joli! Et je ne vois pas la possibilité d'atteindre une solution satisfaisante même après de longues heures de recherches, car il y a des chaussures du troisième et du second qui se sont disséminées par en haut et par en bas.

Ludovic.— Il n'y aurait qu'un moyen. Ce serait de réunir la masse générale des souliers mâles et femelles sur les tables des beaux messieurs du Crépin, et de prier chacun des voyageurs de l'un et l'autre

sexe, de venir reconnaître sa chaussure personnelle.

* * *

Finissons. Une des femmes de chambre de l'hôtel découvrit le moyen suprême indiqué par Ludovic, mais tardivement, après deux ou trois heures d'une anarchie criarde dont une conférence républicaine serait jalouse! Encore la solution eut-elle à souffrir quelques ébarbures. Divers voyageurs, italiens ou allemands, affligés d'une chaussure excessivement auvergnate, s'étaient tout aussitôt soumis à l'erreur et avaient filé avec de beaux et bons souliers en place des leurs, dont personne ne pouvait accepter le troc répugnant.

* * *

Nos jeunes lecteurs s'amuseront gaîment de cette *Histoire pour rire*; mais si quelques-unes des victimes souliérifiques la rencontrent, elle aura peu de succès de ce côté-là; et c'est pour le coup qu'elle subira le vieux dicton: "On fais pis que nous chatouiller pour nous faire rire: on nous gratte."

— o —

UN AIMANT PUISSANT

Le musée d'Edimbourg, en Ecosse, possède un aimant pesant seulement trois grains et demi. (1 grain vaut 53 milligrammes.) Néanmoins cet aimant peut soulever un objet 445 fois plus lourd que son propre poids.

— o —

Un journal médical prétend qu'une valeur approximative de \$100,000 de médecine est distribuée gratuitement à des dispensaires anglais, chaque année.

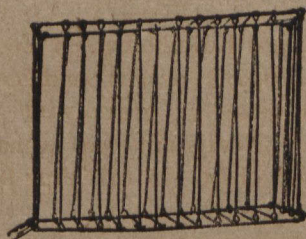


LA CAGE ÉCLIPSÉE

Vous présentez aux spectateurs une petite cage contenant un oiseau vivant et vous annoncez que vous allez l'escamoter. En effet, au commandement de 1, 2, 3, la cage et l'oiseau disparaissent avec une rapidité telle que l'oeil le plus exercé ne peut s'apercevoir de la disparition.

EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

La cage dont on se sert, doit avoir 8 pouces de longueur, 4 de largeur et 6 de hauteur. Chacun peut, avec un peu de patience et sans autre outil qu'un petite pince ronde, la construire soi-même.



Les barreaux en sont faits avec du fil de fer clair. La cage devant avoir 6 pouces de hauteur, les fils de fer, formant les barreaux verticaux devront être coupés à 6 pouces $\frac{1}{4}$ de longueur pour que, lors-

qu'on aura fait une petite boucle à chaque extrémité de chaque fil de fer, il reste 6 pouces de longueur.

Ces barreaux verticaux devront être au nombre de 34: 4 pour les angles, 10 pour la face, 10 pour l'arrière et 5 de chaque côté. Le cadre supérieur et le cadre inférieurs seront composés, chacun, de 2 barreaux de 8 pouces de longueur (les deux boucles comprises) c'est-à-dire coupés à 8 pouces $\frac{1}{4}$.

Il faut également, pour le dessus et pour le dessous, 10 barreaux de 4 pouces, boucle comprise, et une bobine de fil de laiton souple qui servira à assembler toutes les boucles pour construire la cage.

Lorsque la cage est construite, vous recouvrez extérieurement ses arêtes avec un ruban de soie rouge et intérieurement un ruban de soie verte moitié plus étroit, en ayant soin, en cousant ces rubans que les points soient espacés de façon à ce qu'il y en ait un à moitié chemin entre chacun des barreaux.

La couverture étant terminée, l'objet que vous venez de confectionner aura l'aspect d'une cage dont les barreaux seraient en fil de fer et l'entourage en bois peint.

EXPLICATION DU TOUR

Vous attachez une corde à votre bras gauche, vous la faites remonter dans la manche de votre habit, puis passer dans le dos, entre l'habit et le gilet et redescendre par la manche jusqu'à la main droite. Pour régler sa longueur, vous appuyez les coudes contre le corps (à la hauteur de la taille), et tendant la corde jusqu'à l'extrémité de la manche droite, vous la terminerez par une boucle au niveau du bord de la manche droite. C'est à cette boucle que vous attachez le crochet qui est fixé à l'un des angles de la cage.

Si vous tendez brusquement les bras en avant, le développement produit par le changement de position des bras fera rentrer vivement la cage qui se pliera d'elle-même dans la manche droite.



Il est bien entendu qu'on met un oiseau vivant dans cette cage. Celle-ci étant bien construite, avec un peu d'habitude, l'oi-

seau ne court aucun danger pendant l'exécution de l'expérience.



Il est arrivé d'exécuter ce tour plusieurs centaines de fois avec le même oiseau.

— o —

LES CARTES RETOURNEES

Vous choisissez dans un jeu de cartes cinq figures. Vous les placez sur une table, l'image au-dessus et rangées sur une seule ligne. Vous annoncez que vous allez vous retirer. Pendant votre absence, une personne quelconque de la société fera faire un demi-tour à une ou plusieurs cartes. Vous

dites que vous vous faites fort de désigner, **du premier coup**, les cartes que l'on a retournées. Et, en effet, quand vous rentrez, vous les indiquez tout de suite.

EXPLICATOIN DU TOUR

On sait que les cartes à jouer sont coupées à la mécanique. Aussi y a-t-il toujours aux figures un filet plus large sur l'un des côtés supérieurs ou inférieurs des cartes que l'on choisit pour l'expérience. Vous aurez donc soin, en posant les cinq cartes sur la table, d'observer que tous les filets larges par exemple se trouvent en haut, lorsque vous vous retirerez dans la pièce voisine.

Quand vous rentrerez, vous n'aurez qu'à voir celles parmi les cartes dont le filet large se trouve en bas, pour reconnaître celles à qui on aura fait exécuter un demi-tour.

— 0 —

LE CIGARE ET LA CARTE DECHIREE

Vous empruntez deux cigares. Vous demandez à un des spectateurs d'en choisir un; vous brisez l'autre, de façon à montrer que les cigares ne sont pas préparés. Vous priez alors une personne, un monsieur de préférence, de fumer le cigare intact. Puis vous prenez un jeu de cartes et demandez à une autre personne de choisir une carte, de la déchirer en huit morceaux qu'elle vous remettra.

Ces morceaux vous les approchez d'une bougie à l'aide d'une pince à épiler (ceci pour ne pas vous brûler les doigts) et vous les brûlez. Vous en laissez tomber un par mégarde et feignez de ne pas vous en apercevoir.

Si on vous en fait la remarque, vous dites: "Ah! bien, tant mieux, il servira de son rôle tout à l'heure".

Après avoir brûlé les autres morceaux de la carte, vous en recueillez précieusement les cendres et les frottez sur le cigare que la personne est en train de fumer. Vous annoncez que vous allez raccommo-der la carte dans l'intérieur de ce cigare. Vous brisez le cigare et trouvez, à l'intérieur, la carte raccommodée, mais à laquelle il manque un morceau. Vous prenez le morceau que vous aviez laissé tomber par mégarde (ou comme moyen de con-



trôle). Ce morceau s'adapte exactement à la partie absente de la carte.

Ce tour, par sa simplicité même, produit toujours un grand effet.

EXPLICATION ET PRÉPARATION DU TOUR

Il faut, pour l'exécution de ce tour, avoir eu le soin de préparer un cigare.

Pour cela, vous choisissez deux cigares, dont la feuille qui les enveloppe, n'est pas abîmée.

A l'aide d'un canif, vous pratiquez un creux dans un des cigares, sur le côté, de façon à loger une carte roulée, à laquelle il manque un morceau que vous gardez soigneusement. Après avoir logé la carte, vous nouez un petit fil noir autour du cigare, de façon à maintenir la carte.

Quant à l'autre cigare, vous le laissez tremper pendant un quart d'heure dans une cuvette contenant de l'eau; vous le placez ensuite sur une table et déroulez avec précaution la feuille qui sert d'enveloppe, de façon à ne pas la crever. La feuille se trouvant à plat sur la table, vous l'épongez avec du papier buvard ou un chiffon.

Vous prenez alors le premier cigare qui contient la carte, et le placez sur la feuille. Vous le roulez de telle façon qu'il soit enveloppé par cette feuille. Avec un peu de gomme arabique, vous fixez l'extrémité de la feuille qui doit se trouver à la pointe du cigare et, à l'aide d'une petite planchette ou d'un gros carton, vous roulez le cigare sur la table pour bien l'égaliser.

Quand il est ainsi préparé, vous le laissez sécher pendant un jour ou deux, de façon à ce qu'il soit bien sec au moment d'exécuter l'expérience.

Lorsque vous voulez faire le tour vous confiez d'avance ce cigare à un ami (compère), en le priant de vous le prêter lorsque vous le lui demanderez.

Ainsi qu'on a pu le voir dans la présentation, vous empruntez deux cigares, c'est-à-dire, celui que vous avez confié à votre ami (compère) et un autre que vous demandez à une personne qui ne s'est pas entendue avec vous.

Vous tenez le cigare préparé de la main droite et l'autre de la main gauche. Ici se place une petite supercherie; vous posez cette question à l'un des spectateurs: — "Voulez-vous me désigner l'un des deux cigares?" Si le spectateur vous indique le



cigare préparé: — "Très bien, dites-vous, nous allons nous servir de ce cigare pour l'expérience; quant au second, nous allons le briser pour vous prouver que ni l'un ni l'autre n'a rien d'extraordinaire". Si on vous désigne le cigare qui n'est pas préparé, vous dites: — "Très bien, nous allons le briser pour vous prouver que ce cigare, pas plus que l'autre, n'a rien d'extraordinaire". Et vous adressant au spectateur

qui vous a désigné ce cigare, vous ajoutez: — "Je vous prierai, monsieur, de fumer celui-ci."

Vous faites alors choisir une carte (carte forcée), vous priez le spectateur de la déchirer en huit morceaux. Pendant que



celui-ci exécute votre prière, vous mettez tranquillement et sans vous émouvoir la main dans la poche de votre gilet, comme pour vous donner une simple contenance. En réalité, vous vous emparez à ce moment du petit morceau de la carte que vous laissez tomber par terre, en reprenant ceux que l'on vous donne.

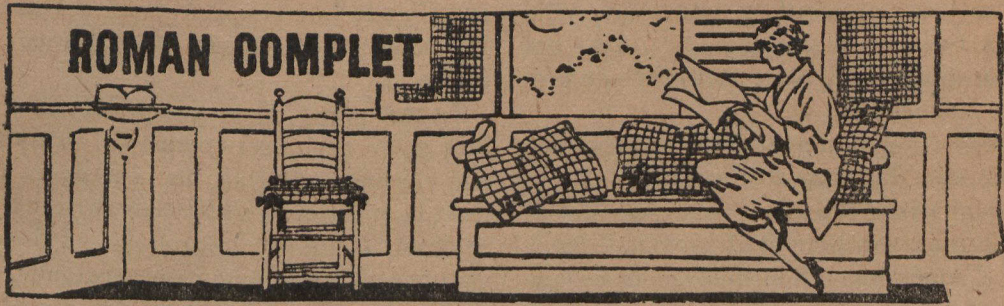
Recommandation expresse: Il faut avoir soin, lorsque vous brûlez les morceaux, de laisser croire que vous n'en brûlez que sept, soit en cachant le huitième soit en brûlant plusieurs ensemble sans avoir l'air de les compter.

— o —

LA MORUE DU CANADA

JUSQU'À ces dernières années, la plus forte partie de ce poisson était expédiée dans l'Amérique du Sud. Depuis, nous avons un nouveau marché pour ce produit; c'est Cuba, aux Antilles. En effet, en 1914, Cuba a importé du Canada 8,434,398 livres de morue représentant une valeur de \$530,546.

Notre principal concurrent pour ce poisson est la Norvège qui en a expédié, en 1914, durant la même année, pour une valeur de \$629,730.



LE COEUR SAIGNE

Par Georges de BOISFORET

I

UNE FEMME PASSA...

—Pourquoi ma mère m'a-t-elle menti? Oui, pourquoi m'a-t-elle menti constamment? De quel mystère, dans sa vie, a-t-elle gardé jusqu'au bout le secret?

Seul dans le cabinet de travail de l'hôtel habité par lui avenue d'Iéna, près de la place de l'Etoile, le marquis de Vaucreuse se pose à lui-même, une fois de plus, depuis tant d'années, cette question irritante.

Il se rappelait parfaitement.

Alors il était un enfant, il avait dix ans à peine, il habitait seul, avec sa mère, un vieux château à tourelles, d'aspect moyen-âgeux, de la Bourgogne à Lucy-sur-Yonne. Pour quelle raison son père n'était-il pas auprès d'eux? Il l'avait demandé à la marquise. Et celle-ci avait répondu: "Ton père, mon petit Robert, remplit pour son pays une mission au loin." Et, en effet, il devait être loin, extrêmement loin, puisque —en dépit des années qui s'écoulaient—il ne revenait pas et que —cela l'enfant l'avait remarqué—jamais, au château n'arrivait une lettre de lui.

Puis un jour, brutalement, comme il l'interrogeait de nouveau, elle avait déclaré:

—Tu étais trop petit... je n'ai pas voulu te dire jusqu'à présent... ton père est mort Robert... tu ne le reverras jamais plus.

Pourtant—il se l'était rappelé plus tard —à aucun moment et si loin que se reportaient ses souvenirs, jamais ni lui ni sa mère n'avaient porté le deuil, elle de son mari, lui de son père.

Le temps avait passé.

Robert était devenu un homme. La marquise minée, semblait-il par un chagrin secret, avait été portée en terre, dans le petit cimetière où, sous la pierre du tombeau familial close sur elle, elle dormait du dernier sommeil.

C'est alors que—peu avant son mariage—il avait eu la preuve du mensonge dans lequel l'avait entretenu sa mère. Et cela d'une façon foudroyante. Par une lettre de l'Ambassade de France aux Etats-Unis trouvée un matin dans son courrier, il avait été—en quelques lignes brèves—avisé du décès de son père, le marquis de Vaucreuse, mort tragiquement

—assassiné supposait-on—dans une ville de la frontière mexicaine, et ce, dans des circonstances qu'il était impossible de préciser exactement.

Cette révélation avait plongé Robert de Vaucreuse dans une stupeur sans nom.

Ainsi lorsqu'elle lui affirmait qu'il n'existait plus, son père était vivant, il habitait l'Amérique. Pourquoi ce mensonge d'elle? Quels événements—qu'il ignorerait toujours—avaient séparé d'elle son mari? Quel drame intime avait caché leur existence? Pourquoi surtout, sa femme morte, le marquis de Vaucreuse avait-il persisté à ne pas donner signe de vie? Pourquoi cette rupture avec sa famille? Quel mystère y avait-il là? Quel terrible secret, oui, bien terrible sans doute sa mère d'abord, le marquis ensuite, avaient-ils emporté avec eux dans la tombe?

Jamais, non jamais, il ne le saurait!

Pour lui le passé—celui de son père et de sa mère—demeurerait enveloppé de ténèbres.

Robert de Vaucreuse s'était marié.

Un an plus tard il avait eu un fils, Maurice, dont la venue icibas avait coûté la vie, il n'avait plus existé que pour son fils à un deuil où sombrait tout le bonheur de sa vie, il n'avait plus existé que pour son fils à l'éducation duquel il s'était consacré exclusivement.

Maurice aimait son père autant qu'il était aimé de lui.

A vingt-cinq ans il passait à juste raison pour l'un des plus jolis garçons, dont pussent s'enorgueillir les salons aristocratiques du faubourg Saint-Germain. Pourtant il fréquentait fort peu le monde. Obéissant à une vocation irrésistible il avait suivi très jeune les cours de sculpture de l'École des Beaux-Arts. Il était non pas un mondain mais un artiste. Dans l'atelier spacieux qu'il s'était fait construire

rue Claude-Lorrain, à Auteuil, il travaillait sans relâche, hanté par un rêve de gloire.

Le marquis de Vaucreuse le laissait agir à sa guise, organiser comme il l'entendait son existence. Il était fier d'avoir un fils dont la supériorité s'affirmait sur ceux de sa caste. Toutefois il éprouvait un désenchantement secret, une peine profonde, de ce que Maurice ne parut pas décidé à choisir une compagne digne de lui, de son grand nom, de sa fortune, de son intelligence. Quelle femme n'eût pas été heureuse et fière de s'allier à lui!...

Ah! oui, assister au mariage de son fils, avoir—avant de quitter à jamais le monde—des petits-enfants à chérir c'était là l'ardent désir, l'espoir suprême du marquis, car le deuil qui l'avait frappé jadis l'avait vieilli avant l'âge et fait de lui, bien qu'il eût à peine dépassé la cinquantaine, un vieillard en réalité.

Le marquis de Vaucreuse s'était levé.

Il marchait de long en large dans la pièce où le soleil pénétrait radieux par une large baie vitrée ouverte sur l'avenue.

Tout à coup il tressaillit.

Un bruit de pas, dans la chambre voisine, venait de se faire entendre. Et dans l'encadrement de la porte poussée du dehors deux hommes en costume de cheval paraissaient. L'un ayant trente ans environ, long et sec, les traits rudes; l'autre plus jeune, le teint mat, la moustache noire, les yeux très grands, éclairant un visage d'une beauté remarquable.

Il fit un pas vers le vieillard.

—Père!...

—Maurice!...

Tous deux ils s'étreignirent longuement. Et dans cette étreinte passait l'ardente tendresse que l'un pour l'autre ils ressentait. Puis le marquis demanda:

—Alors, pour toi, aujourd'hui c'est re-

pos. Tu ne te rends pas à ton atelier?

—Non. Pas ce matin tout au moins. Frénard m'a débauché. Nous allons de compagnie faire un tour au Bois.

—Va, mon enfant. Frénard a eu une bonne inspiration. Travailler sans trêve, comme tu le fais, ne vaut rien pour la santé. Souvent déjà je t'ai grondé. Tu ne prends pas assez de distractions.

Le marquis de Vaucreuse s'était avancé vers l'ami de son fils. Ils échangèrent un vigoureux shake-hand.

Cinq minutes plus tard, Maurice et Pierre Frénard, montés sur deux alezans superbes quittaient l'hôtel de l'avenue d'Iéna et, botte à botte, ayant traversé la place de l'Etoile, ils prenaient la direction du Bois de Boulogne.

Penché sur l'encolure de son cheval qu'il flattait de la main, distraitement, Maurice de Vaucreuse écoutait parler son compagnon. Celui-ci disait:

—Moi, vois-tu, je suis de l'avis de ton père. Tu vis trop en sauvage dans ton atelier d'Auteuil. Le marquis m'honore de son amitié. Il me fait parfois des confidences... qu'il n'oserait pas faire à toi-même. Tu l'aimes beaucoup ton père, n'est-ce pas? Eh bien, il n'est pas heureux. Et cela par ta faute. Sa grande joie avant de disparaître—car tu sais que, atteint d'une grave maladie de coeur, il vit avec auprès de lui constamment le fantôme de la mort—sa grande joie, dis-je, serait de te voir marier, fonder comme tout le monde une famille. C'est le rêve, l'unique rêve de tous les vieillards d'avoir des petits-enfants dont ils emportent, en fermant les paupières à jamais la chère image dans l'éternité.

Tandis que parlait son ami, le front de Maurice s'était assombri et ses yeux reflétaient une souffrance visible.

D'une voix sourde il prononça:

—Tais-toi... C'est affreux ce que tu dis... Mon père mourir... Mais tu ignores donc l'étendue de mon affection pour lui... Pour que tu l'exprimes de la sorte, il faut qu'il t'ait chargé de le faire... Me marier? Oui, j'y ai songé déjà. Mais je n'ai pas encore trouvé celle à qui je voudrais donner mon nom. L'on ne commande pas à son coeur. Or, je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour. Toute autre union me serait odieuse. Songe donc quel supplice ce doit être de vivre auprès d'une femme qu'on n'aime pas totalement. Et quel autre supplice encore, plus épouvantable, lorsqu'on la rencontre—trop tard, hélas! —celle qui est née pour vous et qu'on n'a pas attendue...

—Non, non, répéta Maurice avec une énergie farouche, je ne veux pas me marier avant que d'être sûr de moi-même, sûr d'aimer pour la vie la femme que mon choix fera mienne.

Pierre Frénard ne répondit pas.

Faisant prendre le trot à leur monture ils s'enfoncèrent dans le bois.

Le temps était merveilleux. Dans les arbres les oiseaux chantaient éperdument le retour du printemps. Un parfum doux, grisant flottait dans l'air. Tout à coup, au détour d'une allée apparut, devant les deux amis, une amazone suivie par un domestique monté sur un cheval bai.

Elle avait dix-huit ans peut-être. Du moins ce fut l'âge que Maurice lui donna. Un costume de drap foncé moulait ses formes impeccables. Blonde, d'un blond doré, que ne peuvent imiter les plus savantes teintures, elle semblait, avec ses yeux superbes, fendus en amandes, ses traits si purs, une de ces créatures divines enfantées par l'imagination des artistes et des poètes.

Maurice éprouva une commotion, un choc soudain au coeur, le choc qu'on

éprouve en présence de la femme, que même si on ne la revoit pas, l'on n'oublie jamais.

—Ah! pensa-t-il, ébloui, fasciné, comme elle est belle, comme elle est belle...

Elle était arrivée près des deux jeunes gens qui, dans l'allée étroite, s'effacèrent pour la laisser passer. Devant elle Pierre Frénard s'inclina avec respect. Presque machinalement Maurice l'imita.

Son regard et celui de l'amazone se croisèrent.

Alors un flot de sang monta aux tempes du sculpteur. Puis il devient tout pâle.

Mais, ayant rendu leur salut aux deux cavaliers, la jeune fille, cravachant son cheval, s'éloignait.

Quand elle fut loin Maurice—avec un tremblement dans la voix—demanda :

—Tu connais cette...

—...Adorable enfant? Parbleu! Si, au lieu de vivre comme un ours, tu fréquentais tant soit peu le monde, tu saurais qu'elle se nomme Agnès Stanley, qu'elle est Américaine, orpheline de père et de mère, et qu'elle apportera au mari qui aura le bon goût de lui plaire une dot de quatre millions. C'est là un joli chiffre, n'est-ce pas?...

Le sculpteur eut un geste d'indifférence.

—Elle vit seule à Paris? s'enquit-il.

—Non. Elle a une soeur aînée, Madeleine, mariée à James Burton, le conseiller de l'ambassade des Etats-Unis. C'est avec eux que miss Agnès habite, dans un hôtel somptueux de la rue de Balzac, où sont entassés des merveilles d'art. Là, le conseiller donne des fêtes, des soirées où l'on rencontre l'élite de la société parisienne...

—Et Pierre Frénard, naturellement?

—Naturellement. Tu viens de le dire. Ce

sont des gens d'une haute respectabilité. Je me flatte d'être de leurs amis.

Mais comme Maurice dépassait le carrefour des Cascades sans tourner bride :

—Ah! ça, que fais-tu?

—Tu le vois bien. Je pique droit sur Auteuil. J'ai assez de la promenade. Libre à toi de la prolonger. Je n'y vois pas d'inconvénient. Quant à moi je rentre.

—Où donc?

—A mon atelier, parbleu.

—Et la monture?

—Prosper, mon domestique, la ramènera avenue d'Iéna.

—Je comprends. Ma compagnie t'est, pour le moment, importune. Tu me lâches. Je suis trop habitué à tes bizarreries pour m'en fâcher. Peut-être la vue de miss Agnès vient-elle de faire naître en toi l'inspiration, de te donner l'idée d'un nouveau chef-d'oeuvre. Tu fronces les sourcils. Ce n'est pas sérieux. Je plaisantais. Dois-je te faire des excuses? Je passerai te prendre vers six heures. Nous dînerons ensemble au café de la Paix. Ça va-t-il?

—Ça va.

Un quart d'heure plus tard, devant la porte d'un pavillon fort coquet de la rue Claude-Lorrain, Maurice mettait pied à terre. A Prosper qui était venu lui ouvrir la grille il donna l'ordre de reconduire immédiatement Escarmouche, son cheval, dans les écuries du marquis de Vaucreuse. Puis, s'enfermant dans son atelier encombré de maquettes, de bustes, d'études de toutes sortes, il se laissa tomber sur un divan. Mais presque aussitôt il se remit debout et marcha dans la pièce, nerveusement.

Ah! oui, il avait besoin d'être seul. Il était si agité. C'était si extraordinaire ce qui lui arrivait! Dans sa poitrine son cœur sautait par bonds désordonnés. Pourquoi,

ô mon Dieu? Parce qu'il venait de rencontrer une femme, une étrangère dont la vue avait mis en lui une sorte de folie soudaine? Certes, elle était belle. Mais, parmi les modèles, les femmes du monde même, n'avait-il pas rencontré déjà des types de beauté parfaite. Et pourtant il n'avait pas senti le trouble qui, en face de miss Stanley, s'était emparé de lui. Jusqu'alors il avait ignoré l'amour. Quel était le nom du sentiment nouveau éclos dans son âme subitement? Ce matin encore, en se levant, il était heureux de vivre. Maintenant il avait le cœur serré comme dans un étou. Et une angoisse jamais éprouvée encore, naissait en lui.

Il dit tout haut :

—Voyons, je perds l'esprit. On ne s'éprend pas ainsi d'une inconnue. L'amour n'est pas aussi spontané. Ce n'est point l'homme en moi, mais l'artiste qui est ému. Frénard a raison. Si j'avais du génie, avec un pareil modèle, je ferais un chef-d'œuvre.

Il prit un crayon, esquissa quelques traits sur la page d'un album. Mais il la déchira aussitôt.

—Non, murmura-t-il, désespéré; jamais je ne pourrai rendre l'expression de sa beauté. Jamais, jamais.

Le soir, lorsque Pierre Frénard vint chercher son ami, il lui trouva l'air singulier. Il avait les yeux brillants de fièvre. Ils prirent pour dîner le chemin de Paris. Habituellement peu loquace, Maurice parlait beaucoup, comme s'il eût besoin de s'étourdir. Comment le nom de miss Agnès Stanley revint-il dans la conversation? Pierre n'eût pu le dire. Ce fut tout naturellement. D'ailleurs il était si loin de se douter de ce qui se passait dans l'âme du sculpteur. Il donna à celui-ci sur la jeune fille une foule de renseignements. A la vérité, par son éducation, par son long sé-

jour à Paris, où s'était écoulée en grande partie son enfance, par sa mère, une Bretonne d'Audierne, elle était plus Française qu'Américaine. Autour d'elle s'allumaient toutes les convoitises, se pressaient les coureurs de dot hypnotisés par les quatre millions qu'elle apporterait dans sa corbeille de noces. Mais ces quatre millions, selon toute vraisemblance, ne seraient pour aucun d'eux. Car l'on disait qu'il entrerait dans les intentions de sa soeur aînée, Madeleine, de la marier à un cousin de James Burton, diplomate d'avenir également, auquel était destiné le premier poste d'attaché vacant à l'Ambassade des Etats-Unis à Paris.

Ainsi les deux sœurs ne se quitteraient pas.

Cette nuit-là, rentré chez lui, Maurice ne dormit pas. Toujours devant ses yeux se dressait l'image radieuse, l'image enivrante d'Agnès.

Le matin il s'en fut au Bois de Boulogne, seul cette fois, dans l'espoir inavoué de rencontrer encore la jeune fille.

Et, en effet, il la rencontra.

Pendant une semaine—lui qui ne sortait jamais—il fut un assidu du Bois.

Il la revit chaque fois.

Maintenant ils échangeaient, en même temps qu'une inclination de tête cérémonieuse, un léger sourire comme si déjà ils étaient de vieilles connaissances.

Maurice était transporté. Il vivait dans un rêve...

... Dans un rêve de folie, de souffrance atroce aussi, car cette femme qu'il aimait—il n'en pouvait plus douter à présent—oui, cette femme qu'il aimait était promise à un autre.

Jamais elle ne serait à lui.

Jamais même elle ne saurait le sentiment qu'elle avait inspiré à un malheureux pour qui tout espoir était défendu.

Puis, un jour, dans son courrier, il trouva une lettre dont l'écriture lui était inconnue. Il rompit le cachet et, à sa profonde stupéfaction, tira de l'enveloppe un carré de bristol sur lequel était lithographiée l'invitation suivante :

Monsieur et Madame James Burton vous prient de bien vouloir leur faire l'honneur d'assister à la soirée offerte par eux samedi prochain, 15 avril, dans leur hôtel de la rue de Balzac.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Il ne connaissait pas le conseiller d'Ambassade.

Pourquoi celui-ci l'invitait-il ?

L'artiste était là, debout, relisant pour la seconde fois les caractères imprimés, sans rien comprendre à ce qui se passait, lorsque parut Pierre Frénard.

Il lui tendit le carré de bristol.

—Peux-tu m'expliquer, Pierre?...

—Parfaitement. Souvent j'ai eu l'occasion de parler de toi à James Burton. Il a manifesté le désir de faire ta connaissance. Après avoir pris mon avis il t'a adressé cette invitation. C'est, je le répète, un excellent homme. Il a, chez lui, des collections artistiques qui s'intéresseront énormément. Ai-je bien agi ?

—Non.

—Parce que ?

—Parce que je n'irai pas à cette soirée.

Maurice avait prononcé ces mots d'un ton sec, sans réplique.

* * *

Pierre Frénard n'insista pas.

Toutefois il ne fut pas sans remarquer l'altération profonde des traits de son ami.

Mais il n'eut aucun soupçon.

D'ailleurs, comment eût-il pu soupçonné la vérité ?

Catégoriquement, Maurice avait déclaré :

—Je n'irai pas à cette soirée.

Cette phrase, toute la semaine, il se la répéta à lui-même. Le samedi matin, en se levant, il disait encore avec obstination :

—Je n'irai pas. Non, je n'irai pas.

Et pourtant, le soir, à neuf heures et demie, en frac, un gardénia à la boutonnière, il quittait l'hôtel de l'avenue d'Iéna et, sautant dans un fiacre, jetait au cocher l'adresse de James Burton.

Trop longtemps il s'était fait violence à lui-même. Il était à bout d'efforts. Sa résistance était brisée. Il s'abandonnait à sa destinée.

Il ne se disait qu'une chose : c'est qu'il allait approcher enfin Agnès, lui parler, se griser de la vue de sa beauté sans rivale. Pour lui le reste ne comptait pas.

Ah ! s'il avait su ce que lui réservait l'avenir, l'effroyable douleur qu'il se préparait, lui qui n'avait vécu jusqu'alors que pour le divin rêve de gloire que jadis il avait fait avant de rencontrer celle à qui déjà son âme appartenait toute !...

Pierre Frénard n'avait pas exagéré.

Construit entre cour et jardin, l'hôtel particulier de la rue de Balzac, occupé par le conseiller d'Ambassade et sa famille était, de par son pur style Renaissance, de par ses proportions grandioses, l'un des plus remarquables de la capitale.

Lorsque Maurice fit son entrée dans les salons du premier étage, tout illuminés, décorés avec munificence, il se sentit perdu, noyé dans le flot des invités. Mais, fort heureusement, non loin de la porte, il aperçut Pierre Frénard duquel, fendant les groupes, il put s'approcher.

À la vue de son ami, Pierre eut une exclamation.

—Toi, Maurice! Ah! la bonne surprise!

—Oui. Je m'ennuyais ce soir. Au dernier moment je me suis décidé à venir. En somme je ne sais pourquoi, l'autre jour, je m'y refusais. Conduis-moi auprès des maîtres de céans, veux-tu?

—Comment donc.

Pierre avait passé son bras sous celui du sculpteur et il l'entraînait.

Au centre de la pièce principale, faisant les honneurs de la maison, se tenaient M. et Mme James Burton. Lui, la quarantaine dépassée, les tempes déjà grisonnantes, le visage grave, sympathique, complètement rasé selon la mode américaine. Elle vingt-huit ans environ, grande, brune, coiffée en bandeaux, d'une distinction parfaite.

Et, près d'eux, vis'ion blonde de jeunesse, de beauté radieuse, une jeune fille tout de blanc vêtue: Agnès.

Ce fut elle que Maurice vit la première.

De tous ses yeux, de toute son âme, il la regardait, pareille dans sa toilette liliiale à une grande fleur vivante, et il avançait presque en chancelant, étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

C'est à peine s'il entendit Pierre faire les présentations: Madame et Monsieur James Burton... Miss Agnès... Mon ami, Maurice de Vaucreuse...

Il ballbutia quelques paroles sans savoir ce qu'il disait, ayant conscience d'être ridicule, n'osant lever son regard sur la jeune fille de peur de se trahir, de laisser deviner à celle-ci le sentiment invincible qui faisait battre son coeur éperdûment.

Mais déjà le conseiller l'accaparait.

— Combien vous êtes aimable d'avoir agréé notre invitation. Nous n'osions l'espérer. Fréquemment, votre modestie dût-elle en souffrir, des amis communs nous ont entretenus de vous comme d'un artiste du plus haut mérite. Par eux nous savons

que vous fréquentez fort peu le monde. Et cela rend d'autant plus flatteuse pour nous l'exception qu'aujourd'hui vous faites en notre faveur...

... Ici, j'ai réuni quelques oeuvres d'art notoires que, si vous le voulez bien, je vais avoir le plaisir de vous montrer.

Sans attendre l'assentiment de Maurice, il le guidait à travers la cohue des habits noirs, des toilettes claires des femmes, vers une porte du fond, dont il souleva la draperie. Ayant traversé une longue enfilade de pièces ils se trouvèrent dans une sorte de hall où étaient groupés des tableaux anciens et modernes, des statuettes de marbre, des étains, des terres-cuites, des poteries rarissimes.

— Il y a là, prononça James Burton, la maquette d'un Prométhée exécutée par Michel-Ange un mois avant sa mort, une descente de croix de Memling, deux Rubens, un Rembrandt, dont le musée d'Amsterdam m'a offert quatre cent mille francs. Regardez, admirez à votre aise. Cela, j'en suis convaincu, vous plaira davantage que le bal qui va commencer. Je regrette de ne pouvoir rester avec vous. Mais je me dois à mes invités. A tout à l'heure, monsieur de Vaucreuse. Vous êtes ici chez vous; ne l'oubliez pas.

Il s'éloignait.

Demeuré seul, Maurice étourdi, se laissa tomber sur un divan. Il n'avait pas un regard pour toutes les merveilles qui l'entouraient et qui, en d'autres circonstances, eussent provoqué son enthousiasme d'artiste. Il ne pensait qu'à Agnès, à sa beauté blonde qu'un autre posséderait bientôt peut-être, et il sentait en lui une détresse immense.

— Ah! ballbutia-t-il, pourquoi suis-je venu?...

Mais soudain il sursauta.

Et sur son visage une pâleur mortelle se répandit.

Dans l'encadrement de la porte une jeune fille venait d'apparaître.

Cette jeune fille c'était Agnès.

Elle s'avancait vers lui sans embarras.

—Je vous dérange, monsieur de Vaucreuse? interrogea-t-elle doucement.

—Oh! mademoiselle, comment pouvez-vous croire!...

Il s'était levé. Un tremblement l'agitait de la tête aux pieds. Elle reprit:

—J'ai vu James vous mener ici. Pauvre cher James, il est si heureux de montrer à qui sait l'apprécier sa "collection artistique". J'ai pensé que seul, vous vous ennuyeriez peut-être et je suis venue vous tenir compagnie.

Cette liberté, cette hardiesse d'allures, de langage, eut pu le surprendre si, dans les yeux de la jeune fille, dans ses admirables yeux, frangés de longs cils d'or jamais il n'eût mieux vu qu'à cette minute même toute la pureté, tout le charme d'innocence de son âme.

Mais elle poursuivait:

—Pour moi, M. de Vaucreuse, vous n'êtes pas un étranger. Il me semble que depuis longtemps, très longtemps, nous sommes liés presque intimement. Votre ami Pierre Frénard nous cause si souvent de vous! Il ne faut pas lui en vouloir. Il vous aime beaucoup votre ami. Il est fier de vos succès. Par lui je suis au courant de votre existence, de vos espoirs, de vos travaux, comme si vous-même vous m'eussiez prise pour confidente.

Elle s'arrêta, confuse, s'apercevant trop tard qu'elle venait peut-être de dire... des choses qu'elle aurait dû taire.

Comment allait-il la juger?

Mais c'est à peine s'il l'entendait.

En proie à une sorte de vertige il lutait désespérément pour ne pas succomber

à la tentation insensée de s'avouer à Agnès, de lui dire l'amour qui le rendait si malheureux et par qui il avait le cœur déchiré.

Il devait profiter de l'occasion qui s'offrait à lui, inespérée.

Cette occasion, jamais plus il ne la retrouverait peut-être.

Pourtant il se domina. Mais, comprenant tout le danger d'un tête à tête plus long avec elle, il résolut de le rompre.

—Mademoiselle, prononça-t-il, l'on peut remarquer votre absence. Voulez-vous que je vous reconduise?

Elle eut un sourire ironique.

—Confessez plutôt que je vous importune. Vous souhaitez d'être débarrassé de moi.

—A Dieu ne plaise que me soit venue une telle pensée! Mais l'on va ouvrir le bal. Vos danseurs vous attendent sans doute.

—Non. Le bal ne commencera que dans une demi-heure. Quant à mes danseurs... Au fait, pourquoi ne m'invitez-vous pas, M. de Vaucreuse?

—Mais... mademoiselle... je ne danse jamais.

Elle parut contrariée. Son front se rembrunit.

—Ah! vous êtes un méchant, reprocha-t-elle, et vous avez pris à tâche de me faire de la peine.

Elle se dressait adorablement mutine, provocante même. Et elle ne semblait pas se douter que, par son jeu innocent et d'autant plus cruel, elle affolait Maurice, le poussait à perdre toute retenue, à prendre une résolution extrême.

Il balbutia:

—Moi, vous faire de la peine? Ah! vous ne diriez pas cela si vous pouviez savoir...

Il n'acheva pas.

L'aveu redoutable avait failli s'échapper de sa bouche. Mais, comme il restait silencieux, elle insista :

—Poursuivez donc. Je le veux. Pour quoi de votre part cette hésitation, ces réticences? Prenez garde de me laisser croire que j'ai deviné juste...

Presque violemment il l'interrompit :

—Taisez-vous, par grâce. Vous allez m'obliger à prononcer des mots... que je n'ai pas le droit de faire entendre et qui pourtant, depuis que vous êtes là, près de moi, me brûlent les lèvres. Sachez que j'étais décidé à ne pas venir ce soir parce que...

—Parce que?

—Non. C'est de la démence. Je ne peux pas vous dire. Je ne peux pas.

—Et moi j'exige que vous parliez.

—Eh bien, soit! C'est vous qui l'aurez voulu. J'étais décidé à ne pas venir parce que... parce que j'avais peur d'aviver des regrets, de rendre plus forte, plus intolérable une souffrance née en moi le jour où je vous ai vue pour la première fois... Ah! pourquoi le Destin vous a-t-il placée sur ma route!... Je vous aime comme un fou, comme un malheureux pour qui désormais toute espérance est morte dans la vie. Je n'ai plus de goût à rien. Mon art même a cessé de m'intéresser. Mon coeur ne bat que pour vous. J'aurais dû me taire, je le sais. Je vous offense grandement. Pardonnez-moi d'être sorti de la réserve dont, par respect pour vous, il était de mon devoir de ne pas me départir.

Elle l'écoutait toute pâle, elle aussi, le sein bondissant. Dans ses prunelles, il n'y avait pas d'irritation, pas de colère, mais une flamme étrangement douce, étrangement tendre.

—Quoi vous incite à penser, dit-elle lentement, que vous m'avez offensée?

Il eut un éblouissement.

Un cri de joie, de bonheur surhumain.

—Mon Dieu, j'ai bien entendu... Ah! ne vous jouez pas de moi... Ce serait affreux!...

Elle prononça d'une voix grave subitement :

—Croyez-vous donc qu'à l'aveu que vous venez de faire je n'étais pas préparée. Lorsqu'elle inspire de l'amour à un homme quelle femme ne le devine pas? Chaque fois que je me rencontrais au Bois avec vous, dans vos yeux, je lisais bien des choses, dont il m'était impossible de ne pas saisir le sens. Tout à l'heure encore, quand vous me fûtes présenté, votre trouble eût suffi pour m'instruire au cas où je n'aurais su déjà... ce que vous aviez si grande crainte de me confier. Et vous-même si vous aviez été de sang-froid peut-être qu'à mon émotion—car, à cette minute, j'étais aussi émue que vous—oui, peut-être qu'à mon émotion vous eussiez compris...

Prise de honte, les paupières baissées, elle acheva après une hésitation :

—...Que l'impression produite par vous sur moi était loin de vous être défavorable. A force d'entendre par votre ami Pierre Frénard vanter vos mérites, la noblesse de vos sentiments, je rêvais de vous sans vous connaître et, dans mon esprit, je vous avais placé bien au-dessus des autres hommes.

Elle ajouta bas, très bas, presque dans un souffle :

—Aussi, lorsque nous avons été mis en présence, j'ai senti tressaillir mon coeur. Il était plein de vous déjà. Et vous n'aviez qu'à paraître pour le prendre.

Ecrasé par le poids d'une félicité trop grande, doutant de la réalité encore, il semblait à Maurice qu'il faisait un rêve, un divin rêve.

—Ah! bégaya-t-il, cela est possible!

Vous m'aimez. Je ne puis croire à un pareil bonheur, à un bonheur si parfait. Je n'en suis pas digne. J'ai peur encore. Parlez. Dites-moi que je ne m'abuse pas. Que votre âme est à moi, toute à moi.

Elle ne répondit pas.

Mais elle avait aux lèvres un sourire tellement doux, tellement significatif qu'il sentit une ivresse insensée monter à son cerveau.

—Agnès, vous consentirez à être ma femme?

—Je serai votre femme, déclara-t-elle fermement.

Mais une pensée soudaine le traversa. Une ombre assombrit son front. Et ses traits reflétèrent une angoisse profonde.

—Pourtant n'est-il pas question pour vous d'épouser un cousin de James Burton?

—Oui. Je ne l'ai jamais vu. Je ne l'aime pas. Ma soeur devra renoncer à ses projets. L'on ne peut me marier contre mon gré. Elle a beau tenir énormément à ce mariage, il faudra bien qu'elle cède. Envers et contre tous, Maurice, je serai à vous, j'en fais le serment.

—Et James, votre beau-frère?

—Il a pour moi une affection sans bornes. Je le crois incapable de me causer le moindre chagrin. Ce que je veux, il le voudra.

Ils étaient tout près l'un de l'autre. D'un geste de tendresse ardente il s'empara des mains de la jeune fille, où ses lèvres se posèrent longuement, respectueusement.

—Agnès.

—Maurice.

Dans un regard profond communiquèrent leur âme. Il y avait dans ce regard la promesse d'un amour éternel.

Mais tout à coup il abandonna les mains de la jeune fille.

Et vivement tous deux ils se reculèrent.

Dans la pièce un homme venait d'entrer. Jeune. Vingt-trois ans. Les cheveux noirs bouclés, la moustache conquérante. Dans la physionomie un air de fatuité, d'insolence presque qui déplut aussitôt à Maurice.

Il annonça :

—Agnès, votre soeur s'étonne de votre disparition. Elle vous réclame.

La jeune fille eut un froncement des sourcils.

Et, ne daignant pas fournir d'explication sur sa présence près de Maurice, sur leur isolement qui, pour un tiers, ne lui avait pas certainement paru étrange :

—Monsieur de Vaucreuse, dit-elle simplement, je vous présente M. Adrien Magre, un ami d'enfance.

Froidement, les deux hommes échangèrent une poignée de main.

Sans savoir pourquoi ils ressentirent l'un pour l'autre instinctivement une antipathie profonde.

Adrien Magre s'avança vers la jeune fille pour lui offrir le bras. Mais devinant son intention, elle s'empara de celui du sculpteur.

—Monsieur de Vaucreuse, prononça-t-elle, veuillez me reconduire auprès de ma soeur, je vous prie.

Adrien blémit.

—Oh ! pensa-t-il, que signifie cela ? Pour quelle raison lui donne-t-elle la préférence ? Ce n'est pas ainsi qu'elle me traite ordinairement. Que faisaient-ils ici, seuls tous deux et qui donc est ce monsieur de Vaucreuse ? J'ai souvent entendu prononcer le nom qu'il porte par mon père. S'il vient se mettre en travers de mes projets, qu'il prenne garde à lui, oui, qu'il prenne bien garde !

* * *

Sous le prétexte de copier l'un des chefs-

d'œuvre en la possession de James Burton, Maurice se rendait maintenant deux ou trois fois par semaine à l'hôtel, rue de Balzac. Il était devenu un familier de la maison. Le conseiller d'Ambassade et Madeleine elle-même, lui témoignaient une très grande amitié. Il ne vivait plus que pour Agnès. S'il devait la perdre, renoncer à ses espérances, mieux vaudrait pour lui la mort. Un jour qu'ils étaient seuls il déclara à la jeune fille :

—Agnès, pardonnez à ma fièvre, à mon impatience. Je n'aurai de bonheur, de tranquillité absolue que lorsque la loi vous aura fait mienne. Voulez-vous que je parle à mon père ?

—Oui, je le veux, dit-elle.

—Et votre soeur ?

—Je vais lui révéler la vérité, lui apprendre que je me suis promise à vous. Elle comprendra que toute opposition de sa part serait inutile. D'ailleurs vous lui êtes extrêmement sympathique. N'ayez aucune appréhension. Je répons du succès.

Le soir même Maurice avisait le marquis de son désir, de sa volonté de se marier avec mademoiselle Agnès Stanley. A cette nouvelle une joie intense éclaira le visage du vieillard. Son vœu le plus cher se réalisait enfin ! Il s'enquit de la famille d'Agnès et prit sur elle les renseignements les plus minutieux. Ils lui donnèrent toute satisfaction car, huit jours plus tard, il déclarait à son fils :

—Tu aurais pu épouser une jeune fille appartenant comme toi à la plus vieille aristocratie française. Tu en as décidé autrement. Je ne t'adresse ni blâme, ni reproche. La première des noblesses est celle du cœur et de l'esprit. Cette noblesse-là, je sais que mademoiselle Stanley la possède. Cela me suffit pour que je sois heureux de ton choix. Elle est digne d'être ta

femme, Maurice. Il me sera doux de l'appeler ma fille.

Le père et le fils déjeunèrent ensemble. Puis Maurice se rendit à son atelier d'Auteuil. Quand il rentra, le soir, une surprise lui était réservée. Le marquis, ayant reçu une dépêche dans la journée, avait pris le train pour Lucy-sur-Yonne.

.....
Cette dépêche était arrivée à 2 heures.

Elle était ainsi libellée :

Grégoire à l'agonie. Avant de mourir veut vous confier secret grave. Venez.

MÉLANIE.

Ce Grégoire avait été l'intendant, l'homme de confiance de la mère du marquis. Après la mort de celle-ci il était demeuré le gardien du château où M. de Vaucreuse ne faisait que de rares apparitions. Quel secret grave pouvait-il, avant de rendre le dernier soupir avoir à confier à son maître ? Le père de Maurice se le demandait, tandis qu'à toute vapeur le train l'emportait vers la Bourgogne. En proie à un sombre pressentiment, il avait la pensée inquiète, le cœur serré comme si, brusquement, dans son existence, une catastrophe foudroyante, irréparable, allait se produire. En vain s'efforçait-il de réagir. Toujours persistait en lui l'angoisse, l'effroyable angoisse qu'il ne pouvait vaincre.

La halte de Lucy n'existant pas encore il descendit du train à Coulanges. Une voiture l'attendait à la gare. Le vent soufflait en tempête. La nuit était sinistre. Une demi-heure après il était au château de Vaucreuse, construit en face de la rivière, sur un rocher, comme un nid d'aigle.

En le voyant, Mélanie, la femme de l'intendant, joignit les mains :

—Dieu soit loué, monsieur le marquis,

vous voici. J'avais si grande peur de vous voir arriver trop tard.

Et, après s'être informé de l'état de Grégoire comme il l'interrogeait sur la nature du secret pour lequel il avait, auprès de lui, fait appeler son maître :

—Je ne sais rien, absolument rien, monsieur le marquis... Même à moi il n'a pas voulu dire... sans doute s'agit-il — du moins je le pense—de défunte madame la marquise et du père de monsieur le marquis.

M. de Vaucreuse tressaillit.

Cette idée-là il l'avait eue déjà. L'heure avait-elle sonné enfin où il apprendrait la raison de la conduite étrange, inexplicable de sa mère, la raison du mensonge dans lequel jusqu'à sa mort elle l'avait entretenu? Les voiles du passé allaient-ils enfin se déchirer devant lui?

Mais Mélanie poursuivait :

—Il y a huit jours, alors que rien ne faisait prévoir l'attaque du mal qui, en ce moment, terrasse Grégoire et le doit,—hélas!—emporter, il est venu au château un monsieur de Paris... que je ne connais pas... que je n'ai jamais vu auparavant... Il a eu avec Grégoire un long entretien... Je n'y ai pas assisté... Et Grégoire s'est absolument refusé à me dire de quoi il a été question entre eux... Ça ne te regarde pas, m'a-t-il déclaré d'un ton sans réplique... il s'agit de monsieur le marquis... et de choses que, madame la marquise morte, je croyais être seul à connaître... Il était blanc de colère contenue. Et moi qui suis habituée à lui, j'ai vu dans ses yeux une flamme... que je n'aime pas y voir car elle est, chez lui, l'indice d'une exaspération telle que, lorsqu'il est dans cet état, il tuerait un homme pour un oui ou pour un non.

“En quittant l'étranger à la grille, j'ai entendu Grégoire qui disait: “Ce que

vous exigez est infâme. Vous êtes un misérable.”

“C'est là tout ce que je puis apprendre à Monsieur le marquis.

—Cet homme vous dites que vous ne le connaissez pas.

—Non.

—Il est jeune?

—Vingt-cinq ans. Moins peut-être. Distingué, un air d'arrogance qui, de prime abord, ne m'a pas disposée en sa faveur.

—Grégoire n'a pas prononcé son nom devant vous?

—Non, Monsieur le marquis. Et je me suis bien gardée de le lui demander. Mais...

Mélanie eut une hésitation.

Puis se décidant :

—Mais... j'ai pu le savoir tout de même. Voici comment: J'avais remarqué qu'il s'était fait conduire au château dans l'automobile de l'hôtel du Grand Monarque de Clancey. J'en ai conclu que, pour venir de Paris—car à son allure, à son genre, à son parler même, il était facile de deviner qu'il était, non pas un provincial, mais un Parisien de la haute société—j'en ai conclu, dis-je, que, pour venir de Paris, ayant pris la ligne du Nivernais et débarqué dans cette ville—toute proche de Lucy-sur-Yonne et où chaque samedi je vais faire mon marché—il était descendu à l'hôtel du Grand Monarque. Donc...

—Achevez.

—Monsieur le marquis va peut-être me mal juger et me condamner pour ma curiosité... Heureusement que Monsieur le marquis sait combien je lui suis dévouée... C'est uniquement parce qu'il était question de Monsieur le marquis, et dans l'idée de lui être utile peut-être, que j'ai agi ainsi. Donc, dès le lendemain—qui était précisément un samedi—je suis allée à Clamecy selon mon habitude... j'ai poussé jusqu'à

l'hôtel du Grand Monarque... où j'ai une parente employée. Et là j'ai appris...

—Voyons, parlez vite.

—J'ai appris que l'étranger, arrivé par un train du soir avait passé la nuit à l'hôtel avant que de se faire conduire à Luc-sur-Yonne et qu'il s'était inscrit sur le registre des voyageurs sous le nom d'Adrien Magre.

—Adrien Magre?

—Oui, Monsieur le marquis.

—Attendez donc, il me semble... N'était-ce pas le nom du notaire de ma mère?

—La mémoire de Monsieur le marquis, est fidèle. Le notaire de Madame la marquise, établi à Clamecy, s'appelait Magre en effet, Léonard Magre. Il a eu un fils, Justin, qui lui a succédé et qui a vendu l'étude de son père pour s'installer à Paris et se lancer dans la vie mondaine. Cet Adrien Magre doit être son fils.

M. de Vaucreuse ne répondit pas.

Il songeait.

Entre Adrien Magre, dont il entendait parler pour la première fois, et l'intendant que s'était-il passé? Quel rapport y avait-il entre cette visite du petit-fils du notaire de la marquise de Vaucreuse et le secret que Grégoire avait à lui confier à son lit de mort?

Il allait l'apprendre.

Nerveux, impatient d'être fixé, le cœur étreint par une angoisse de plus en plus profonde, il ordonna:

—Conduisez-moi près de votre mari.

Elle le mena jusqu'au seuil de la chambre où agonisait l'intendant. Quand la porte eut été refermée devant elle, Mélanie ne s'éloigna pas. Une curiosité malsaine—à laquelle, cette fois, il lui aurait été difficile de trouver une excuse—la retenait là. Que se passait-il dans cette chambre où, pour l'instant, il lui était défendu d'entrer? Quel secret Grégoire révélait-il au

marquis? Ce devait être bien terrible puisqu'à elle, sa femme, il s'était refusé de le révéler. Elle prêta l'oreille. Mais elle n'entendit qu'un murmure de voix très faible, des mots sans suite, pour elle incompréhensible. Elle éprouva un vif dépit. Mais tout à coup elle sursauta. Sur un ton d'intraduisible douleur, presque de colère, le marquis protestait:

—Non, non, ce que tu dis là, malheureux, n'est pas possible. Tu mens. Je ne te crois pas. Ce serait par trop épouvantable. Ah! Dieu, oui, par trop épouvantable!...

Il y eut un silence.

Puis Grégoire prononça:

—Sur mon salut éternel je jure à Monsieur le marquis que je dis la vérité.

Alors il sembla à Mélanie entendre un sourd gémissement, le bruit d'un sanglot étouffé.

Le marquis pleurait sans doute.

Mais, dans la crainte d'être surprise là, doucement, sur la pointe des pieds, elle se retira dans la pièce voisine.

Une demi-heure plus tard M. de Vaucreuse l'y rejoignait.

Il était livide. Il chancelait comme un homme ivre. Un changement considérable s'était opéré en lui. Il paraissait avoir vieilli de dix années.

Mélanie le regarda avec stupeur, avec effroi.

Sans fournir à celle-ci aucune explication sur ce qui s'était passé entre lui et Grégoire, il déclara:

—Retournez près de votre mari. Il vous réclame. Ma chambré est préparée, n'est-ce pas? Ne vous occupez pas de moi. Demain matin je reprendrai le train pour Paris.

En effet, le lendemain, à midi, il reprenait l'express à Coulanges. Dans la nuit Grégoire avait rendu le dernier soupir. Par les soins de M. de Vaucreuse, le sort de sa veuve était assuré.

Il était six heures du soir exactement quand il rentra dans son hôtel de l'avenue d'Iéna. Il se dirigea aussitôt vers son cabinet de travail. Maurice l'attendait là. Le jeune homme semblait radieux. Tout, en lui, trahissait une joie profonde. Dans la pénombre discrète où la pièce était plongée, il ne remarqua pas la mine défaite du vieillard, ses épaules voûtées, le désespoir sans nom empreint sur son visage. Il s'était emparé des mains du marquis et il les pressait avec force, avec transport.

—Ah! père, père, si tu savais combien je suis heureux.

D'une voix singulière, toute changée, presque méconnaissable, le marquis répéta come un écho :

—Heureux?... Heureux?...

—Oui. Et tu sauras le motif de ma joie lorsque je t'aurai dit qu'à mon mariage aucun obstacle n'existe plus. Cet après-midi même j'ai eu un entretien décisif avec la soeur de celle à qui pour toujours appartient mon coeur. Elle s'est laissée convaincre. Elle a compris que de sa part la résistance était inutile, qu'il s'agissait du bonheur de toute ma vie, du bonheur de la vie d'Agnès et que rien au monde ne pouvait nous empêcher d'être l'un à l'autre. Son consentement nous est acquis. Demain, père, tu feras auprès d'elle, auprès de James Burton, une démarche officielle.

—Une démarche officielle?

—Oui. Voyons qu'as-tu? L'on dirait que tu ne comprends pas. Tu détournes la tête. Pourquoi? Parle. Dis-moi que tu te réjouis de mon bonheur. Tu désirais ardemment me voir marier. Ton souhait va être exaucé. Dans un mois, dans deux mois au plus, Agnès sera ma femme. Au lieu d'un enfant tu en auras désormais deux pour te chérir.

Le marquis parut faire sur lui-même un effort surhumain.

—Maurice! jeta-t-il dans un cri.

—Eh bien?

—Prépare-toi, mon pauvre petit, à une grande douleur.

—Me préparer à une grande douleur? Moi?

—Ah! c'est pour m'éprouver que tu prononces de telles paroles. Quelle douleur aije à redouter, quel coup du sort puis-je craindre puisque Agnès m'a donné son coeur, puisqu'elle consent à vivre de ma vie, à devenir ta fille?

—Non, Maurice, cela est impossible. Il faut renoncer à tes projets, à tes rêves d'amour. Tu ne peux pas te marier avec mademoiselle Agnès Stanley. Non, tu ne le peux pas. Il y a vingt-quatre heures je ne savais pas... ce que je sais maintenant. Ne me demande pas quoi. Je ne puis rien te dire. C'est affreux, affreux!...

Un instant, Maurice demeura immobile, perdu de stupeur.

Puis il se rejeta en arrière, tremblant d'être dupe d'un rêve, d'être le jouet d'une de ces effrayantes hallucinations qui précèdent la folie.

Voyons, il avait bien entendu.

Son père avait déclaré:

—Tu ne peux pas te marier avec mademoiselle Agnès Stanley.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Pourquoi ce revirement subit?

Le premier n'avait-il pas approuvé sans réserve un mariage qui donnait à son fils, dans l'existence, une compagne possédant à un degré suprême la beauté, la distinction, la richesse.

Et puis que lui importait, à lui, Maurice.

Même pauvre il eût épousé Agnès.

Fibre par fibre il avait senti son coeur se donner à elle.

Maintenant il ne pouvait plus se reprendre.

Il était trop tard.

Le vieillard pouvait exiger de lui n'importe quel renoncement, n'importe quel sacrifice, il eût consenti à tout, mais perdre Agnès, ne pas l'épouser, la laisser à un autre alors que deux heures plus tôt encore, près de sa soeur Madeleine qui ne pouvait l'entendre, elle lui murmurait à l'oreille, en le quittant, des paroles d'amour si douces qu'il en avait eu les larmes aux yeux, car la joie, elle aussi, fait pleurer parfois, non, non, cela était impossible!...

Rien ne pouvait les séparer.

Il balbutia :

—Père, ce que tu viens de dire n'est pas sérieux, n'est-ce pas? C'est un jeu auquel tu te livres, je ne sais dans quel but, un jeu cruel qui me fait souffrir. Ah! Dieu, oui, atrocement souffrir.

Sur son front moite de sueur, il promenait sa main avec égarement.

—Ne pas épouser Agnès? Mais tu ne sais donc pas que sans elle la vie, pour moi, n'aurait plus d'attrait, qu'elle me serait à charge. Il n'est pas une parcelle de mon coeur qui ne soit plein d'elle. Au juste qui va mourir, le prêtre—comme ultime récompense—promet le paradis. Le paradis pour moi c'est de lire dans ses yeux si limpides que sa pensée m'appartient toute, c'est de savoir qu'un même sentiment fait battre sa poitrine et la mienne, c'est de me dire: bientôt nos deux existences n'en feront plus qu'une.

“La première fois que je l'ai vue, tout de suite je me suis mis à l'aimer comme un fou.

“J'étais très malheureux.

“Je pensais: Peut-être a-t-elle déjà engagé sa foi. Elle est si belle. Tant d'hommes doivent rêver sa conquête. Jamais elle ne sera à moi.

“Je ne t'en ai rien dit, alors, mais j'ai enduré des supplices sans nom.

“Je sentais que ma vie était gâchée à tout jamais si ne se réalisait pas mon rêve—insensé me semblait-il — d'être aimé par elle. Je ne voulais pas la revoir. Et tous les matins, au Bois, je me trouvais sur son chemin. De retour dans mon atelier où je m'enfermais, sans goût de travail, j'avais des crises terribles de désespoir. Il était des moments, vois-tu, où la mort m'eût semblé douce. Je ne savais pas ou plutôt je n'osais pas lire dans son regard... tout ce qu'il lui était impossible à elle d'exprimer autrement. Je croyais être pour elle un indifférent. Et déjà je possédais son âme.

“Ah! père, quand je me suis avoué à elle et qu'elle m'a dit que non seulement mon amour ne la laissait pas insensible, mais qu'elle le partageait, j'ai éprouvé une sorte de vertige. Je n'étais pas préparé à un pareil bonheur. Et, à ce bonheur surhumain qui s'offre à moi et que, une fois perdu, je ne retrouverais jamais plus, tu voudrais que je renonce volontairement. Non, père, cela ne se peut pas, cela ne se peut pas.

Il prononçait ces mots avec un accent de révolte, de résolution indomptable.

Et il ne s'apercevait toujours pas, dans l'ombre grandissante, de la détresse de plus en plus profonde répandue sur le visage de son père, dont la pâleur s'était changée en lividité et qui, muet, immobile, adossé contre un meuble qui lui servait d'appui, semblait ne rester debout qu'au prix des plus pénibles efforts.

Avec une violence plus accentuée encore peut-être, le jeune homme interrogea :

—Pourquoi ce mariage qui était à ta convenance hier encore ne te plaît-il plus maintenant? Pourquoi t'y opposes-tu? Tu

as pour cela un motif certainement, un motif grave.

—Oui.

—Ce motif, fais-le moi connaître.

—Non. Je te le répète. Il m'est impossible de rien te dire.

—Et moi j'exige que tu parles, que tu m'apprennes la vérité. C'est mon droit, n'est-ce pas? Il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de toutes mes espérances ici-bas. En te taisant tu laisses le champ libre devant moi aux pires suppositions. Je veux connaître la raison d'un changement dans tes idées pour moi inexplicable.

—Il y a vingt-quatre heures, as-tu déclaré, tu ne savais pas... ce que tu sais à présent.

—Qu'as-tu appris

—Dis-le moi.

—Si terrible que soit le coup que tu dois me porter, frappe sans crainte, sans hésitation.

—A l'ignorance dans laquelle tu prétends me tenir n'importe quoi est préférable. Nulle souffrance ne peut être plus forte que celle endurée par moi en ce moment.

—Sors enfin du silence que tu gardes obstinément. Il m'affole. Il me fait entrevoir des choses effrayantes, des choses qui sont fausses, j'en jurerais Dieu. Je me fais peur à moi-même. Il me vient des pensées que je ne devrais pas avoir. De mes lèvres s'échappent malgré moi des paroles que je ne devrais pas prononcer. Il faut me pardonner de m'être exprimé avec emportement, avec dureté même. L'on n'est pas toujours maître de soi-même. Tu sais bien que je t'aime, que je te respecte infiniment. Par pitié père, parle. Apprends-moi la vérité quelque cruelle qu'elle puisse être.

—Non, c'est impossible... Je ne le puis pas... Je ne le puis pas.

—Ah! cette réponse, toujours la même,

tu ne sens donc pas la douleur, l'irritation qu'elle fait naître en moi? Crois-tu que je puisse m'en contenter? Crois-tu qu'il suffit de déclarer, comme tu viens de le faire: *Tu ne peux pas épouser mademoiselle Agnès Stanley*, pour que je m'incline devant ta volonté sans protester, sans exiger une explication que tu me refuses et que je saurai bien t'obliger à me fournir? Car, que tu le veuilles ou non, il faudra que tu répondes enfin aux questions que je vais te poser.

—Je ne peux pas me marier avec Agnès.

—Pourquoi?

—Hier encore tu disais en parlant d'elle: elle est digne de toi, Maurice; je serai heureux de l'appeler ma fille. Pour quelle raison aujourd'hui penses-tu différemment? Quelle révélation t'a donc été faite? La calomnie, je le sais par expérience, n'épargne personne. L'innocence, la pureté même ne trouvent pas grâce devant elle. S'est-elle attaquée à Agnès? As-tu recueilli, sur le compte de celle à qui je veux donner mon nom, des bruits défavorables? Quelle faute, quel crime a-t-elle commis?

—Maurice!

—Eh bien! cette fois, répondras-tu? Vois à quel interrogatoire odieux tu me forces. Chaque mot prononcé par moi est un outrage pour celle que j'aime, que je vénère comme le croyant aime et vénère Dieu. Et c'est toi, père, qui me pousses à cette hérésie, à ce sacrilège. Cela est infâme, infâme.

—Tais-toi, malheureux!

—Non. Je te l'ai déclaré. Il faut que je sache. Je veux savoir.

—Tais-toi, tais-toi, te dis-je... C'est épouvantable de parler de la sorte... J'ai pris sur mademoiselle Stanley les renseignements les plus minutieux... Le bien que je pensais d'elle, je le pense aujourd'hui encore... Un père pour son fils ne

peut rêver une compagne plus parfaite... Elle est digne de tous les respects, de toutes les adorations. Si j'avais une fille je voudrais qu'elle fût à sa ressemblance... Elle serait **ma joie et mon orgueil**.

—Ta joie, ton orgueil, oui, ce sont là les expressions mêmes dont tu t'es déjà servi en me parlant d'elle. Alors pour quel motif ne veux-tu pas que je l'épouse ? Tu rends à ses qualités, à ses vertus, un hommage mérité. Il te serait doux de l'avoir pour ta fille et tu t'opposes à ce qu'elle le devienne.

—Est-ce à cause de l'insuffisance de sa dot ?

—Non.

—Car sa fortune est, pour le moins, égale, sinon supérieure à la nôtre.

—D'ailleurs, que m'importe !

—Si au lieu de posséder les millions — que je préférerais qu'elle n'eût pas pour lui donner une preuve irréfutable de mon désintéressement—elle était pauvre parmi les plus pauvres, j'aurais pour Agnès un amour aussi vif, aussi profond, et ma volonté serait la même de faire d'elle ma femme.

—Et tu ne me la refuserais pas à cause de sa pauvreté, car mieux que quiconque je connais la largeur de tes vues, ton mépris des préjugés, l'élévation de ton âme.

—Alors, pourquoi ne veux-tu pas qu'elle soit mienne ? Quel obstacle qui n'existerait pas vingt-quatre heures plus tôt me sépare d'elle à présent ? Parle, mais parle donc ! Est-ce rapport à sa famille ? Souvent, dans la vie l'on porte la responsabilité d'une faute commise par l'un des siens. Dans les familles les plus considérées, les plus notables, il y a parfois des tares secrètes, des hontes que l'on ignore. En serait-il ainsi pour Agnès ?

—Maurice, mon enfant, tu ne vois donc pas le mal que me fait cette scène atroce ?

—Pour moi, crois-tu qu'elle soit moins pénible ? Bribe par bribe et quoi qu'il puisse t'en coûter, je t'arracherai la vérité. Cette scène est atroce, dis-tu. Il ne tient qu'à toi de la faire cesser. Je t'ai demandé si, sur l'honorabilité de la famille d'Agnès planait un doute, un soupçon. J'attends ta réponse.

Il avait fait un pas vers le vieillard qui, à bout de forces, s'était laissé choir sur un siège, tandis que, de l'une de ses mains, il comprimait son cœur... son pauvre cœur malade... où il éprouvait, depuis un instant, une douleur vive, aiguë, comme s'il allait avoir une syncope, une crise, l'inévitable crise au cours de laquelle, un jour où l'autre, il savait qu'il devait succomber.

Vraiment il faisait pitié.

Sur son fils il posait un regard suppliant qui s'éclairait d'une tendresse ardente, un regard où—si Maurice n'avait pas été dans un état de fièvre, de surexcitation, qui l'empêchait de se rendre compte de quoi que ce fût—il aurait lu une prière éperdue, cette prière : Ne me demande plus rien. Contente-toi de ce que je t'ai dit. Il est inutile de chercher à en savoir davantage. Si tu as toujours pour moi—et je n'en doute pas—l'affection dont tu m'as fourni maintes preuves, mets fin à cet entretien qui me tue.

Mais, sans rien voir, sans rien comprendre à ce langage muet pourtant si éloquent, si désespéré, le jeune homme implacablement répétait :

— J'attends ta réponse. Parle.

Le vieillard redressa le buste.

Et lentement, solennellement :

— L'honorabilité de la famille de mademoiselle Stanley pas davantage que sa propre honorabilité à elle, ne saurait être suspectée.

—Alors, puisque ni à Agnès ni à sa

famille tu n'as rien à reprocher, c'est donc que l'empêchement à mon mariage vient de mon côté, du tien, père...

—Maurice!

— ...C'est donc qu'il vient de notre famille à nous.

—Par grâce.

—Réponds, mais réponds donc.

—Non. Je ne le peux pas. Je ne le peux pas.

—Avant de partir pour la Bourgogne, toi-même tu te plaisais à m'entretenir de ma prochaine union avec Agnès. Tu bâtissais pour tes "deux enfants", comme tu nous appelaïs déjà, des projets d'avenir. Agnès, déclarais-tu, trouvera en moi le meilleur des pères. Ton impatience même était plus grande que la mienne. Tu aurais voulu que toutes les démarches fussent faites, toutes les formalités accomplies. Pourquoi, à cette heure, n'en est-il plus de même? Pourquoi mon mariage avec Agnès est-il devenu impossible? Hier soir, en rentrant, comme je m'étonnais que tu ne fusses pas là, l'on m'a appris ton départ précipité pour Lucy-sur-Yonne. Dans ton cabinet de travail j'ai trouvé, sur la cheminée, un télégramme à toi adressé par Mélanie. Elle t'avisait que Grégoire, son mari, le vieux serviteur de ma grand'mère, était à l'agonie et que, avant de mourir, il avait un secret grave à te confier.

—Un... secret...

—Oui. N'essaie pas de nier. Ce serait en vain. Ce télégramme je l'ai en ma possession. Il ne fallait pas le laisser traîner. Tu as vu Grégoire, n'est-ce pas? Il t'a dit... ce qu'il avait à te dire. Et c'est—avoue-le—depuis que t'ont été faites par lui des révélations que j'ignore et qui, en vérité, doivent être bien effroyables, que tu as décidé que je devais renoncer à l'a-

mour d'Agnès, c'est-à-dire à tout bon heur ici-bas.

Il s'était rapproché encore du vieillard. Celui-ci ne répondit pas.

Il avait eu un tressaillement.

Comme si fût arrivé le moment fatal qu'il redoutait.

Comme si la dernière question de son fils, si nette, si précise, eût mis en lui une épouvante plus forte encore.

Il ne pouvait pas pâlir davantage. Mais à la crispation douloureuse de ses lèvres, à ses yeux dont la flamme vacillait, prête aurait-on dit à s'éteindre, il était visible qu'il était à la limite extrême au-delà de laquelle les forces humaines succombent.

Seule une énergie incroyable jusqu'alors l'avait soutenu.

Au coeur il éprouvait toujours la même douleur lancinante. Un lien fragile le retenait à la vie. Et ce lien semblait près de se rompre. Pourtant il ne proférait aucune plainte. Il oubliait sa propre souffrance pour compatir—ah! du plus profond de son âme—à la souffrance de Maurice.

Pauvre cher fils adoré! Pour lui il avait rêvé une existence de félicité infinie.

Il ne prévoyait pas alors la catastrophe qui devait se produire.

Un souffle maudit avait passé, et des rêves échafaudés par lui pour le jeune homme, hélas! il ne restait que des ruines!

Mais, impitoyable, Maurice poursuivait:

—Ton silence même est un aveu. Le plus probant des aveux. Quel secret t'a donc révélé Grégoire? Puisque ton opposition à mon mariage vient de la minute même où ce secret t'a été révélé, j'entends que tu me le fasses connaître.

—Jamais. Jamais.

—Entre cet homme et toi que s'est-il

passé? En quoi puis-je être mêlé à ce qu'il t'a appris? En quoi cela peut-il mettre obstacle à mon union avec Agnès? Je ne comprends pas... Je ne comprends pas... Par instants je me demande si je possède toute ma raison. Il me semble que, tout éveillé, je me débats dans un cauchemar horrifiant. Et toujours, toujours je me heurte, chez toi, au même mutisme, à la même inflexibilité. Ta conduite est inexplicable. Prends garde, en te taisant plus longtemps, qu'elle ne devienne odieuse.

—Maurice!

—Je puis t'aimer assez pour te faire sans hésitation le sacrifice de ma vie. Mais renoncer à Agnès est un sacrifice trop grand pour que je m'y résigne jamais. Envers et contre tous elle sera ma femme.

—Non.

—Parce que?

—Parce que tu m'écouteras, Maurice. Parce que du moment que j'affirme: Cela ne se peut pas, tu ne passeras pas outre à ma volonté.

Baissant la voix le vieillard ajouta:

—Mon pauvre enfant... Je te brise le cœur... Ne me maudis pas... Seul le Destin est responsable... Près de moi, dans mes bras, comme lorsque tu étais tout petit, tu trouveras un refuge contre ta peine. Tu oublieras.

—Non; oublier Agnès, la laisser à un autre, je ne le veux pas, je ne le veux pas.

—Il le faut, Maurice.

— Non, non. C'est toi qui le prétends. Je ne te crois pas. Ce serait par trop atroce. Pour t'exprimer ainsi, pour me causer une pareille douleur c'est donc— ah ! Dieu me pardonne les mots qui me viennent aux lèvres—c'est donc que tu es un mauvais père et que ton affection pour moi est un mensonge.

Mais il s'interrompt brusquement.

Le marquis de Vaucreuse venait de pousser un gémissement, une plainte déchirante.

Sa tête s'était renversée sur le dossier du fauteuil.

Ses paupières, après avoir battu un instant, se fermaient. Son bras pendaient, inertes, le long de son corps.

Maurice eut un cri.

Un élan vers le vieillard.

—Père, qu'as-tu?... Reviens à toi...

Tu me fais peur... J'ai prononcé des paroles épouvantables... Des paroles que je ne pensais pas... Qu'il était impossible que je pense... La douleur m'égarait... Je ne savais pas ce que je disais... Je t'aime infiniment... Père, pardon, pardon...

Mais le marquis ne l'entendait pas

D'entre ses lèvres décolorées, comme s'il eut été obsédé par une idée fixe, par une idée qui mettait en lui une terreur indicible, s'échappaient dans un souffle des mots qui ne parvenaient pas aux oreilles du jeune homme.

—Le secret... à toi Maurice... Non, jamais, jamais.

Puis tout à coup ses lèvres cessèrent de remuer.

Et, après un dernier soubresaut, il demeura immobile.

Comme si venait de se rompre le lien, le frêle lien qui le retenait à la vie.

II

LES AGISSEMENTS D'ADRIEN MAGRE

Affolé, Maurice avait sonné les domestiques.

Au valet de chambre du marquis il avait donné l'ordre d'aller prévenir, et

de ramener immédiatement, un médecin du voisinage.

Puis, avec l'aide du cocher, un Normand trapu et solide, il avait, dans sa chambre à coucher, transporté le vieillard toujours sans connaissance.

Mon Dieu! son père allait-il mourir?

Et mourir par sa faute à lui!

Car c'était l'effroyable scène qui venait de se dérouler entre eux qui avait produit chez le vieillard cette crise, cette syncope — fatale peut-être.

L'émotion avait été trop violente pour lui.

Elle l'avait tué sans doute.

Ah! s'il en était ainsi, si son père succombait... quel remords pour lui, Maurice!

Sa vie en serait à jamais empoisonnée.

Et dire que, une heure plus tôt, il était en proie à la joie, à l'ivresse la plus profonde.

...A l'ivresse que mettait en lui la pensée que bientôt Agnès, la chère aimée, serait sienne et à celle du nid douillet et chaud où s'abriterait leur tendresse, où dans le beau paradis d'amour qu'ils se créeraient, ils vivraient des heures divines.

Oui, déjà il croyait posséder le bonheur.

Comme si le bonheur n'était pas une ombre fuyante, une chimère qu'on poursuit sans jamais pouvoir la saisir!

Maintenant il était là, les yeux pleins de larmes, le coeur déchiré, devant le lit où son père était étendu sans mouvement.

Et pour passer de cet état de joie intense au désespoir le plus effrayant qu'avait-il fallu?

Quelques minutes à peine.

Ah! combien cruellement il avait raïson le poète qui a dit: "Du sourire aux larmes il n'y a que la distance des yeux

aux lèvres et cette distance est si courte!"

Mais un coup discret était frappé à la porte et, guidé par le valet de chambre, le médecin paraissait.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, chauve déjà, à l'allure froide et sévère.

Il se dirigea vers le marquis, l'examina attentivement puis, après avoir posé à Maurice différentes questions, il déclara:

— Ne vous alarmez pas de ce que je vais vous dire. Dans quelques minutes monsieur votre père reviendra à lui. Toutefois, cette syncope prolongée est grave, très grave, non pas tant par elle-même que parce qu'elle constitue pour l'avenir un avertissement dont il importe au plus haut point, de tenir compte. Une maladie de coeur c'est toujours, si j'ose ainsi m'exprimer, "une porte ouverte sur la mort". Mais les progrès en sont plus ou moins rapides. Lorsque, chez le malade, toutes les forces de résistance sont usées, il est bien près de la tombe. J'estime de mon devoir de vous dire: Tel est le cas de monsieur de Vaucreuse. Le mal dont il souffre est arrivé à ce que, nous autres médecins, nous appelons "la dernière période", c'est-à-dire la période aiguë où une issue fatale est à redouter d'un moment à l'autre. Pour la provoquer il suffit d'une contrariété, d'une émotion trop violente. Veillez donc à ce qu'il vive dans la paix, dans le repos moral le plus absolu. Je vous le répète, une secousse trop forte le tuerait infailliblement.

Maurice avait baissé la tête.

S'il avait été seul, sans doute eût-il donné libre cours à son désespoir. Sans doute eût-il éclaté en sanglots. Et cela aurait été un soulagement à la peine, à l'immense peine qui était en lui.

Ainsi c'était vrai, son père était condamné.

Irrémissiblement.

Livide, la gorge serrée, il balbutia :

—Et rien... rien ne peut le sauver?

—Non.

Il y eut entre les deux hommes un long silence.

Devant la douleur du jeune homme peut-être le médecin regretait-il sa brutale franchise.

Toutefois en agissant ainsi, en ne gardant pas par devers lui la vérité, si terrible qu'elle fût, il avait obéi à la voix de sa conscience et rempli—comme il l'avait déclaré—son devoir.

Il s'apprêtait à se retirer.

Maurice le retint.

—Vous m'affirmez, docteur, interrogeait-il anxieusement què, pour l'instant, mon père ne court aucun danger?

—Je vous l'affirme.

Le sculpteur parut avoir une hésitation, comme si venaient à ses lèvres des paroles qu'il n'osait prononcer.

Enfin il se décida.

—Je vous pose cette question, docteur, parce que, ce soir, pour des raisons qui me sont personnelles, j'ai absolument besoin de m'absenter. Ne pas le faire, ne pas me rendre à l'endroit où je suis attendu aurait pour moi des conséquences si désastreuses que je me refuse même à en envisager la possibilité. Et pourtant je n'hésiterais pas à demeurer ici si vous me disiez : il le faut. Mais vous venez de me certifier que la vie de mon père — qui m'est plus précieuse que tout au monde — n'était pas, pour le moment, en péril. C'est pourquoi je vous demande : en laissant auprès de lui, pour le veiller, un domestique sur le dévouement duquel je puis me reposer entièrement, me sera-t-il permis, pour une heure ou deux seulement, lorsqu'il aura repris connaissance, de quitter l'hôtel?

—Parfaitement.

— Songez que si — oh ! ce qu'à Dieu ne plaise — se produisait l'événement dans l'appréhension, dans l'épouvante duquel je vais vivre désormais, oui, songez que si se produisait cet événement durant le temps que je ne serai pas là, ce serait pour moi un terrible remords, un remords éternel.

—Vous n'avez pas à le redouter. Si sur l'état de Monsieur de Vaucreuse j'avais le moindre doute je vous dirais : restez.

—Oui, je vous crois, docteur. J'ai tant besoin d'être rassuré. Je savais mon père malade, très malade certes, mais je ne me figurais pas qu'une catastrophe put survenir à brève échéance. L'on espère toujours... alors que même il n'y a plus d'espoir... Je suis cruellement éprouvé, ah ! Dieu, oui, bien cruellement... Tous les malheurs fondent sur moi du même coup. Vous pensez bien que pour abandonner mon père, en un pareil moment, il me faut un motif grave, extrêmement grave, il faut même que j'y sois absolument contraint.

—Puisqu'une personne dont vous êtes sûr veillera Monsieur de Vaucreuse votre présence auprès de lui n'est pas indispensable. D'ailleurs une nuit de repos suffira pour le remettre. Demain, j'en suis convaincu, il ne se ressentira plus de la rude secousse éprouvée par lui et il pourra sans difficultés vaquer à ses occupations ordinaires.

—Ah ! docteur, puissiez-vous dire vrai.

—Vous verrez... vous verrez demain... Mais surtout pour votre cher malade n'oubliez pas : Paix morale absolue ; pas de contrariété, pas d'émotion.

Il faisait un pas de retraite.

Maurice le reconduisit jusqu'à la porte.

Quand le médecin eut été parti le jeu-

ne homme revint s'installer près du lit de son père.

Immobile, la tête basse, en proie à une désolation sans nom, il songeait à ce que venait de lui dire le praticien... à ses dernières recommandations... à la mort dont il lui semblait déjà voir l'ombre sur le front du vieillard.

Hélas! il songeait aussi à Agnès, la blonde adorée que—quoiqu'il advint— il aimerait jusqu'à son dernier souffle.

Et il se rappelait les paroles de monsieur de Vaucreuse :

—Tu ne peux pas l'épouser... Tu ne l'épouser pas Maurice, parce que du moment que je déclare : Cela est impossible, tu ne passeras pas outre à ma volonté.

Ah! certes il se les rappelait ces paroles exécrables qu'il croyait entendre encore, entendre toujours résonner à ses oreilles inexorablement de même qu'il se rappelait le langage... ah! si différent... tenu par lui Maurice à Agnès peu d'heures auparavant et que celle-ci écoutait, une rougeur légère au front, jolie comme il n'est pas possible de l'être davantage dans l'émoi qui faisait palpiter son sein sous l'étoffe du corsage :

—Mon père sera, je le pense, de retour ce soir à Paris... Il est heureux et fier, Agnès, de vous avoir bientôt pour sa fille... Il faudra bien l'aimer car il vous aime beaucoup déjà, mon père... Demain, à votre beau-frère, à votre soeur Madeleine il viendra, pour moi, demander officiellement votre main.

Oui, c'était là, mot pour mot, ce qu'il avait dit à la jeune fille. Elle souriait tandis que dans ses yeux, dans ses admirables yeux frangés de longs cils d'or, passait une flamme de joie, de bonheur infini.

Et elle avait posé sur Maurice un re-

gard si doux, si caressant qu'il en avait été, de reconnaissance, remué au plus profond de son être.

Car à ce regard il avait mesuré toute l'étendue de la tendresse qu'il avait su inspirer à l'exquise, à la divine créature qui mettait en lui toute sa foi, toutes ses espérances.

Pauvre, pauvre petite Agnès! Elle vivait dans un rêve étoilé. Elle ne savait pas qu'à côté du rêve il y a la réalité, à côté de la joie la souffrance et qu'ici-bas le bonheur est un leurre, l'amour même un mensonge—un mensonge, hélas! dont on meurt parfois!...

Etendu sur le grand lit à colonnes de chêne sculpté, le marquis de Vaucreuse restait inanimé.

Combien de temps fut-il dans cet état d'inconscience, d'anéantissement moral et physique? Quand il revint à lui il n'aurait pu le dire :

Dès qu'il eut rouvert les yeux il se posa à lui-même cette question :

—Où suis-je?

Il ne le savait pas.

Dans son cerveau c'était la nuit, les ténèbres profondes.

Il promena dans la pièce un regard hébété.

Alors il reconnut des objets familiers, des meubles, des portraits de famille qui étaient les meubles, les portraits de famille de sa chambre à coucher.

Sur la table de nuit une lampe était allumée dont la lumière était tamisée par un abat-jour de soie mauve. Et tout près du lit, dans un fauteuil, il vit un homme assis.

Cet homme, le marquis mit tout de suite un nom sur son visage.

C'était Félicien.

Son valet de chambre.

Que faisait-il là ?

Et lui-même pourquoi se trouvait-il dans son lit ? Quelle heure était-il donc ? D'où provenait cette lassitude, cette douleur qu'il éprouvait dans tout le corps ?

Il essaya de se soulever.

Il n'en eut pas la force.

Même la lumière de la lampe lui faisait mal. Il avait autour de la tête comme un cercle de fer. Il referma les paupières et se tint immobile.

Mais il ne s'endormit pas.

Il songeait.

Dans le désarroi, dans le chaos de ses pensées il s'efforçait de remettre de l'ordre.

Pour qu'il fut là, couché dans son lit, il fallait qu'on l'y eût transporté. Il avait la certitude de ne pas être venu lui-même dans sa chambre à coucher. Que s'était-il produit ? En vain il se le demandait. Dans son cerveau c'était toujours les mêmes ténèbres épaisses.

Pourtant dans ces ténèbres une lueur se fit.

Très faible d'abord.

Puis cette lueur grandit peu à peu.

Et le vieillard se rappela.

C'était dans son cabinet de travail... Maurice était auprès de lui... Ils avaient ensemble une explication très vive, très douloureuse... Eux qui avaient toujours vécu si unis, ils échangeaient des paroles de colère, de menace même.

Ah ! la scène atroce !...

Il s'en remémorait maintenant tous les détails.

Le refus de Maurice de se soumettre à la volonté paternelle, son désespoir effrayant... Et les mots que, dans une explosion de révolte, il avait jeté à la face du vieillard :

— Ton affection pour moi est un mensonge. Tu es un mauvais père, oui, un mauvais père !...

Dieu, c'était possible !

Maurice avait dit cela.

Le malheureux !

L'égarement auquel il était en proie pouvait seul l'excuser.

Oh ! oui, le vieillard se souvenait.

C'est lorsque Maurice avait prononcé ces mots sacrilèges... qu'il ne pensait pas certainement... que lui, monsieur de Vaucreuse, avait ressenti au cœur... à son pauvre cœur déjà si malade... un choc brutal comme si, dans sa poitrine, quelque chose se brisait. Il étouffait. Un brouillard obscurcissait sa vue. Brusquement il avait eu la sensation d'un trou ouvert devant lui, un trou noir, sans fond... Il était près du bord... Sa tête tournait, tournait... Il se sentait entraîner irrésistiblement vers l'abîme... Il avait poussé un cri d'appel, une plainte déchirante... Et puis... à partir de cette minute, il ne se rappelait plus.

Que s'était-il passé ?

Il fit un effort pour s'accouder sur l'oreiller.

Et doucement il appela :

— Félicien.

Vivement le domestique s'était levé. Il s'approcha de son maître. Celui-ci demandait :

— Que fais-tu là, mon ami ?

Le valet de chambre parut embarrassé par cette question.

— Mais je... je veille monsieur le marquis.

— Tu me veilles. J'ai donc été malade ?

— Oui. Monsieur le marquis a eu une syncope... une syncope qui a duré très longtemps... On l'a transporté ici... Monsieur Maurice m'a envoyé chercher un médecin... Je l'ai ramené avec moi... Il a

déclaré que l'état de monsieur le marquis n'était pas grave et que dès demain—après une bonne nuit de repos — monsieur le marquis devait éviter toute fatigue, toute émotion.

—Bien... bien, mon ami... Je sais maintenant ce que je voulais savoir.

Avec une grande tristesse dans la voix il ajouta :

—Chez moi, c'est le coeur qui est usé, n'est-ce pas... usé complètement... On naît, on souffre, on disparaît... Ainsi va la vie... La mienne est bien près de finir.

Ayant toujours été au service du marquis, Félicien était traité par son maître familièrement, comme un vieux compagnon d'existence auquel l'on porte un réel intérêt et à qui l'on permet son franc parler.

—Oh! ne proteste pas, mon brave Félicien... Je sais ce que tu vas dire: Je suis plus jeune que toi. J'ai encore le temps de penser à la mort. Va, c'est en vain que tu t'efforcerais de m'entretenir d'illusions... Je n'ai que cinquante-trois ans, c'est vrai... Mais depuis longtemps déjà je suis un vieillard... Il est des maladies, vois-tu, qui font d'un homme une ruine avant l'âge. Et puis qu'importe!... L'on peut quitter le monde sans regrets lorsqu'on a rempli son devoir, tout son devoir.

Il laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Et il demeura silencieux.

S'étant détourné un peu le vieux domestique essayait furtivement une larme.

Le marquis semblait plongé dans des réflexions profondes.

Brusquement il s'informa :

—Comment se fait-il, Félicien, que mon fils ne soit pas là?

—Monsieur Maurice était, il y a un quart d'heure à peine auprès de monsieur le marquis... Pour des raisons graves il a dû s'absenter ce soir... Jusqu'au der-

nier moment il est resté aux côtés de monsieur le marquis... son absence sera de peu de durée.

—Il a dit où il est allé?

—Oui. Rue de Balzac. Chez... chez...

—Achève.

—Je ne me rappelle plus le nom.

—Chez monsieur James Burton?

—Oui. C'est cela même. Chez monsieur James Burton.

Dans son lit le marquis avait tressailli. Très pâle déjà son visage avait pâli encore.

—Ah! murmura-t-il à part lui, il s'est rendu auprès d'elle... malgré la scène que nous avons eue ensemble... malgré tout ce que je lui ai dit... Le malheureux! le malheureux!...

Et, après une pause :

—C'était inévitable... Il l'aime... Pour qu'il renoncât à l'épouser il faudrait... il faudrait que je lui apprenne...

Il frissonnait, les prunelles élargies par une sorte d'épouvante soudaine.

—Oui... mais que se passerait-il... Reculerait-il même devant le scandale que... Ah! cet Adrien Magre est un personnage bien vil, bien infâme... Et combien ma mère a eu tort de garder pour elle un secret, qu'il eût mieux valu que je susse, si effroyable qu'il fût.

“Pauvre Maurice!

“La connaissance de la vérité le tuerait... comme elle fait de moi... car c'est fini, fini, jamais je ne me remettrai du coup dont j'ai été frappé.

“Pourquoi Grégoire *qui savait* n'a-t-il pas parlé plus tôt aussi!...

“Non, il a bien fait, comme ma mère a bien fait, de ne me rien dire.

“Si j'ai vécu jusqu'alors des jours tranquilles, si j'ai eu l'orgueil de mon nom et passé la tête haute dans le monde, c'est à leur silence que je le dois.

—Et sans cet Adrien Magre...

Maintenant le marquis se reportait par la pensée à la nuit précédente. Il se rappelait son arrivée au château de Lucysur-Yonne, son entrée dans la chambre du moribond vers laquelle Mélanie l'avait conduit. Sur la cheminée deux bougies étaient allumées à l'un des candélabres. Il flottait dans l'air une odeur fade, indéfinissable, l'odeur particulière aux lieux où sont les mourants.

A la vue de son maître, Grégoire, rassemblant ses dernières forces, s'était soulevé.

—Vous, monsieur le marquis... Ah! le ciel a permis que je ne meure pas avant que vous soyez-là.

S'étant approché vivement et ayant pris dans les siennes l'une des mains de l'agonisant, M. de Vaucreuse avait protesté.

—Mon pauvre Grégoire! Tu t'alarmes à tort. Tu guériras.

—Ne vous préoccupez pas de mon sort, monsieur le marquis. Ce serait perdre un temps précieux. Les minutes qui me restent à vivre sont comptées. Qu'importe! Il ne s'agit pas de moi mais de vous, monsieur le marquis... et aussi de monsieur Maurice.

Il s'était interrompu un instant à cause de la difficulté qu'il éprouvait à respirer.

—Veuillez vous avancer... plus près de moi encore... monsieur le marquis... Parler à voix haute m'épuise... Quand j'ai eu cette attaque, qui m'a terrassé d'une façon si brutale, si inattendue, et que j'ai compris que c'était la fin, que je n'avais pas un instant à perdre, j'ai ordonné à Mélanie d'envoyer une dépêche à monsieur le marquis.

Et, après une nouvelle pause pour reprendre haleine:

—Certes je puis dire que j'ai toujours servi madame la marquise votre mère avec un dévouement absolu... Je lui fus, de son vivant, profondément attaché... Mais—ah! monsieur le marquis, pardonnez à un vieux serviteur les paroles qu'il va prononcer—si profond que fût pour elle mon attachement, il est quelqu'un que j'ai aimé... que j'aime encore davantage... et ce quelqu'un c'est vous, monsieur le marquis... Songez donc, je vous ai vu naître... Enfant, je vous ai fait sauter sur mes genoux... Jeune homme, c'est moi qui vous ai donné vos premières leçons d'équitation, appris à rembrûcher le sanglier dans la forêt de Frétoy et à le "servir au ferme" sans trembler... Peut-être avez-vous oublié cela, monsieur le marquis... Et si j'ai compté fort peu dans votre vie vous avez été tout dans la mienne.

— Mon brave, mon cher Grégoire, comment peux-tu supposer?...

— Oh! monsieur le marquis, ne m'interrompez pas... J'ai tant de choses à vous dire... Je ne sais pas même si j'arriverai au bout... Et c'est pourquoi j'ai tort d'évoquer inutilement ces souvenirs lointains... Après la mort de madame la marquise vous avez à peu près complètement délaissé Vaucreuse. Paris vous possède et vous garde toute l'année. Vous avez là, près de vous, monsieur Maurice, votre fils. Il est votre consolation, mieux: votre joie et votre orgueil. Il ressemble si peu aux autres; il est, par son caractère et par ses sentiments, si au-dessus de tous!... Eh bien c'est parce que vous semblez si heureux, monsieur le marquis, que jamais je n'ai osé vous révéler... Et puis, j'avais juré à madame la marquise de toujours me taire, de garder par devers moi le secret... terrible... que jusqu'à ces jours derniers je croyais être seul désormais à posséder... Pourtant

il m'étouffait, il me brûlait les lèvres...

— "Prenez garde! monsieur le marquis.

"Le malheur est dans votre famille. Il est sur vous, sur monsieur Maurice. Il vous menace tous deux. Demain il vous frappera peut-être inexorablement.

Une terreur soudaine se reflétait sur le visage de Grégoire. Sa respiration était plus rauque, plus sifflante. Ses yeux agrandis démesurément, presque désorbités, semblaient fixer, près de M. de Vaucreuse quelque chose — ou quelqu'un d'invisible.

Celui-ci pensait :

— Le pauvre diable... C'est la fin... Le délire s'empare de lui...

Mais voici qu'un frisson le secouait tout à coup et qu'il blémissait, car l'intendant reprenait :

— Ah! ne supposez pas que je divague, Monsieur le marquis. Bien que je sente, minute par minute, la mort prendre possession de moi et que le froid qui me glace les membres s'étende maintenant à mon coeur, je possède toute ma lucidité d'esprit, je vous l'assure. D'ailleurs elle est clémente la mort, et je la bénis, puisqu'elle m'accorde le répit que je lui ai demandé, puisqu'elle me laisse le temps de vous parler comme je le fais... Quand se sont produits, dans cette demeure... des événements graves... que vous avez toujours ignorés... que vous ignorez à cette heure encore... vous étiez un tout jeune enfant... vous ne pouviez ni comprendre ni vous rappeler par la suite et lorsque madame la marquise votre mère vous a dit : ton père est mort, vous l'avez crue. Vous avez vécu dans cette conviction. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard que, par une lettre de l'Ambassade de France aux Etats-Unis, vous avez su l'erreur dans laquelle vous aviez été entretenu et été avisé du décès réel du marquis de Vaucreuse votre père.

— C'est exact. Pourquoi ma mère qui était la droiture, la loyauté même, pourquoi ma mère qui haïssait le mensonge m'a-t-elle menti ainsi et caché l'existence de mon père? Elle devait avoir, pour agir de la sorte, une raison puissante. Mais quelle raison? Quel mystère renferme le passé? En vain je me suis posé, durant des années, à moi-même cette question exaspérante. Toi seul tu pouvais me répondre. Pourquoi ne l'as-tu pas fait?

— Je vous l'ai dit, Monsieur le marquis, j'avais juré à Madame la marquise de me taire... J'aurais quitté la terre, à mon tour et emporté avec moi, dans l'au-delà, un secret qui ne m'appartient pas si, la semaine dernière, un homme qui est venu ici...

Comme s'il eût l'intuition que Mélanie, sa femme, était là, derrière la porte, aux écoutes, il baissait la voix encore.

Les mots que maintenant il prononçait parvenaient à peine aux oreilles de son maître. Et tandis qu'il parlait longuement, sans s'interrompre à présent, toutes ses forces rassemblées, tendues par la volonté, qui seule semblait retenir en lui la vie prête à s'échapper, M. de Vaucreuse, pétrifié d'étonnement et navré de douleur, l'écoutait sans bouger.

Puis toute la révolte de son être, toute la détresse que mettait en lui la connaissance du secret livré enfin par le vieux serviteur de sa mère, s'était exhalée dans cette protestation éperdue, jaillie de ses lèvres violemment...

...Dans cette protestation entendue par Mélanie :

— Non, non, ce n'est pas possible! Tu mens. Je ne te crois pas. Ce serait par trop épouvantable... Ah! Dieu, oui, par trop épouvantable!...

Ses tempes étaient mouillées de sueur. Méconnaissable, les traits décomposés, il

paraissait avoir vieilli de plusieurs années.

Mais lentement, solennellement, Grégoire déclarait :

— Sur mon salut éternel je jure à Monsieur le marquis que je dis la vérité.

Anéanti, M. de Vaucreuse s'était laissé choir sur une chaise. Mais presque aussitôt dominant cette faiblesse passagère il s'était redressé et, s'avancant tout contre le lit de Grégoire :

— Voyons, voyons, répète ce que tu viens de dire...

"J'ai bien entendu..."

"Parce que volage, joueur, dépourvu des sentiments qui attachent l'homme au foyer qu'il a fondé, mon père, deux mois après que ma mère m'eût mis au monde, la quitta, consommant entre elle et lui la rupture irréparable.

"Pauvre mère dont le coeur à peine ouvert aux joies, aux espoirs de la vie était broyé et saignait à jamais d'une blessure que son fils même a toujours ignorée!..."

"Sa vie fut, jusqu'à la fin, un martyre.

"Un martyre rendu plus cruel encore lorsque, après les faits par lesquels elle avait vu — si jeune hélas! — son existence brisée, se déroulèrent d'autres événements dont elle devait à jamais porter en elle le secret si lourd, si terrible, ce secret que..."

"Non, non, protesta-t-il une fois encore, je ne puis pas te croire, je ne puis pas te croire.

Il promena la main devant ses yeux, comme s'il demeurait frappé d'aveuglement, de cet aveuglement produit par le passage trop brutal de l'obscurité à la lumière et douloureux jusqu'au vertige.

— Voyons, murmura-t-il, il faut pourtant que je m'habitue à cette horrible chose... que je regarde la réalité en face... que

je mette de l'ordre dans le chaos de mes idées.

"Tout ce que par toi, je sais enfin doit se graver dans ma mémoire ineffaçablement.

"Donc, lorsque mon père se sépara de ma mère et de moi, il avait déjà dilapidé en grande partie son avoir personnel.

"Il avait conçu le projet de se créer, dans un pays nouveau, une vie nouvelle.

"En compagnie uniquement d'un domestique, son valet de chambre, Francis Daure, il s'embarqua pour les Etats-Unis à bord du *Lafayette*.

"Or, non loin des côtes d'Amérique, à la suite d'une tempête épouvantable, comme on n'en vit jamais peut-être de mémoire de marin, et qui causa d'innombrables sinistres, le *Lafayette* sombra, se perdit corps et biens.

"Soixante heures plus tard, cramponné à une épave, dans un état d'épuisement effrayant, presque fou d'épouvante, on recueillit un homme, un passager, l'unique survivant du *Lafayette*.

"Cet homme c'était mon père, le marquis de Vaucreuse.

"Lui seul avait échappé au naufrage.

"L'équipage, tous les autres passagers — et parmi eux Francis Daure — avaient péri.

"Oui, mon père était sauvé mais les flots avaient englouti ses bagages et leur contenu. Il ne possédait plus rien. Sa ruine était consommée. Elle était complète.

"Du moins c'est ce que, lorsqu'il fut en état de le faire, il écrivit — non pas à ma mère — mais à leur notaire commun, Me Léonard Magre, à Clamecy.

"Ma mère agit noblement.

"Le marquis de Vaucreuse était le père de son enfant.

"Malgré tous les torts qu'il avait envers elle, elle ne pouvait le laisser traîner une existence misérable, avilir le nom — le

grand nom — que son fils et elle-même portaient.

“Par ME Léonard Magre elle fit envoyer au marquis de Vaucreuse une somme importante — plus importante même que celle qu’il avait perdue à la suite du naufrage du *Lafayette*.

“Un simple accusé de réception à ME Léonard Magre fut la réponse du marquis.

“C’est bien ainsi, n’est-ce pas, Grégoire, que, selon toi, les événements, au début, se sont passés ?

— Oui, Monsieur le marquis.

“C’est bien ainsi.

“Et, si vous le permettez, puisque j’en ai encore la force, je vais poursuivre moi-même.

“Vous répéter tout ce qu’il importe, en effet, que vous fixiez à jamais dans votre esprit.

“Durant deux ans l’on n’eut plus de nouvelles du marquis de Vaucreuse.

“Des Etats-Unis, où il n’avait fait qu’un court séjour, il était passé au Mexique.

“Là, que fit-il de l’argent que, généreusement, Madame la marquise votre mère, par l’entremise de ME Léonard Magre lui avait fait parvenir ?

“Quelle société — indigne de lui — fréquenta-t-il ?

“Dans quels bas-fonds vécut-il ? Dans quels tripots infâmes ? Nul ne le sait et ne le saura jamais. Sans doute descendit-il tous les échelons sociaux ayant d’en arriver à...

— Achève. Avant d’en arriver, lui, le marquis de Vaucreuse, a être arrêté et condamné comme voleur et comme faussaire.

— Ah ! Monsieur le marquis, je me rappelle... comme si elle datait d’hier... la scène qui eut lieu au château lorsque Madame votre mère apprit l’affreuse vérité... Ce

fut par Me Léonard Magre qu’elle fut mise au courant... Il avait reçu une lettre du Mexique... Etait-ce Monsieur votre père, l’un des compagnons de mauvaise vie de son entourage... ou quelqu’un d’autre qui l’avait écrite, je ne pourrais le dire... D’ailleurs qu’importe... Madame la marquise était tombée raide sur le parquet... Durant de longs jours, de longues semaines elle garda le lit et fut malade si gravement qu’une issue fatale parut à redouter. Mais, quant à la cause exacte de sa maladie, tout le monde, et le médecin même qui lui donnait des soins, l’ignorait. Seuls Me Léonard Magre et moi nous savions.

L’intendant fit une pause pour respirer. Puis :

— Certes, Madame votre mère aurait pu divorcer. Mais vous le savez, Monsieur le marquis, dans votre monde le divorce n’est pas admis étant défendu par Rome au nom des lois divines. Et puis divorcer, c’était provoquer un scandale, révéler à tous la vérité, la publier au grand jour, rendre publique la flétrissure du nom de Vaucreuse.

“Or ce nom c’était le vôtre, Monsieur le marquis.

“Vous en étiez l’héritier.

“Comprenez-vous pourquoi le divorce était interdit — doublement interdit — à la marquise de Vaucreuse ?

“D’ailleurs l’opprobre dont le marquis couvrait les siens, la honte que rien ne pouvait racheter, la marque d’infamie imprimée au blason de Vaucreuse, étaient, en France, ignorés de chacun.

“Le Mexique est loin.

“Nul ne sait, ici, ce qui s’y passe.

“Madame la marquise, votre mère, pouvait donc espérer que personne n’apprendrait la déchéance de l’homme qui était le père de son fils à elle.

“En dehors d'elle, de Me Léonard Magre et de moi, monsieur le marquis, aucun être humain, en France, n'en avait connaissance.

Il s'interrompit une fois encore. La fatigue de cet entretien suprême épuisait en lui visiblement ce qui restait de vie.

Il poursuivit :

— Lorsque la mort eut pris Me Léonard Magre d'abord, madame votre mère, ensuite, je fus seul, ici-bas, à posséder le secret redoutable.

“Seul ?

“Oui.

“Du moins je le croyais.

“Eh bien, je me trompais.

“La semaine dernière je devais en avoir la preuve inattendue.

“Et voir se produire de façon foudroyante la catastrophe que...

Il n'acheva pas.

Un instant il resta silencieux, revivant, semblait-il, les événements qui s'étaient produits quelques jours plus tôt et qui mettaient en lui — à cause des conséquences funestes qu'il redoutait pour le marquis, son maître, et pour Maurice de Vaucreuse — un invincible effroi.

Lentement il prononça :

— C'était mardi dernier. Je vous le répète, Monsieur le marquis, et bien que j'eusse eu, à différentes reprises, de légers malaises, rien ne me faisait prévoir l'attaque du mal qui m'emporte à cette heure. Donc c'était mardi, vers dix heures du matin une automobile — l'automobile de l'hôtel du Grand Monarque, de Clamecy — s'arrêta devant la grille du château. Un homme jeune, distingué, de mise élégante, en descendit. Sa morgue, de prime abord, me déplut. A Mélanie qui s'était avancée à sa rencontre pour s'informer de l'objet de sa visite : “je veux, déclara-t-il, parler à l'intendant de feu la marquise

de Vaucreuse, un nommé Grégoire n'est-ce pas ; conduisez-moi près de lui”. Cette façon de se présenter dépeint le personnage, son audace et son arrogance. Un vilain monsieur, pensais-je en le voyant. Ce vilain monsieur était simplement un misérable tout court.

“Quand il fut en ma présence et qu'il se fût enquis si nous étions bien seuls, si personne ne pouvait nous entendre, il ajouta : Ce n'est pas pour moi que je fais cette demande mais pour vous-même, car vous seriez infiniment désolé, j'en suis sûr, qu'on entendît ce que je vais vous dire.

“Puis, après que je l'eus assuré qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait surprendre notre conversation :

“— Alors j'aborde tout de suite le sujet pour lequel je suis ici.

“Je n'aime ni les longues phrases ni les discours inutiles.

“Tout à l'heure, je vous apprendrai qui je suis.

“Le moment n'en est pas venu encore.

“Probablement, car ceux que vous servez n'ont pas à vous en faire part pour l'instant, ignorez-vous que Monsieur Maurice de Vaucreuse, le fils de votre maître, est sur le point d'épouser Mademoiselle Agnès Stanley, une jeune et très jolie américaine de la société parisienne. Je dis *sur le point*. Mais ce mariage ne se fera pas parce que... parce que je ne veux pas qu'il se fasse.

“Pour quelle raison ?

“Je ne vois pas d'inconvénient à vous l'apprendre.

“Au contraire.

“Mademoiselle Agnès Stanley, orpheline, vit auprès de sa soeur et de son beau-frère. Je la connais depuis son enfance. Ses parents, de leur vivant, fréquentaient les miens bien qu'il y eut entre eux un

grand écart de fortune. N'est pas millionnaire qui veut.

“Car Mademoiselle Stanley est colossalement riche et apportera en dot, à qui l'épousera, la bagatelle de quatre millions.

“Vous voyez que la question est d'importance.

“Monsieur Maurice de Vaucreuse a réussi à approcher Mademoiselle Stanley et à lui plaire. Que ce soit par amour, ou par amour de sa dot, qu'il l'ait recherchée peu m'importe, quoique j'estime que si belle que soit mademoiselle Stanley quatre millions ont plus d'attraits encore que n'en peut avoir sa personne aux yeux d'un prétendant.

“Une jolie fille ça se rencontre à chaque tournant de rue.

“Une dot de quatre millions est autrement rare, si rare qu'on peut compter celles qui en sont pourvues.

“Et M. Maurice de Vaucreuse est, à coup sûr, un homme comme les autres.

“Il est très riche lui-même me direz-vous.

“Raison de plus pour tâcher de l'être davantage.

“D'ailleurs là n'est pas la question.

“Je vous l'ai déclaré: je ne veux pas qu'il soit le mari de mademoiselle Stanley. Il ne le sera pas.

Les poings serrés, une flamme de résolution implacable dans les yeux, il redit avec violence:

“— Non, il ne le sera pas.

“De mari elle n'en aura pas d'autre que moi-même, j'en ai fait le serment.

“Avant qu'elle connût Monsieur Maurice de Vaucreuse on parlait de la marier avec un cousin de son beau-frère, James Burton. Du moins sa soeur à elle le désirait ainsi. Mais ce cousin, Agnès ne l'a jamais vu. Il ne compte pas pour elle. Il n'était pas un obstacle entre elle et moi.

L'obstacle ça été le fils de votre maître, le jour où il a paru dans la vie de mademoiselle Stanley.

“Eh bien! cet obstacle je le briserai.

“Ce n'est pas là une vaine menace.

“Je vais vous en donner la preuve.

“En entendant s'exprimer cet homme ainsi, Monsieur le marquis, vous ne vous imaginez pas l'effort que j'ai dû faire sur moi-même pour ne pas le prendre aux épaules, le jeter dehors, avec la correction qu'il méritait, et que je lui eusse donné j'en jure Dieu si je n'avais compris que je devais me dominer à tout prix, l'écouter jusqu'au bout afin de savoir si vraiment — quoique je ne m'expliquasse pas encore de quelle façon — il pouvait faire à Monsieur Maurice, par conséquent à vous, Monsieur le marquis, tout le mal qu'il prétendait.

“Mais je devrais être fixé immédiatement.

Car il poursuivait:

“— Oui, je le briserai.

“Et c'est vous, vous qui m'y aiderez.

“Oh! contre votre gré et la rage dans le coeur, car vous êtes attaché à vos maîtres, je le sais, vous m'y aiderez parce qu'ainsi j'en ai décidé et que j'ai, en mains, les armes pour vous contraindre à exécuter mes ordres.

“Dans quelques jours — vous voyez que je suis parfaitement renseigné, le marquis de Vaucreuse doit faire, auprès de M. et Mme James Burton, le beau-frère et la soeur de mademoiselle Agnès Stanley, une démarche officielle afin de demander à ceux-ci la main de leur parente pour son fils Maurice de Vaucreuse.

“Cette démarche il ne la fera pas.

“Non, il ne la fera pas car d'ici là vous verrez le marquis de Vaucreuse — oh! n'ayez pas ce geste de protestation — oui, que vous vous rendiez auprès de lui ou que,

sur un mot de vous, il vienne à Lucy-sur-Yonne, vous le verrez parce que je l'ordonne ainsi afin de l'avertir qu'il ait à renoncer immédiatement et d'une façon absolue, définitive, à l'union qu'il a projetée pour son fils. Faute de quoi...

"Il s'était interrompu un instant pour donner sans doute plus de poids aux paroles qu'il allait prononcer. D'une voix nette, tranchante — la voix de l'homme maître de la situation et qui commande — il acheva :

"— Faute de quoi j'aurai le regret d'être dans l'obligation de porter à la connaissance de Monsieur et Madame James Burton que Maurice de Vaucreuse, qui brigue l'honneur d'entrer dans leur famille en devenant le mari de mademoiselle Agnès Stanley, est tout crûment, malgré la considération — usurpée — qui s'attache à son nom et à son titre, le petit-fils d'un homme condamné par les tribunaux d'Amérique pour crime de faux et pour vol.

"Et, comme je ne pus arrêter à mes lèvres un cri de stupeur, de colère aussi, tandis que, je le sentais du moins, une pâleur mortelle se répandait sur mon visage, il poursuivit :

"— Vous vous demandez comment je suis au courant de faits que vous supposez, n'est-ce pas, être seul à connaître ? C'est fort simple. Je vais — car le moment en est enfin venu — vous dire mon nom. Et cela me dispensera de longues explications. Je m'appelle Adrien Magre. Dans les dossiers de mon grand-père, le notaire de la famille de Vaucreuse dont il était le confident, le dépositaire du secret redoutable, dans les dossiers de mon grand-père que, à sa mort survenue inopinément, on a eu le bon esprit de ne pas détruire, comme il l'eût fait lui-même, sans aucun doute, s'il en avait eu le temps; j'ai découvert des papiers qui m'ont appris... ce que

maintenant nous ne sommes encore que deux à savoir, mais *ce que tout le monde connaîtra demain* si le marquis n'obtempère pas à l'ordre que je vous charge de lui transmettre, et auquel il se soumettra s'il veut que soit épargné à son fils, qu'on affirme qu'il aime tant, la honte, l'ignominie d'être chassé d'une maison que déjà il considère comme sienne. Car — et dites-le, répétez-le bien à votre maître — je n'aurai ni égard ni ménagement d'aucune sorte s'il passe outre à ma volonté. Et le déshonneur attaché au nom de Vaucreuse, ignoré de tous à cette heure encore, serait rendu public par moi immédiatement et mettrait qui le porte au ban de la société parisienne.

"Ah ! Monsieur le marquis je vous ai dit déjà en quels termes — bien que me contenant; hélas ! ne le fallait-il pas ! j'ai exprimé à ce... misérable mon indignation, tâché de lui faire comprendre la vilénie de sa conduite, l'abus inqualifiable qu'il faisait d'un secret odieusement exhumé des papiers d'un mort... Il m'écoutait souriant, ironique... Alors je l'ai supplié — oui, je me suis abaissé à cela, et j'en rougis à cette heure... Mais rien ne pouvait l'émouvoir.

"Jusqu'au dernier moment, et contre toute apparence, j'espérais qu'il reviendrait sur sa décision abominable. A la grille du château, avant de me quitter, il déclara :

"— J'entends que ne s'établisse aucune confusion dans votre esprit et, par suite, dans celui du marquis de Vaucreuse. Il n'entre pas dans mes intentions de provoquer un scandale inutilement. Je n'ai contre votre maître, et même contre Monsieur Maurice de Vaucreuse (sa voix en prononçant le nom de M. Maurice avait tremblé malgré lui), aucun motif de haine personnelle. Je veux tout simplement, je vous le

répète que Monsieur de Vaucreuse renonce à épouser Mademoiselle Agnès Stanley parce que, avant même qu'il la connût, j'avais décidé qu'elle n'aurait pas d'autre mari que moi. Or, le jour où elle sera ma femme, et ce jour-là viendra j'en jure Dieu, pour prouver au marquis de Vaucreuse que je ne suis nullement son ennemi et que seules les circonstances m'ont obligé à agir ainsi que je le fais, et aussi comme prix du renoncement — cruel pour son fils, je le confesse — auquel je le contrains aujourd'hui, je brûlerai, ou plutôt je lui ferai remettre en mains propres pour qu'il les brûle lui-même, les papiers accusateurs... qu'il n'aurait pas payé trop cher en somme car une jolie fille perdue se remplace facilement par une autre jolie fille. M. Maurice de Vaucreuse est très riche, lui. Il n'a nullement besoin d'épouser une héritière. Pour moi il n'en va pas de même.

“C'est sur cette conclusion insolente et cynique qu'il me quitta.

Et, monsieur le marquis, ce fut le jour même où je me disposais à prendre le train, afin d'aller à Paris vous mettre au courant, que j'eus l'attaque qui me...

Mais l'intendant n'acheva pas la phrase.

Depuis un moment déjà sa voix était devenue si faible qu'on l'entendait à peine

Ayant dépensé dans le long effort, dans l'effort suprême qu'il venait de faire tout ce qui restait de vitalité en lui, il était brusquement retombé sur l'oreiller, inerte, trempé de sueur, tandis que ses yeux après un regard d'inexprimable détresse jeté sur son maître, devenaient fixes étrangement et semblaient déjà — avec quelle épouvante! — apercevoir dans l'au-delà les ombres que ne voient pas les vivants.

Le marquis de Vaucreuse ne s'y trompa pas.

Gregoire allait mourir.

Alors il appela Mélanie pour que celle-ci put recueillir le dernier soupir de l'homme qui avait été le compagnon de son existence et qui s'éteignait avec la conscience du devoir accompli.

Pour laisser échanger en paix, sans témoin importun, le suprême adieu aux deux époux que la mort, inexorable, en prenant l'un d'eux, allait séparer à tout jamais, M. de Vaucreuse s'était retiré dans sa chambre, en proie au bouleversement qu'on peut s'imaginer.

Malgré le froid vif il avait ouvert toute grande la fenêtre. Et il avait marché de long en large dans la pièce. Il n'aurait pu dormir. Il avait le cerveau en feu. Après ce que Grégoire lui avait appris il devait prendre une décision prompte, immédiate. Il avait à se défendre, à défendre le bonheur de Maurice menacé par un misérable!...

Le lendemain matin il avait repris le train pour Paris.

L'intendant avait expiré dans la nuit.

M. de Vaucreuse n'avait pas quitté Lucy-sur-Yonne sans s'être occupé de l'avenir de la veuve du vieux et fidèle serviteur de sa famille. Mélanie restait gardienne du château et y finirait ses jours sans avoir à s'inquiéter autrement de son sort.

Dans le compartiment de première classe, où, de Laroche à Paris, il avait voyagé seul, le marquis de Vaucreuse s'était redit sans cesse à lui-même cette phrase que, depuis la veille au soir, il ne cessait de se répéter: Je dois sans retard prendre une décision.

Oui.

Mais laquelle?

La situation, l'épouvantable situation dans laquelle il se trouvait ressemblait à une impasse, elle était sans issue.

Et pourtant dans quelques heures... dans quelques minutes... il allait être en présence de son fils.

Le train venait d'entrer en gare.

Révélerait-il à Maurice l'effroyable vérité?

Lui apprendrait-il ce qui s'était passé entre Grégoire et Adrien Magre, l'impudente démarche de ce dernier?

Lui dirait-il la honte attachée à leur nom... à ce nom qu'ils avaient l'un et l'autre — Maurice surtout, — porté avec tant d'orgueil? Lui dirait-il le marché infâme proposé par le petit-fils du notaire de Clamecy: en échange de son silence le renoncement par Maurice à épouser Mademoiselle Agnès Stanley?

Non, c'était impossible!

Tout apprendre à Maurice?

Pourquoi?

Pour compliquer les choses inutilement.

Créer l'irréparable.

Sans doute, malgré le mépris, le dégoût que lui inspirerait l'odieux personnage, dans l'explosion d'une fureur légitime, le jeune homme irait trouver celui-ci, il le provoquerait, il se battrait en duel avec lui.

Il se battrait en duel avec lui?

Était-ce sûr?

Adrien Magre, habilement ne se déroberait-il pas sous le prétexte qu'il ne jugerait pas digne de lui un adversaire déshonoré?

En tout cas ce serait le scandale inévitable.

Et quel scandale!

Adrien Magre l'avait déclaré: il n'aurait ni égards ni ménagements d'aucune sorte.

Pour frapper ceux qu'il voulait atteindre, et à l'heure dont il était le maître, il avait une arme terrible et qui le rendait invulnérable: les papiers en sa possession.

Contre le misérable l'on ne pouvait rien.

Lui, le marquis de Vaucreuse était à sa merci.

De toute façon d'ailleurs le mariage de Maurice et d'Agnès serait rompu.

James Burton et sa femme ne voudraient pas donner, ne donneraient pas la jeune fille à un homme à qui désormais les portes du monde seraient fermées et dont le nom était marqué d'une tache ineffaçable.

Alors, puisque toute révolte, toute lutte était impossible, à quoi bon apprendre à Maurice!

Oui, à quoi bon lui apprendre puisque de toute manière, celle qu'il adorait ne lui appartiendrait jamais!

Certes, de la rupture de ce mariage, il souffrirait atrocement.

Mais, en se taisant, en le laissant dans l'ignorance du passé et des hontes qu'il renfermait, au moins d'autres souffrances, aussi cruelles, lui seraient épargnées.

Soit! Mais que dirait le jeune homme lorsque lui son père, déclarerait:

— Maurice, tu ne peux pas épouser mademoiselle Stanley. Il te faut renoncer à elle pour toujours.

Il protesterait. Il demanderait, il exigerait des explications.

Il aimait la jeune fille de toutes les forces de son être.

Il était aimé d'elle.

Avec raison il refuserait de s'incliner devant la volonté paternelle. Et quelles explications, lui, monsieur de Vaucreuse, pourrait-il donner à son fils?

Alors que faire?

Aller trouver Adrien Magre?

Le supplier?

Ah! non, tout plutôt que se résoudre à une démarche pareille, plutôt que de descendre à un tel degré d'abaissement.

Et puis ce serait inutilement sans aucun doute.

Le misérable ne se laisserait pas fléchir. Lui offrir de l'argent puisque c'était pour de l'argent uniquement qu'il commettait une semblable infamie?

Pour de l'argent uniquement?

Était-ce certain?

Il avait déclaré catégoriquement: je veux être, je serai le mari d'Agnès.

Peut-être nourrissait-il des ambitions qu'il n'avouait pas et que la position dans le monde, la fortune colossale de celle qu'il rêvait cyniquement de voir accepter son nom un jour lui permettraient de réaliser.

D'ailleurs si importante que fût la somme que lui, monsieur de Vaucreuse, proposerait à l'abject personnage, elle serait de beaucoup inférieure aux quatre millions qui constituaient la dot de la jeune américaine.

Il n'y avait donc aucun espoir de l'amener à abandonner son monstrueux projet.

Agnès était bien perdue à jamais pour Maurice! Agnès, c'est-à-dire tout son bonheur, toute sa foi dans l'avenir.

Pauvre Maurice!

L'avenir que serait-il pour lui désormais?

Et comment tout finirait-il?

C'est dans un état d'esprit indescriptible que le marquis de Vaucreuse était rentré à l'hôtel de l'avenue d'Iéna.

III

CELUI QU'ON N'ATTENDAIT PAS

APRÈS la scène qui s'était déroulée entre lui et son fils, et au cours de laquelle ainsi que le marquis l'avait prévu — et comment aurait-il pu en être autrement? — Maurice s'était insurgé contre la volonté paternelle qui prétendait lui imposer cette chose inadmissible: la rupture de l'engagement pris par lui envers Agnès, la re-

nonciation à tous ses rêves d'amour et de félicité future, après cette scène de violence entre les deux hommes que les liens du sang et du cœur avaient unis jusqu'alors étroitement, le mal qui, soudain, avait terrassé le marquis de Vaucreuse, et qui eût pu l'emporter, l'avait obligé, durant une semaine à garder le lit tant avait été rude la secousse morale qui l'avait ébranlé, et brutal le coup qui, semblait-il, l'avait atteint aux sources mêmes de la vie.

On eut pu croire qu'il ne parviendrait pas à s'en remettre.

Maurice, navré, en proie à une angoisse insurmontable, à un remords dont la voix parlait haut et durement en lui, ne quittait guère le chevet de son père.

Pourtant, chaque après-midi, il s'absentait deux heures environ.

Et le marquis n'avait pas besoin de le questionner pour savoir où se rendait le jeune homme.

C'était chez les Burton, auprès d'Agnès dont, en dépit de tout, il était plus que jamais décidé à faire sa femme.

Pourtant, de retour avenue d'Iéna, installé de nouveau près du lit de son père, il évitait de faire aucune allusion à la jeune fille. Sans doute craignait-il de voir, au sujet de celle-ci, se renouveler la discussion qui avait failli être fatale au vieillard.

Mais, dans sa résolution de l'épouser, il demeurait inébranlable.

Cela le marquis le comprenait.

Désespéré.

Conscient de son impuissance.

Hélas! ce mariage dont, quelques jours plus tôt encore, l'idée le rendait presque aussi heureux que Maurice lui-même, par le fait d'un misérable qui — ah! c'était à douter du ciel même! — avait le pouvoir de dire: Je ne veux pas qu'il se fasse, ce mariage, maintenant, l'emplissait d'une épouvante grandissante.

Car il sentait bien que c'était en vain qu'il avait tâché de cacher à Maurice l'affreuse vérité. Par la force même des choses, pour l'obliger à céder, il devrait tout lui révéler, lui apprendre la raison de sa conduite, de son opposition présente, la raison d'un revirement pour le jeune homme incompréhensible.

Oui, il devrait en arriver là s'il ne voulait pas que se produisît l'événement qu'il redoutait, l'atroce scandale où sombrerait aux yeux de tous, l'honneur du nom de Vaucreuse.

Car c'était l'honneur de ce nom grand parmi les plus grands, qu'il fallait sauver avant tout.

Ou plutôt dont il fallait empêcher que la honte — trop réelle, hélas! — fût rendue publique.

Et cela, oui cela même au prix du bonheur de Maurice ici-bas.

De ce bonheur que lui, son père, eût voulu assurer par n'importe quel sacrifice, fût-ce le sacrifice de sa vie même.

Et qu'il devait de ses propres mains, détruire aujourd'hui.

Irrémisiblement.

Car lui, le marquis de Vaucreuse, connaissait assez le jeune homme pour savoir que du moment qu'il avait distingué Agnès entre toutes, et décidé de faire d'elle la compagne de son existence, c'est qu'il l'aimait comme il n'avait pas aimé encore, d'une façon absolue, définitive, de toutes les forces vives de son être, et que jamais une autre femme ne le guérirait de son désespoir de la perdre.

D'ailleurs n'était-elle pas, en tous points, digne de lui!

Maurice avait déclaré: même pauvre, même d'un rang social inférieur à celui qu'elle occupe dans le monde, je l'épouserais car nulle autre ne possède, non seulement sa beauté, qui est incomparable, mais

les qualités morales qui la placent bien au-dessus de toutes.

Et le jeune homme, certainement, avait dit vrai.

Avec quelle douceur lui, le vieux marquis, qui l'affectionnait tant déjà, pour ce qu'il savait d'elle par Maurice, l'eût appelée: ma fille.

Sa fille?

Hélas! elle ne le serait jamais.

Il y avait déjà trois jours qu'il était contraint de garder la chambre lorsque, dans son courrier, il trouva une lettre dont l'écriture féminine, longue et distinguée lui était inconnue.

Il la décacheta.

Et il lut:

“Monsieur le marquis.

“Peut-être n'est-il pas très correct que je vous adresse ces quelques lignes. Par— donnez à mon éducation d'américaine les “audaces” qui sont en dehors des usages mondains en France. Mais sachant par monsieur Maurice combien est peu satisfaisant, pour le moment, l'état de votre santé, j'ai voulu — même si le code des strictes convenances s'y oppose — vous dire la peine sincère et profonde que j'en éprouve et les vœux ardents que je forme pour votre rétablissement.

“Je suis, avec respect, votre

“Agnès STANLEY.

A la lecture de cette lettre où se révélait à lui, d'une façon si touchante, l'âme pleine d'affection, de spontanéité et aux sentiments si élevés, si généreux de la jeune fille, le vieux marquis se sentit remué dans toutes les fibres de son être et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Larmes d'attendrissement.

De regret aussi.

Le regret de ce qu'elle n'entrerait pas un jour dans sa maison, au bras de Maurice, l'exquise créature, ainsi qu'il l'avait souhaité ardemment.

Pauvre petite Agnès!

L'avenir aussi pour elle serait cruel. Et elle apprendrait que, riches ou pauvres, toutes sont également dans la douleur — la douleur d'amour qui broie le cœur des filles qui ont cru à leurs rêves, au bonheur promis par la vie, comme si les rêves, hélas! n'étaient pas des chimères décevantes, comme si le bonheur n'était pas un leurre, une ombre fuyante qui glisse entre les doigts qui s'efforcent de le saisir.

Ah! oui, pauvre petite Agnès!

Autant que Maurice elle serait à plaindre!

Jamais elle ne saurait pourquoi l'homme qui lui avait dit qu'il l'aimait... et qu'elle avait aimé... s'était éloigné d'elle.

Car fatalement, s'accomplirait l'irréparable lorsque Maurice n'ignorerait plus la terrible vérité.

Il devrait de lui-même — ah! jamais il ne fut de situation plus effroyable — consommer le malheur de son existence.

Rendre à Agnès sa parole.

Et sans pouvoir, à celle-ci, donner l'explication de sa conduite.

Il en mourrait peut-être.

Car les douleurs morales brisent même les plus robustes et les poussent prématurément vers la tombe.

Mais il ne pourrait agir autrement.

Une semaine entière s'était écoulée. Monsieur de Vaucreuse allait mieux. Il avait pu faire, le matin, une courte sortie, dans les allées du Bois de Boulogne tout proche de sa demeure. En rentrant son valet de chambre lui remit une lettre que, durant son absence une commissionnaire avait apporté.

Soulignée à l'encre rouge elle portait la mention: *personnelle*.

Le marquis s'en empara.

Tout pâle soudainement.

Il la retournait dans ses doigts comme s'il appréhendait de l'ouvrir, comme s'il voulût retarder le plus possible le moment d'en prendre connaissance.

Un pressentiment l'avertissait que la catastrophe... inévitable... dans la terreur de laquelle il vivait nuit et jour... allait se produire enfin, et que cette lettre c'était Adrien Magre qui l'avait écrite

Enfin il se décida.

Et ayant déchiré l'enveloppe, il lut les lignes suivantes:

"Monsieur,

"Je présume que, avant de mourir, Grégoire, votre vieil intendant lors de votre déplacement, ces jours derniers, à Lucy-sur-Yonne — vous voyez que je suis parfaitement renseigné — vous a mis au courant de la démarche que j'ai faite auprès de lui et des conditions posées par moi pour que je consente à garder le silence sur... des faits que je n'ai nul besoin, n'est-ce pas, de préciser davantage, et dont la divulgation aurait, pour vous, et... pour quelqu'un qui vous touche de très près... Les conséquences les plus fâcheuses.

"Or, à ces conditions je m'étonne que vous ne vous soyez pas soumis encore.

"Il y a dix jours exactement que vous êtes revenu de Bourgogne.

"Et, monsieur Maurice de Vaucreuse, votre fils, continué à rendre à mademoiselle Agnès Stanley, qu'il traité toujours comme sa fiancée des visites quotidiennes.

"J'ai lieu de m'en étonner.

"De deux choses l'une: monsieur Maurice de Vaucreuse ne sait rien encore à

"l'heure actuelle... de ce qu'il devrait savoir, ou bien il se refuse malgré tout à rompre avec mademoiselle Stanley.

"D'ailleurs que m'importe! Cette situation ne peut se prolonger ainsi. Je n'ai pas fait, sachez-le, de menaces vaines. Avant que de les mettre à exécution — et j'espère que vous m'en saurez gré — j'accorde à monsieur Maurice de Vaucreuse quarante-huit heures, pas une de plus, pour dénouer les liens dans lesquels il se dispose à s'engager avec mademoiselle Stanley. La rupture définitive doit être consommée après-demain au plus tard. Faute de quoi j'agirai en conséquence. Mais je vous avertis que, passé ce délai, si — s'obstinant dans ses projets — monsieur Maurice de Vaucreuse ose se présenter, comme à l'ordinaire, rue de Balzac, monsieur et madame James Burton sauront par moi qu'il est impossible à leur parente, pas plus qu'à toute jeune fille ou femme d'un monde honorable, d'accepter de porter le nom de Vaucreuse. Votre fils devra disparaître, ce qu'il vaudrait mieux qu'il fit volontairement. La honte, au moins, lui serait épargnée. Seul il peut éviter pour vous et pour lui l'irréparable.

"Ma conduite s'inspirera de la sienne.

"Dans son intérêt même il doit céder... il cèdera.

"Faites-le lui comprendre.

"Il a quarante-huit heures, je vous le répète, — et c'est largement suffisant — pour faire le nécessaire.

"Je n'attendrai pas davantage.

"A lui-même de fixer son sort et le vôtre.

"J'ai montré assez de patience.

"A cette heure il faut que toute équivoque prenne fin.

"Je l'entends ainsi.

"Avec mes regrets d'être dans l'obligation de vous le dire, d'une façon... aussi

"pénible pour vous que pour moi, et qu'il n'appartenait qu'à vous-même d'éviter, je vous prie d'agréer, monsieur, mes salutations.

"ADRIEN MAGRE."

En lisant cette lettre le marquis avait senti le rouge de l'humiliation et de la colère lui monter au front.

Mais que pouvait-il?

Rien.

Le moment, qu'il avait reculé le plus possible, de tout apprendre à Maurice, était venu.

Hélas! dans quelques heures, pour le jeune homme, c'en serait fait de son beau rêve d'amour.

Ainsi l'avait décidé le destin inexorable.

C'était le petit-fils qui payait de tout son bonheur ici-bas les manquements au devoir et à l'honneur du grand-père oublieux de ce qu'il devait à lui-même et à sa race.

A midi Maurice rentra déjeuner.

Il avait le visage rayonnant. Dans son atelier d'artiste d'Auteuil, il avait passé la matinée à ébaucher, de mémoire, le portrait d'Agnès, de la chère aimée qui bientôt serait sienne, car l'opposition faite par son père à ce mariage que, le premier, il avait approuvé, ne pouvait être sérieuse et le jeune homme ne s'en inquiétait plus. D'ailleurs, comme il en avait l'habitude de chaque jour, il allait se rendre auprès d'Agnès et il vivrait là, à ses côtés, des minutes enchantées.

Et le marquis qui lisait dans la pensée de son fils comme dans un livre ouvert n'eut pas le courage de parler encore.

Il prononça simplement:

— Maurice, j'aurai ce soir quelque chose d'extrêmement grave à te dire.

Le jeune homme tressaillit.

— Ce soir, père? Pourquoi pas tout de suite?

Non.

— Au sujet d'Agnès?

Une ombre immédiatement s'était répandue sur sa physionomie. Était-ce la discussion de l'autre jour qui allait recommencer?

Mais le marquis répondait:

— Ne m'interroge pas. Ce soir je viens de le déclarer, je te dirai... tout ce que j'ai à te dire. Sans doute te rends-tu cet après-midi, rue de Balzac. Vas donc. Je me ferais scrupule de t'enlever cette joie suprême. Ne m'en veux pas mon enfant. C'est celui qui est au-dessus de nous qui règle le destin des hommes.

Maurice n'insista pas.

C'était la première fois, depuis la scène regrettable qu'ils avaient eue ensemble, que son père faisait allusion aux visites qu'il n'avait jamais cessé de rendre rue de Balzac. Il se méprit quant au sens des paroles prononcées par lui. Loin de s'en alarmer, il vit, au contraire, en elles la promesse, chez le vieillard, d'un changement d'attitude dont, lui Maurice, n'aurait qu'à se féliciter.

Et le marquis de Vaucreuse qui devinait le raisonnement tenu intérieurement par le jeune homme ne faisait rien pour le déromper.

A quoi bon?

Hélas! c'étaient les derniers instants — si courts — qu'il avait encore à croire possible un bonheur que lui interdisait, que lui volait un misérable.

Pour lui, dans quelques heures — ah! le malheureux — le réveil serait assez cruel!...

Après le départ de Maurice, le marquis s'enferma dans son cabinet.

Il y était depuis un moment, lorsque Félicien, le vieux domestique, vint l'informer qu'un inconnu demandait instamment à le voir:

— Il vous a dit son nom?

— Voici sa carte, Monsieur le marquis.

— Vous l'avez introduit au salon?

— Oui, Monsieur le marquis.

— C'est bien je me rends auprès de lui.

Il examinait le carton de bristol où un nom était imprimé:

PAUL DAURE

— Connais pas, murmura-t-il, à part lui, que peut-il me vouloir?

Un instant plus tard il pénétrait dans le salon où se tenait debout un homme de quarante-cinq ans environ. Les cheveux drus et grisonnants, taillés en brosse, la face glabre, le regard droit et dur, fixant les gens en face hardiment, le menton carré, il offrait — malgré son nom bien français pourtant — le type parfait de l'américain classique, non seulement par son physique mais par sa tenue même, d'une correction absolue d'ailleurs.

D'un coup d'oeil le marquis le jugea.

Et l'homme lui fut sympathique.

Il déclara:

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Monsieur. Veuillez me faire part de l'objet de votre visite.

L'étranger parut surpris de ce langage.

— C'est bien Monsieur le marquis de Vaucreuse qui me parle n'est-ce pas?

— Lui-même...

— Et... mon nom... ne rappelle aucun souvenir à Monsieur le marquis.

— Votre nom?...

Le marquis parut fouiller dans sa mémoire. Puis, brusquement, un trait de lumière l'éclaira.

— Mais... mais... est-ce que par hasard...

— Oui, Monsieur le marquis, je vois que vous vous rappelez.

— Daure, le nom que je porte, était celui du valet de chambre qui accompagnait

Monsieur votre père lorsque, quittant la France pour le nouveau monde, il s'embarqua sur le *Lafayette*.

— Vous êtes son parent ?

— Je suis son fils, Monsieur le marquis.

— Son fils ? Mais je croyais que...

— ...Lorsqu'il partit pour l'Amérique avec Monsieur de Vaucreuse, mon père était célibataire, n'est-ce pas ? C'est exact. Aussi n'est-ce pas en France mais aux Etats-Unis que, quatre ans après son départ d'Europe, je suis né.

A cette déclaration inattendue, invraisemblable, le marquis se demanda s'il n'avait pas affaire à un imposteur ou à un fou.

Cet homme, le fils de Francis Daure ?

Allons donc !

Francis Daure ne pouvait avoir eu un fils aux Etats-Unis quatre ans après avoir quitté la France, puisque le malheureux, non seulement n'avait jamais débarqué en Amérique mais avait, avec tous ses compagnons de bord, trouvé la mort — et quelle mort horrible ! — lors du naufrage du *Lafayette*.

Comprenant ce qui se passait dans l'esprit du marquis, l'étranger eut, aux lèvres, un sourire plein d'amertume. Il avait baissé le front. Ses épaules se courbèrent comme sous le poids d'un fardeau invisible, d'une honte soudaine. Mais il fit un effort sur lui-même. Et la résolution que reflétaient ses traits énergiques frappa monsieur de Vaucreuse.

Il poursuivit :

— Vous croyez, et tout le monde le croit d'ailleurs, que Francis Daure a péri en mer avec le *Lafayette* qui fut perdu corps et biens. Eh bien, comme tout le monde vous vous trompez, ou plutôt vous avez été trompé, Monsieur le marquis.

— Pourtant, cramponné à une épave où on le retrouva, soixante heures plus tard,

presque fou d'épouvante, un homme seulement échappa à la catastrophe.

— Un homme seulement oui, c'est vrai, Monsieur le marquis.

— Et cet homme c'était mon père.

— Non, Monsieur le marquis. L'homme qui, seul, échappa miraculeusement à la mort ne se nommait pas de Vaucreuse mais Francis Daure. Le marquis de Vaucreuse votre père — la paix soit à son âme — dort du dernier sommeil, avec tous les passagers du *Lafayette*, au fond de l'Océan.

“Ah ! ne m'interrompez pas.

“Laissez-moi poursuivre.

“C'est déjà si difficile, si pénible pour moi ce que j'ai à vous dire, à vous confesser plutôt.

“Comment l'idée vint-elle à Francis Daure de se substituer à son maître, de prendre son nom et son titre ? Se dit-il que pour faire fortune chez les Yankees, car il était ambitieux, sa qualité de valet de chambre était une mince recommandation ? S'appelant désormais le marquis de Vaucreuse — et personne ne pouvait démasquer son imposture — il eut sans doute, il eut certainement la pensée qu'il pourrait, dans un pays où tant de prestige s'attache aux titres de noblesse de la vieille Europe, forcer toutes les portes, se créer les plus grandes relations, se faire des amis dans le monde, si distant et si fermé, des millionnaires.

“Se faire des amis ?

“Oui.

“Et faire des dupes aussi.

La voix de l'étranger était devenue sombre. Son oeil clair et franc n'osait plus regarder en face M. de Vaucreuse. On sentait qu'il souffrait dans son orgueil d'être obligé de parler ainsi, mais il le faisait bravement, honnêtement, sans chercher à atténuer en rien les actes de son père, con-

damné par lui au tribunal de sa conscience.

— Des dupes, oui, c'était surtout ce qu'il rêvait de faire. Longtemps même avant qu'il fût aux Etats-Unis, il avait étouffé en lui tout scrupule. En le prenant à son service votre père qui ne pouvait soupçonner chez son domestique une telle mentalité, avait été inspiré bien fâcheusement. En Amérique, doté d'un nouvel état civil avantageux, il crut la place libre et bonne aux aventuriers de sa sorte. Ce que fut son existence là-bas je n'entreprendrai pas de vous le dire. Dans une petite localité du New-Hampshire, sous son nom véritable, il avait épousé une jeune émigrante de race slave, Véra Sergoff, ma mère, qui fut une sainte créature — et aussi une martyre — car six mois après son union avec elle, et alors qu'elle allait être ma mère, il l'abandonna odieusement. Ayant, par la suite repris le nom de Vaucreuse pour faire une "nouvelle entrée dans le monde" — et quel monde! — il recommença sa vie dégradante. La prison referma plus d'une fois ses portes sur lui. Jusqu'où serait-il descendu dans l'infamie et dans le crime si, à la suite d'une rixe dans un tripot, dans un bouge plutôt, il n'avait été ramené à son domicile, frappé mortellement?

"Avant de comparaître devant Celui qui nous juge tous, se repentit-il? Eut-il peur du châtement de Dieu? Toujours est-il qu'il fit appeler un prêtre auquel — devant le médecin qui lui donnait des soins inutiles — il confessa ne pas s'appeler le marquis de Vaucreuse mais avoir usurpé le nom d'une victime du *Lafayette*, son maître, pour commettre les actions malhonnêtes dont la loi américaine lui avait demandé compte sévèrement.

— Vous dites que, avant de mourir Francis Daure a avoué...

— Sa véritable identité et l'abus qu'il avait fait du nom de Vaucreuse, oui, Monsieur le marquis.

"Et cet aveu il ne l'a pas fait que verbalement.

"Il a voulu qu'il fût transcrit sur un papier au bas duquel, avant que ses dernières forces le quittassent — il apposa sa signature. Et, sur sa prière, le médecin et le prêtre signèrent aussi afin que nul n'eût pu contester l'authenticité.

— Ce papier vous l'avez en votre possession?

— Je l'ai en ma possession.

— Vous savez ce qu'il représente pour moi; c'est la réhabilitation de mon père, et c'est aussi — ah! cela vous ne pouvez pas comprendre — c'est aussi pour moi aujourd'hui la possibilité de mettre fin à un chantage infâme, de confondre et de châtier un misérable. Et durant tant d'années ce papier libérateur vous l'avez...

— Gardé par devers moi. Ah! monsieur le marquis je vous ai dit les torts de Francis Daure. Il me reste à m'accuser à mon tour. Lorsque mon père mourut j'avais, par mon travail opiniâtre, et après avoir traversé de dures épreuves, conquis une situation enviable et pleine de promesses que j'eus peur de compromettre en divulguant la vérité. Et puis je devais me marier avec la fille de mon patron, et ce n'était pas seulement la perspective de devenir son associé qui me faisait la rechercher en mariage. Plus tard j'eus deux enfants, deux filles Nelly et Clara qui furent, avec ma femme, tout mon culte, toute mon adoration. Pour elles, pour leur avenir tel que je le rêvais je devais me taire puisque je n'avais pas parlé plus tôt. Le nom qu'elles portaient devait demeurer sans souillure.

"En agissant ainsi, je le sais, j'étais presque aussi coupable que, de son vivant l'avait été mon père. Je ne plaide pas cir-

constances atténuantes. Il n'y en a pas, il ne peut y en avoir pour qui n'accomplit pas, si pénible qu'il soit, son devoir. J'ai été puni cruellement. Il faut croire, et c'est justice, que toute mauvaise action reçoit un jour son châtement. Je vous ai dit quelle place ma femme et mes deux filles surtout, occupaient dans mon coeur. Je pensais à l'époque où elles se marieraient à leur tour, quand elles auraient l'âge, et je me figurais les voir, revêtues de la blanche toilette des épousées, sous le long voile virginal et la couronne symbolique des fleurs d'orangers, jolies toutes deux à rendre jalouses les plus belles. Oui, mais je voulais aussi qu'elle rendissent jalouses les plus fortunées et c'est pour elles que je travaillais sans relâche, jusqu'à l'extrême limite de mes forces, afin que, par leur dot — dans un pays où l'argent joue un si grand rôle — nulle prétention ne fut au-dessus d'elles.

“Hélas! ma Nelly et ma Clara bien-aimées, un jour, en effet, on les a vêtues tout de blanc, avec des fleurs dans leurs cheveux dénoués, mais hélas! c'était pour les coucher dans le cercueil qui devait se fermer à jamais sur elles et pour les porter dans la tombe où, côte à côte, elles reposent pour l'éternité, près de leur mère qui, ne pouvant leur survivre, les a rejointes un mois plus tard dans la mort, me laissant seul ici-bas, n'ayant plus de but, plus d'affection, si malheureux que s'il était possible de lire dans mon âme déchirée j'inspirerais à tous une pitié profonde.

“Et j'ai compris que si j'avais été frappé ainsi, impitoyablement, c'était pour avoir été indigne du bonheur de les posséder davantage, les pauvres petites adorées, et pour me punir du préjudice que, par le silence que j'avais gardé sur les événements du passé, je faisais à la mémoire

d'un mort et — ce qui était plus grave encore — à ses descendants.

“Alors je n'hésitai plus.

“L'heure de la réparation était venue pour moi.

“Je l'ai voulue entière.

“Et c'est telle, en effet, que je vous l'apporte.

“D'abord j'ai recherché et retrouvé le médecin et le prêtre qui ont assisté aux derniers moments de Francis Daure et qui, quoique très âgés tous deux, sont vivants encore. Avec leur concours — car ils se sont mis avec empressement à ma disposition — j'ai fait toutes les démarches nécessaires pour que fût, par la justice américaine, réhabilité le nom de Vaucreuse.

“Pour aboutir il a fallu du temps.

“Car, comme dans tous les pays, la justice est lente là-bas, surtout lorsqu'il s'agit de reviser d'anciens jugements.

“Mais j'ai eu raison de tous les obstacles.

“Je n'avais pas d'autre façon de réparer le mal fait par mon père — et par moi-même — à votre maison, monsieur le marquis.

“En outre de l'aveu *in-extremis* de Francis Daure qui porte sa signature et celles des deux témoins de sa mort, voici les papiers officiels qui établissent — afin que nul n'en ignore — que le marquis de Vaucreuse votre père, a péri en mer, sur le *Lafayette*, et que l'individu condamné sous son nom, qu'il avait porté indûment et criminellement, se nommait en réalité Francis Daure et était un simple domestique.

Il tendait au père de Maurice un paquet volumineux qu'il avait tiré de son portefeuille.

Et celui-ci s'en empara d'un geste avide, presque brutal, car ces papiers en sa possession, c'était pour lui la fin d'un cauche-

mar, la fin d'une situation épouvantable que seul il connaissait.

Il était si ému qu'il n'aurait pu prononcer une parole.

Et un tremblement l'agitait tandis qu'il parcourait du regard ces papiers qui lui apportaient le salut.

Respectant l'émotion du vieillard, l'étranger gardait, lui aussi, le silence.

Mais quand le marquis eut achevé sa lecture, il déclara :

— Pardonnez-moi... et pardonnez à mon père, monsieur le marquis... Il s'est repenti avant de mourir... comme je me repens moi-même de ne pas avoir accompli plus tôt tout mon devoir. C'est chose faite à présent et ma conscience, je l'espère, sera en paix. Maintenant qu'il n'y a plus à ma présence auprès de vous aucune utilité, permettez-moi de me retirer, monsieur le marquis.

Debout, digne, correct, il attendait pour s'éloigner un mot de monsieur de Vaucreuse.

Mais celui-ci ne le prononça pas.

Plongé dans des réflexions insondables il semblait n'avoir pas entendu.

Des minutes — fort longues — s'écoulèrent ainsi.

Puis il releva la tête.

Et il demanda à Paul Daure :

— Qu'allez-vous faire maintenant ?

— Retourner en Amérique. Tout ce que j'ai aimé repose là-bas, dans la terre où l'on me mettra un jour, près de celles que je souhaite rejoindre le plus tôt possible.

— Quand partez-vous ?

— A la fin de la semaine. Par le plus prochain paquebot où déjà ma place est retenue.

— En attendant où logez-vous ?

— Au Grand Hôtel.

— Bien. Vous avez donc du temps devant vous. Je vais vous charger d'une mis-

sion... délicate, et d'une importance extrême. Vous ne me refuserez pas.

— Vous savez bien, monsieur le marquis, que je n'ai rien à vous refuser.

— Tout à l'heure, en vous parlant des papiers — que vous venez de me remettre — je vous ai dit qu'ils me donnaient la possibilité de mettre fin à un chantage infâme, de confondre, de châtier un misérable.

— Oui, monsieur le marquis, je me rappelle, mais je ne comprends pas.

— Vous n'avez pas besoin de comprendre. Tout ce que je vous demande c'est, au sortir d'ici, de vous rendre chez un individu, Adrien Magre, dont voici l'adresse. Vous lui répèterez, mot à mot, tout ce que vous venez de me dire.

— Pas autre chose ?

— Non. C'est-à-dire, je me trompe, lorsque vous lui aurez appris... ce que vous venez de m'apprendre, sans rien omettre, vous ajouterez que demain j'aurai l'honneur de demander à monsieur et madame James Burton, pour mon fils Maurice, la main de mademoiselle Agnès Stanley.

— Vous serez obéi, monsieur le marquis.

— Fort bien. Il n'est jamais trop tard pour être un honnête homme. Votre conduite aujourd'hui, quoique j'ai bien souffert du silence gardé par vous sur les aveux de votre père, et failli le payer cher, votre conduite, aujourd'hui que tout se répare, vous vaut mes remerciements et mon estime. Je souhaite avec sincérité que le temps apporte à votre douleur un peu d'apaisement. Nous ne nous reverrons sans doute jamais plus. Donnez-moi votre main, monsieur Paul Daure.

Dans les yeux de l'étranger une larme brilla tout à coup.

— Ah ! monsieur le marquis, protesta-t-il, le coeur inondé de reconnaissance.

Mais M. de Vaucreuse avait appuyé le doigt sur un timbre.

Et, au domestique qui paraissait.

— Félicien, ordonna-t-il, reconduisez monsieur.

Puis, à Paul Daure, avant qu'il disparût :

— N'oubliez pas... Adrien Magre... mes recommandations.

— Je me rends chez lui directement.

Peut-être le marquis allait-il ajouter quelque chose encore mais la portière déjà était retombée sur l'étranger.

.....
Deux heures plus tard un petit télégraphiste apportait à M. de Vaucreuse le message suivant :

“J'ai tenu ma promesse, monsieur le marquis. L'Adrien Magre près duquel vous m'avez envoyé est — permettez-moi de le dire — un bien vil personnage et, après l'entrevue que je viens d'avoir avec lui, j'ai deviné de ce que vous avez jugé bon de me taire... tout ce qu'il m'est possible de deviner. Je crois n'est-ce pas, monsieur le marquis qu'il était temps pour vous, et pour quelqu'un d'autre qui vous est très cher, que j'arrivasse en Europe.

“Tout d'abord il a refusé de me croire. Il s'est écrié — excusez-moi de vous rapporter fidèlement, dans leur forme injurieuse, ses propres paroles—il s'est écrié : “C'est un coup monté par le marquis. Il me suppose donc bien bête. Dommage que ça ne prenne pas. Lorsque je lui eus montré mon passeport, prouvé que je m'appelais Paul Daure et fourni, au surplus d'autres preuves, formelles, irréfutables, que tout ce que je venais de lui dire au sujet de Francis Daure, mon père, était l'absolue vérité, que le marquis de Vau-

creuse s'était englouti dans les flots avec le *Lafayette*, peu de jours après avoir quitté la France et que l'homme condamné en Amérique était tout bonnement son valet de chambre qui avait fait du nom de son maître, péri en mer, un usage criminel, oui, lorsque je lui eus fournis les preuves de tout cela et qu'il ne pût plus conserver aucun doute, Adrien Magre est devenu pâle, puis rouge; il a bredouillé “je ne sais quoi; il aurait fait pitié si un pareil individu était digne d'inspirer ce sentiment. Puis il s'est ressaisi. Et, par bravade voulant faire quand même contre mauvaise fortune bon coeur, il a déclaré :

“Bah! quand on joue une partie même avec l'atout que je croyais posséder, il faut s'attendre à perdre. Cet atout, vous me l'arrachez des mains. Donc j'ai perdu. Mais je serai beau joueur. Dites à M. de Vaucreuse que je pars demain pour Nice et le littoral méditerranéen où je compte séjourner quelque temps. Qui sait? peut-être serai-je plus heureux là-bas. “On y trouve aussi de riches Américaines. “En tout cas que Monsieur Maurice de Vaucreuse soit tranquille et qu'il épouse mademoiselle Agnès Stanley. Il a tiré à la loterie le bon numéro. Je ne me présenterai plus jamais chez lui, car il me ferait jeter dehors par ses domestiques, ni chez monsieur et madame James Burton dont il sera prochainement le beau-frère et où il serait très désagréable à lui et à moi de nous rencontrer.

“D'ailleurs l'air de Paris ne me vaut rien.

“Il se peut fort bien, en fin de compte, que je m'établisse dans le Midi pour toujours.

“Ce sera pour tout le monde, à mon avis, et surtout pour moi-même, la meilleure solution.

“Sur ces paroles, monsieur le marquis, s’est terminé mon entretien avec Adrien Magre — une connaissance dont je ne me vanterai jamais, certes.

“Je suis jusqu’à samedi au Grand Hôtel où je reste à votre entière disposition.

“Agréez, monsieur le marquis, l’assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

PAUL DAURE.”

Monsieur de Vaucreuse achevait la lecture de ces lignes tracées et à lui envoyées en hâte par l’Américain, lorsque Maurice pénétra dans le cabinet de travail où il se tenait.

— Eh bien, père, interrogea le jeune

homme, quelle chose grave que tu n’as pas voulu me dire ce matin, as-tu à m’apprendre?

Une angoisse, qu’il ne pouvait dominer, faisait trembler sa voix.

Le marquis s’approcha de lui. Et, l’attirant dans ses bras contre son coeur.

— Moi, mon enfant? Mais j’ai voulu te faire peur tout simplement. Je n’ai rien, pour l’instant, à te dire. Rien d’autre que ceci: demain tu ne te rendras pas seul rue de Balzac. Je t’accompagnerai. Et c’est moi, vois-tu—ah! le bon sourire qui éclaire ta figure!—c’est moi, vois-tu, qui prendrai la main, si fine, si jolie m’as-tu dit, de mademoiselle Agnès Stanley pour la mettre dans la tienne.



LES PERLES

PRESQUE tout le monde connaît l'origine des perles, ne serait-ce que par leur découverte imprévue au sein de moules comestibles. Mais ce qu'on ignore généralement, c'est leur mode de formation et l'extraordinaire variété de leur texture, de leur coloration et de leur valeur.

Si l'on coupe transversalement une perle et qu'on la regarde au microscope sous un fort grossissement, on voit un ensemble de couches plus ou moins concentriques qui montrent nettement qu'on est en présence, non d'une masse homogène, mais d'une substance qui s'est développée lentement et régulièrement.

Comme composition, la perle est formée de la matière la plus commune, le carbonate de calcium, dont elle contient jusqu'à 80 ou 90% de son poids total; elle renferme en outre un peu d'eau et une matière organique, sorté de gélatine solide, la conchyoline.

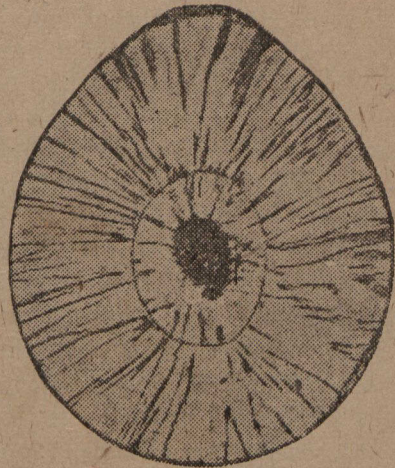
Les perles prennent naissance, dans les huîtres perlières (Méléagrines, Pinna, etc.), par le même mécanisme que la nacre. Mais tandis que cette dernière est le résultat d'une action normale, la perle semble être la conséquence d'une opération physiologique ayant pour but d'éliminer de l'organisme de l'animal un parasite ou une cause d'irritation.

Si l'on examine, en effet, le manteau d'une huître perlière à certaines époques de l'année (août principalement), on remarque de nombreux petits points jaune rougeâtre, précisément dans les régions où

se forment les perles. Ces points sont formés de distomes très petits.

Il est possible de recueillir des spécimens des différentes phases par lesquelles passe la perle de puis son origine jusqu'à sa formation complète et d'étudier ainsi le mécanisme exact de son évolution.

La couleur des perles est extrêmement



Perle ovale fortement grossie et, vue en coupe.

variable et change suivant leur origine. Il y en a de blanches, de noires, de mauves, de rouges, de grises, de jaunes, de vertes, et même de bleues. Les perles blanches sont surtout celles des huîtres désignées sous le nom de piutadines et d'unios. Les noires, assez rares, viennent de Tahiti. Les grises et gris jaunâtres sont fréquentes chez les pinna. Il en existe aussi de couleur bronzée avec reflets métalliques verdâtres; certaines variétés sont ardoisées.

Celles de la Mer Rouge sont légèrement jaunâtres avec reflets dorés.

Le Muséum d'Histoire Naturelle de Paris possède une grosse perle d'une magnifique teinte vert émeraude. Les perles rouge carotte caractérisent généralement celles venant des pinna. Les variétés à reflets rouge gorge de pigeon, roses, lilas, mauves, sont très rares et se trouvent dans les grands gastéropodes des Antilles.

Il ne faut pas confondre l'*orient* des perles avec le *lustre* ou *satiné*, ni avec l'*eau*, ni avec l'*irisation*. Ce sont des propriétés toutes différentes et que les amateurs de perles seuls connaissent bien.

L'*orient* est le brillant tout spécial qu'elles possèdent et qui résulte de la courbure des différentes lamelles concentriques composant la perle, unie à leur éclat particulier. Il dépend du nombre de lamelles et de leur épaisseur. C'est pour cela qu'un morceau de nacre ordinaire arrondi en forme de perle et poli ne saurait jamais remplacer une perle véritable.

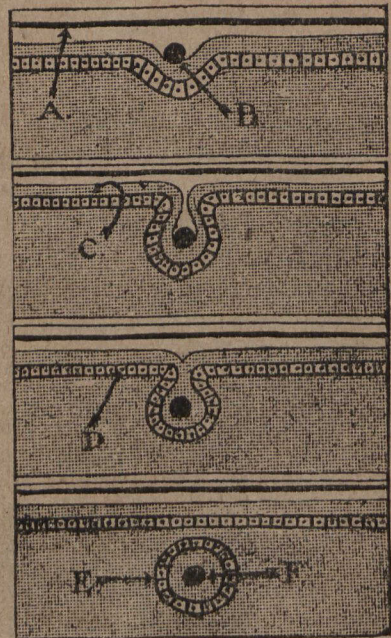
Le *lustre* ou *satiné* provient de phénomènes d'optique dus à la surperposition des assises nacrées qui se laissent successivement traverser par la lumière. Comme l'*irisation*, il a pour origine un mécanisme analogue à celui qui provoqua les teintes irisées et soyeuses des bulles de savon.

Quant à l'eau, c'est la diaphanéité que possèdent toutes les belles perles et que l'on qualifie dans la pratique de "première eau", "deuxième eau", etc. Elle paraît provenir de la blancheur de la matière organique de la perle.

Au point de vue de la forme, on peut dire qu'il existe des perles à contours extrêmement variables. Les plus connues se définissent par le nom qui leur est donné dans la pratique: poires, gouttes, gouttelettes, larmes, etc. Les perles baroques sont celles de forme irrégulière.

Nous ne croyons plus, hélas! à toute la féerie qui berçait l'imagination de nos pères, semait partout de la poésie autour d'eux et fleurissait d'un peu d'espérance le rude labeur de leur vie; les perles n'en sont pas moins demeurées les plus somptueux de tous les bijoux, et aussi les plus chers. Leur prix augmente vite avec leurs dimensions et leur beauté, il se calcule d'après des règles mathématiques qui ne laissent pas, d'ailleurs, de s'allier à quelque lucrative fantaisie.

Elles consistent à donner d'abord à la perle une note qui lui est attribuée d'après



Un organe étranger, parfois un petit ver, suffit à former une perle dans l'huître. En (A) la couche nacrée et en (B) le corps étranger que l'on voit finalement (en E et F) transformé en perle.

son degré de perfection, au jugé, et qui est, par conséquent, dans une certaine mesure, arbitraire; elle dépend, si l'on peut s'exprimer ainsi, du flair de l'arbitre qui la donne et, pour les perles ordinaires, va, en

France, de 1 à 30, mais peut être beaucoup plus élevée pour les perles exceptionnelles.

La note une fois attribuée, on pèse la perle, et son poids est évalué en *grains*; le grain est le quart du *carat*, qui est l'unité de poids du diamant. Pour évaluer le prix d'une perle, on multiplie deux fois sa note par son poids en grains, ce que les marchands de perles justifient en disant que la première multiplication donne la valeur du grain qui est ainsi lié au degré de perfection de la perle et à son poids; la seconde multiplication est, dès lors, toute naturelle, puisqu'on fait payer la perle au grain, comme on paye le sucre à la livre. D'après ce calcul, une perle qui aurait pour note 20 et pèserait 20 grain, c'est-à-dire un gramme, vaudrait 20×20 , soit \$80 le grain et, par conséquent, pour vingt grains, \$1,600.

Vous pouvez vous amuser à faire ce calcul en augmentant le nombre des grains et la note, et vous rendre compte ainsi de la rapidité avec laquelle augmente le prix d'une perle, pour peu qu'elle grossisse elle-même. L'une des plus belles perles connues est celle que Soliman le Magnifique offrit, au seizième siècle, à la République de Venise; elle valait 200,000 ducats, soit \$80,000 de notre monnaie. On dit que le pape Léon X la racheta \$70,000 à un joaillier vénitien.

La valeur d'une perle augmente beaucoup quand on peut lui trouver une soeur toute pareille; un collier dont le milieu est occupé par une grosse perle, de chaque côté de laquelle les perles vont en décroissant symétriquement, les plus symétriques étant presque absolument semblables, prend donc une valeur considérable; c'est ce qui faisait, en partie, celle du fameux collier qui se mua en sucre entre Paris et Londres, connu la honte du ruisseau lon-

donien, ce qui n'est pas peu dire, et ressuscita, finalement, plus glorieux et plus cher que jamais, pour avoir fait scandale.

L'origine des perles n'est pas, d'ailleurs, de celles dont on doit être particulièrement fier. Ce n'est pas qu'elles ne puissent compter des quartiers de noblesse. Elles sont les filles de coquillages producteurs de nacre; or, la nacre est pour les coquillages comme un certificat d'ancienneté de la famille à laquelle ils appartiennent. Les coquillages des premiers temps, des temps primaires, ainsi que disent les géologues des époques qui remontent à une vingtaine de millions d'années, étaient presque tous faits d'une nacre brillante, qu'ils fussent enroulés en spirale comme les Nautilus, tordus en hélice comme les Troques, ou bivalves comme les Avicules, auxquelles se rattachent nos huîtres perlières.

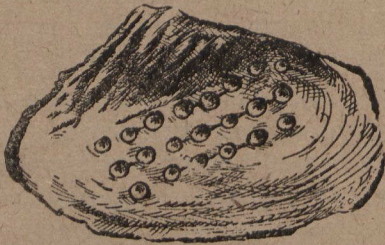
Ces coquillages nacrés ont eu des descendants qui se sont perfectionnés à divers points de vue, mais qui ont remplacé leur nacre par une sorte de porcelaine lisse, quelquefois d'une jolie teinte rose, comme celles des Strombes qui ornent les cheminées ou les commodes des marins; ils ont eu aussi des descendants directs, qui, pendant cette longue suite d'années, n'ont pas changé.

Les Nautilus sont encore nombreux dans les régions chaudes du Pacifique, et on fait de leur coquille, habilement gravée, d'élégantes vasques à fleurs; les grands Troques des mêmes mers fournissent la matière première de nos boutons de chemise et de gilet blanc, et l'on sait à quels usages nombreux la nacre des huîtres perlières est employée: lames d'éventail, poignées des pacifiques épées civiles, manches de couteau, etc. Le commerce de cette nacre est plus important encore que celui des perles. Tahiti en exporte, à elle seule, pour

plus de \$200,000 tandis qu'elle fournit à peine \$120,000 de perles.

L'huître perlière vit principalement dans les lagoons presque circulaires que dessinent les îles de corail; elle s'y développe naturellement; on a essayé, non sans quelque succès, de la cultiver et il ne serait que temps d'y réussir complètement.

Le grand explorateur des îles de corail, Alexandre Agassiz, a constaté que la plupart des lagoons s'ensablent; les plus beaux du monde, ceux des archipels de Tahiti, Tuamotu, Gambier, échappent à ce danger; mais ils sont l'objet d'une exploitation intensive qu'il est difficile de modérer, parce qu'ils constituent pour la colonie une ressource importante, que les gouverneurs hésitent à diminuer les revenus



Coquille contenant 3 rangs de grains de perles.

qu'elle en tire, au cours de leur règne passager, et qu'un peu partout se pratique, à l'heure actuelle, la devise peu généreuse des courtisans de Louis XV: "Après nous, le déluge!"

Il y a plusieurs variétés et même plusieurs espèces d'huîtres perlières. Celles qui produisent la nacre la plus épaisse et la plus belle ne sont pas nécessairement celles qui produisent les plus belles perles. Les perles de Ceylan, qui sont les plus estimées, ne naissent pas dans des coquilles de très belle qualité.

En dehors des huîtres perlières, qu'on appelle aussi Méléagrines ou Pintadines, d'autres mollusques bivalves sont aussi ca-

pables de sécréter des perles: telle est la grande Pinne marine, ou Jambonneau de la Méditerranée, qui donne surtout des perles noires.

Dans les étangs et les rivières de tous les pays, vivent des mollusques bivalves, que les naturalistes désignent sous les noms d'Anodontes, d'Unio et d'Iridins, etc. Les plus connus sont les Mulettes des peintres. Leur coquille est souvent d'une fort belle nacre; ils produisent aussi des perles de valeur.

Les Unio d'une petite rivière des Vosges, la Vologne, sont réputés pour cela. Les fleuves et les rivières des Etats-Unis passèrent, vers 1889, pour une mine de perles inépuisable. La nouvelle produisit une véritable "fièvre des perles", qui arriva à désorganiser, vers 1898, tous les ateliers de New-York, des Etats de l'Ohio, du Wisconsin, de l'Arkansas; elle gagna le Connecticut, le Missouri et même le Tennessee.

Quelques-unes des perles trouvées atteignirent les prix de 1 à 2 mille piastres et même \$40,000. Mais la mine fut vite épuisée et cette exploitation est aujourd'hui abandonnée.

* * *

Quand une huître fait une perle, c'est pour se débarrasser d'un ennemi qui a pénétré dans sa coquille, généralement un grain de sable qui pénètre dans la coquille et que le bivalve n'arrive pas à déloger. Mais des recherches récentes ont prouvé que les perles qui résultent d'un grain de sable ne sont pas aussi belles et n'ont pas la même valeur que celles provenant de vers. Ce qui fait que les perles les plus coûteuses ne sont, en définitive, pas autre chose que des tombes ou plutôt des cercueils d'insectes.

La façon dont l'huître fait sa perle est extrêmement simple.

Tout d'abord, le corps étranger pénètre dans la coquille. L'huître est incapable de s'en débarrasser.

La ligne noire "A" représente la partie extérieure de la coquille de l'huître et "B"



Huître perlière des côtes de France.

constamment en train de bâtir sa coquille de cette façon. Quand le corps étranger est recouvert d'une quantité suffisante de nacre, qu'il est enkysté, le mollusque étend sa peau extérieure "b" jusqu'à ce que les bords se rejoignent; ils croissent ensemble et détachent de la coquille la petite sphère nacrée entourant le ver, puis les dépôts s'accroissent jusqu'à ce que, couche après couche, la perle ait été formée.

En vérité, le ver est enterré dans le cercueil le plus hermétique, le plus somptueux qui se puisse concevoir.

Ainsi, la femme dont la gorge est ornée d'un rang de ces perles merveilleuses, dont la beauté, le prix font pâlir d'envie toutes les autres femmes, d'un de ces rangs qui sont l'apanage de la richesse, la dénoncent et la révèlent, porte, en vérité, autour du cou, une rangée de cercueils d'insectes.

Peut-être quelques femmes, sous les yeux desquelles ces lignes tomberont seront-elles très étonnées et, de même, qu'elles ont su se priver des crosses, aigrettes et plumes, le jour où elles apprirent quelles effroyables hécatombes d'oiseaux il fallait faire pour leur permettre de satisfaire leur coquetterie, peut-être, disons-nous, indignées de s'être embellies jusque-là d'une file de sarcophages, se débarrasseront-elles avec horreur des somptueux colliers dont elles tiraient tant de vanité.

Et cela fera peut-être baisser le cours de la perle, ce qui ne serait point un mal, aux regards de certains, car c'est surtout de cette dernière qu'il est juste de dire qu'elle est hors de prix!

* * *

le ver ou le corps étranger, grain de sable, etc., que celle-ci tente d'abord vainement de rejeter.

Quand elle s'aperçoit qu'elle ne peut le déloger, elle commence à déposer des couches de nacre "c" tout autour. L'huître est

La côte ouest du Mexique est particulièrement riche en placers d'huîtres perlières.

Les plus abondants se trouvent dans les

eaux chaudes du golfe de Californie; mais la plus grande partie d'entre eux sont inexplorés, car l'état de la mer rend les recherches extrêmement difficiles.

Néanmoins, quelques audacieux pêcheurs de perles s'en vont chaque année à la conquête de la fortune le long des bancs de roches battus par les vagues du Pacifique.

Ils partent avec l'autorisation des commissionnaires de la pêche qui, pour un loyer annuel de quatre mille dollars, exploitent 1,700 milles de côte et se préoccupent plutôt du gros poisson que de la coquille à nacre et à perles.



Perles—1, gouttes. 2, ovales. 3, baroques.

Montés sur de petits bateaux à gazoline, jaugeant vingt ou vingt-cinq tonneaux, les chercheurs de perles emmènent un certain nombre de canots qui travailleront autour du navire quand ils auront découvert un banc de quelque importance.

Ils recrutent leur équipage à la Paz, capitale de la basse Californie, parmi les Japonais et les Indiens Yaquis. Les Japonais composent l'équipage proprement dit, et les Indiens s'offrent exclusivement pour plonger, soit nus, soit revêtus du scaphandre.

Chaque armada possède plusieurs équipes de plongeurs nus et un scaphandrier.

Chaque canot embarque cinq plongeurs; le canot scaphandrier est monté par le scaphandrier et quatre pompistes. Tous travaillent sous la vue de l'armateur et rapportent le produit de leur pêche qu'on ouvre à bord du bateau.

Les hommes d'équipage et les pompistes reçoivent un salaire mensuel de vingt piastres mexicaines, soit environ \$10.00. Le scaphandrier reçoit quatre-vingts piastres, soit \$40.00 environ, et il a droit au dixième des huîtres avant leur ouverture.

Les plongeurs nus touchent \$20 à \$25 par mois et ont droit à vingt-cinq pour cent des huîtres qu'ils remontent.

Un scaphandrier habile et fort peut rester sept à huit minutes sous l'eau; il remonte avec cinq ou six cents coquilles d'huîtres. Le plongeur nu n'en rapporte guère plus de cent cinquante. Il reste immergé pendant quarante ou quarante-cinq secondes.

On comprend que ces recherches soient passionnantes; chaque jour de travail s'écoule dans l'espoir d'une belle trouvaille, et ce n'est pas sans émotion que le capitaine du bord assiste, le soir, à l'ouverture des coquilles.

Mais combien de désillusions!

Il arrive fréquemment qu'on ouvre dix ou douze mille huîtres sans y rencontrer une perle, et cela n'a rien de surprenant quand on sait comment se forme cette précieuse matière.

On voit très fréquemment, sur les huîtres, des perles inachevées qui s'écrasent sous les doigts. Bien souvent aussi, l'animal porte la trace d'une ancienne blessure prouvant qu'à cette place, une perle a existé; mais l'objet précieux est tombé et la mer l'a entraîné lorsque l'animal a ouvert sa coquille.

Qui dira les trésors qui jonchent le fond de sable du Pacifique?

Les Indiens Yaquis sont des plongeurs de premier ordre. Dès leur plus jeune âge, ils s'exercent à descendre dans la mer et à y séjourner le plus longtemps possible.

Souvent, cinq ou six d'entre eux s'associent et s'en vont, montés dans une petite barque, braconner à travers les placers. Ces équipes s'éloignent parfois jusqu'à 400 milles de toute terre habitée. Combien périssent pendant la tempête!



Ouverture des coquilles à perles

Mais la tentation de la pêche est si forte que les naufrages répétés n'ont jamais arrêté personne. Chacun se fie à son étoile. Ceux qui échouent sont des maladroits.

L'expérience des uns n'a jamais profité aux autres.

La chance de quelques-unes de ces bandes éveille la cupidité des plongeurs qui n'ont pas trouvé d'engagement à bord d'un navire.

Il n'est pas rare en effet de voir un malheureux pêcheur trouver sur quelques centaines de coquilles un lot de perles valant de 10 à 15 milles piastres. Les hasards de la mer sont si grands... Mais comme il faut présenter un permis du concessionnaire pour pouvoir vendre des perles brutes, il est obligé d'offrir les siennes en cachette, et il les abandonne pour le prix qu'on veut bien lui en donner.

Les *armadas* connaissent bien ces malfaiteurs et elles ne négligent aucune occasion de faire avec eux de belles affaires.

Ni les maigres récoltes, ni les fatigues, ni les dangers, ni la pauvre rémunération de leurs efforts ne retiennent ces sauvages. Ce sont des braconniers de la mer et de même que certains de nos braconniers finissent gardes-chasses, de même les plus habiles d'entre eux finissent par trouver un emploi bien rémunéré, à bord d'un grand bateau autorisé.

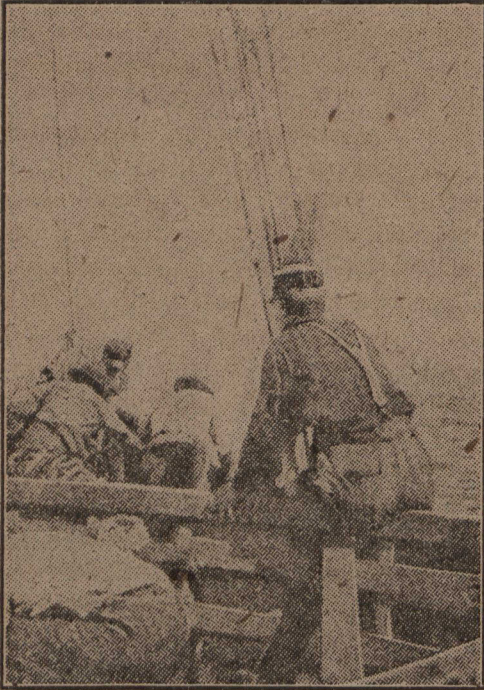
Le produit d'une campagne de trois mois est impossible à prévoir d'avance. Un navire muni de cinq équipes peut rapporter \$2,500 aussi bien que \$10,000.

La nacrè est heureusement la grande ressource des armateurs, car les coquilles, dépouillées du sable et des mousses qui les recouvrent, se vendent \$376 la tonne. On compte généralement que la perle rapporte environ le double de la nacrè, c'est-à-dire que l'ouverture de dix tonnes d'huîtres produit généralement \$6,000 de perles.

Les requins sont extrêmement nombreux sur la côte ouest du Pacifique, et il n'est pas rare qu'on en tue une douzaine autour de l'*armada* pendant une campagne ordinaire.

Les plongeurs nus sont seuls attaqués par les requins, aussi ne descendent-ils au fond qu'armés d'un fort coutelas qu'ils manient avec une dextérité prodigieuse.

Il y a peu de plongeurs, à la Paz, qui n'aient eu à se mesurer au moins une fois avec les requins. Depuis l'emploi des scaphandriers, les accidents sont devenus plus rares, car le scaphandrier descend le premier sur les bancs de perlières.



Le scaphandrier remonte à bord.

La vue du scaphandrier épouvante les requins qui prennent la fuite. Les plongeurs nus peuvent alors opérer avec une sécurité relative.

— o —

Pour avoir lancé des pierres à deux de ses camarades, un jeune Américain a été condamné à en lancer 1,000 autres. Le jeune accusé est maintenant très sage, sans compter qu'il est guéri de sa maladie de lancer des pierres. La nouveauté du genre de punition infligée a été le cas d'une grande publicité.

LES DANSES D'ÉGLISE

EN vertu d'un ancien rite, cette coutume est pratiquée dans l'église paroissiale de Musgrave, dans le Westmoreland.

Le premier mai de chaque année, douze jeunes filles de Brough se réunissent dans la matinée, près du pont de cette ville; elles sont décorées de fleurs et de guirlandes fraîchement cueillies.

Accompagnées d'une fanfare, elle se dirigent, en passant à travers les champs, vers Musgrave. Les jeunes filles sont conduites vers l'aile nord de l'église où elles déposent leurs guirlandes qui doivent rester à cet endroit jusqu'à l'année suivante. L'Évangile est lu par le Ministre, tandis que des prières sont récitées et des psaumes chantés.

Alors un espace est nettoyé près de l'autel et la musique commence à faire entendre ses sons harmonieux et cadencés. C'est le moment de la danse qui se continue jusqu'au midi.

De telles danses ont souvent lieu dans les églises Continentales. Durant l'octave du *Corpus Christi*, un ballet est exécuté chaque soir, devant le maître-autel de la Cathédrale de Séville, par des garçons de 12 à 17 ans.

Ils portent des chapeaux recouverts de plumes et le costume des pages du temps de Philippe III.

A Echternarch, dans le Luxembourg, la procession des *saints dansants* est encore en vogue le mardi de la semaine de la Pentecôte.

Cette danse consiste en une longue suite de fidèles dansant trois pas en avant et trois pas en arrière.

Ces danses qui ont un caractère rustique sont de toute beauté et réunissent toujours un grand nombre de curieux.

— o —



LE CAREME

QUELQUES jours encore, et la physionomie de Montréal va changer: le Carême va finir; le temps du jeûne va cesser.

Bientôt les offices du dimanche des Rameaux joncheront les portiques du buis de nos campagnes, comme il y a deux mille ans fut jonchée de myrtes, d'oliviers et de palmes la route qui conduisait de Bethphagé à Jérusalem.

Puis, viendront les jours de Pâques avec les primevères, les muraiillers, les violettes et toutes les fleurs hâtives de chez nous. Dans le matin déjà plus lumineux, leur présence sur les éventaires ne choquera point douloureusement comme parfois sous le brouillard de l'hiver montréalais. De l'étalage des épiciers disparaîtront les savants échafaudages de boîtes de conserves, et du seuil des boutiques les caisses de harengs secs, et les barils débordants de morues salées toutes dégouttantes de saumure.

Que le soleil se montre, et qu'une nuit, une seule, soit plus élémentaire que les autres, nous jouirons du printemps.

Mais, en ce moment, nous sommes encore en Carême, et il ne convient pas de nous en évader trop vite. Le jeûne prescrit par toutes les religions, l'est encore, l'est toujours par l'hygiène; et, à son défaut, l'abstinence demeure recommandable. Les médecins s'accordent encore à reconnaître que le printemps est une époque dont l'homme doit subir l'influence. Il est de fait qu'en cette saison, notre sang circulé avec plus d'énergie et souvent avec une violence extraordinaire. Des aliments

trop nourrissants peuvent provoquer des accidents graves. Une nourriture végétale est, au contraire, souverainement hygiénique.

“Etendez alors votre vin avec beaucoup d'eau; dit le savant docteur Vitteaux de St-Désert; mangez peu; jeûnez, en un mot; vous serez moins graveleux, moins gousteux, moins couperosé; les digestions se feront mieux; votre tête sera moins pesante; votre oeil ne semblera plus sortir de votre orbite; votre âme se dilatera et rayonnera de joie. Et, parce que l'influence de la saison dure quelques semaines, il est convenable que votre jeûne se prolonge pendant quarante jours. La loi de Carême est une loi de conservation, et il est admirable que l'Eglise ne l'impose qu'alors que le développement physiologique est achevé, le système osseux pleinement consolidé. Il sera bon que le jeûne se renouvelle aux Quatre-Temps, parce que ce sont des époques de transition et de grands troubles atmosphériques.”

Quatre-Temps, Vigiles, jeûneras
Et le Carême entièrement.
Vendredi, chair ne mangeras
Ni le samedi même.

Je ne suis pas très sûr, en ce temps qui bouleverse les croyances, d'avoir bien régulièrement observé ces rites salutaires; et je suis à peu près certain d'avoir négligé de me rendre au sermon. Je ne m'en accuse pas ici; mais je ne m'en flatte pas non plus. C'est que j'ai conservé du Carême et

de la pénitence qu'il impose, un souvenir qui n'est pas sans douceur et sans charme.

Nous avions, dans mon enfance, au pensionnat de religieux chargés de mon éducation, un brave homme d'aumônier qui ne fut probablement jamais distingué par son évêque; et je n'ai pas appris qu'on l'eût, en aucune circonstance, chargé de prêcher le Carême ailleurs que dans notre chapelle.

Mais, comme beaucoup de gens dont l'origine est des plus humbles, il avait un bon sens qui le sauvait. C'est ainsi que dans la période chargée de son ministère, qui s'étend du Carême-prenant au jour de Pâques, il avait coutume de nous lire tout simplement les sermons de ses grands devanciers, ces mêmes sermons que je devais retrouver plus tard dans les anthologies avec d'autres modèles de littérature française. N'était-ce pas à la fois très humble et très sage?

Donc, de très bonne heure, et bien certainement sans apprécier encore son génie, je connus Massillon. Cette pure, harmonieuse et pathétique éloquence, qui encore aujourd'hui, ne me paraît pas faite pour les tout petits dont j'étais, ne laissait pas que de me causer quelque épouvante. Les commentaires de notre aumônier, repris en classe par nos professeurs, me persuadaient que j'étais bien certainement un grand pécheur. Si je n'étais pas de ceux qui ne veulent pas se convertir, ou qui diffèrent leur conversion, ou qui ne se convertissent jamais que pour retomber, peut-être étais-je de ceux qui croient n'avoir pas besoin de conversion; peut-être étais-je sans le savoir, du parti des réprouvés. "O Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?"

Des phrases entières m'étaient gravées dans la mémoire.

Au réfectoire, devant la morue salée

qui me donnait d'insurmontables haut-le-cœur, j'aurais bien sincèrement voulu me mortifier en ingérant quelques lambeaux de cette chair coriace et pestilente. J'étais un assez mauvais petit élève. De cela j'avais conscience. La nécessité de faire pénitence me semblait évidente. Mais j'avais découvert que des discours de Massillon on pouvait tirer des subtilités de casuiste; et, déjà, je cherchais à tourner la difficulté en choisissant la peine. Tout en me bourrant de pain sec, je laissais mon assiette intacte; et quand le surveillant se levait pour la prendre en me menaçant de me la représenter jusqu'à ce que je l'eusse vidée, je lui disais en tronquant sciemment un texte: "Je ne devrais pas manger parce que je ne travaille point."

Par bonheur, un de mes petits camarades, beaucoup plus pratique que moi, et qui, sans doute, devait dormir pendant le sermon, ne s'embarrassait pas pour si peu; il jetait le poisson sous la table ou l'enveloppait dans un papier, pour s'en débarrasser pendant la récréation.

Non sans de gros scrupules, je fis de même, tant j'avais horreur de la morue salée.

Aujourd'hui encore, cette horreur ne s'est pas calmée. J'ai peine à croire qu'elle n'est point partagée par tout le monde. La morue salée qui déborde jusque sur le trottoir parisien, trouve-t-elle réellement des acquéreurs? Est-elle donc constamment renouvelée, ou n'est-ce pas plutôt le même stock qui sévissait au temps de ma jeunesse?

O Carême! tant de deuils ne suffiraient-ils pas à la pénitence de l'humanité tout entière?

Non, sans doute, puisque, par toute la terre, le Carême, quel que soit le nom qu'on lui donne, est observé. Chez nous, les lois civiles n'en assurent plus l'observan-

ee; et on ne verrait plus, comme au seizième siècle, des bouchers condamnés à mort pour avoir fait un étalage de viande. On ne serait plus pris pour avoir mangé le lard.

Il est, cependant, curieux de rappeler que la Révolution française qui abolit ou débaptisa tant de vieilles coutumes, reprit pour son compte l'idée du Carême. Quand le ravitaillement des armées devint difficile, ne vit-on pas le peuple de Paris se l'imposer spontanément dans un beau mouvement de patriotisme?

Et le Carême civique n'exista-t-il point, quand, en 1794, il s'agit de contrebalancer les spéculations des accapareurs?

Quelles que soient les lois qui l'inspirent, religieuses, économiques ou de simple hygiène, il paraît démontré que le Carême est indispensable. Notre corps, débarrassé par le jeûne des superfluités de la digestion, laisse déjà notre esprit plus libre, mieux préparé aux besognes inéluctables.

Quelques jours encore, et la physionomie de Montréal aura changé. Pâques aura tout fleuri, tout, jusqu'aux quartiers des boeufs gras, ouverts pour présenter plus d'ampleur et dont la solution de continuité sera dissimulée sous une guirlande de roses; tout, jusqu'aux têtes de veau garnies de persil; jusqu'aux jambons, qui seront comme des bouquets dans leur papier de dentelle; jusqu'aux cochons de lait, goûtant pour la première et la dernière fois quelque mandarine ou quelque bouquet de violettes. Et, si, devant ce tableau alléchant des agapes désormais permises, nous pensons encore à nos quarante jours de jeûne ou d'abstinence, ce sera pour nous rappeler ce cuisinier, célèbre par ses ouvrages sur l'art culinaire, qui dirigea le service de bouche chez le prince

de Talleyrand et les empereurs de Russie et d'Autriche et qui par une amusante ironie, s'appelait Marie-Antoine Carême.

— o —

UNE CITERNE SANS EGALE

A Constantinople, il y a un immense dépôt d'eau souterrain qui, sans contestation, est le plus grand du monde. On accède à cette colossale citerne que les Turcs appellent Yere-Batam-Serrallo, par une maison qui n'a rien qui la distingue des autres. Mais dans la cour de ce bâtiment se trouve un petit chemin en pente qui aboutit à la porte du mystérieux "Palais des Eaux."

La voûte de la citerne est soutenue par un nombre considérable de colonnes de marbre, chacune d'une seule pièce, et séparées entre elles par un espace de trois verges.

On a essayé à deux reprises d'explorer d'une manière complète cette citerne sans égale, et les deux fois, ce furent des voyageurs anglais qui tentèrent sans résultat cette périlleuse aventure.

Tout ce que l'on sait, c'est qu'elle occupe un espace de plusieurs milles carrés sous la ville. La première fois qu'on voulut l'explorer, le visiteur prit place dans une petite barque que conduisait un batelier, mais ni l'un ni l'autre ne revinrent.

On supposa que, perdus dans le labyrinthe de colonnes, ils ne purent retrouver la sortie et moururent de faim. Dans le second cas, l'explorateur s'embarqua seul car il n'avait trouvé personne qui voudût l'accompagner.

Après avoir fixé deux torches allumées à la proue de sa barque, il plaça à l'arrière une corde très longue dont une des extrémités fut attachée à la colonne qui se trouvait le plus près de l'entrée.

A la porte, quelques amis restèrent pour attendre le retour de ce curieux visiteur. Ils virent peu à peu disparaître dans l'obscurité la lueur des torches.

Quatre heures après le départ, lorsqu'on commençait à supposer que le malheureux explorateur avait été la victime de sa hardiesse, on vit de nouveau briller les torches dans les ténèbres, et peu après l'Anglais sautait de sa barque.

Il raconta qu'il avait parcouru une distance considérable, toujours en ligne droite, jusqu'au moment où il était arrivé au bout de sa corde.

Mais il n'avait pas pu apercevoir, quel que soit la direction dans laquelle il ait regardé, la fin de cette citerne.

Partout s'étendaient de larges avenues de colonnes qui se perdaient dans l'obscurité.

— o —

LA LOTERIE

La loterie est d'origine génoise. Tous les six mois avait lieu dans la République de Gênes la désignation de cinq magistrats pour le Sérénissime Collège. C'était le sort qui décidait. Les noms des candidats —120— étaient mis et mélangés dans une urne appelée *seminario*. Les cinq premiers qui en étaient retirés indiquaient les futurs magistrats. Vers la fin du XVI^e siècle, ce tirage au sort donna lieu à des paris entre concurrents: cette coutume se répandit dans la population et bientôt une société centralisa les enjeux et opéra la répartition des rapports.

Le gouvernement s'opposa par des décrets, des lois, au développement du nouveau jeu; rien s'y fit. C'est alors que la République monopolisa, en 1646, le "Jeu du Séminaire" et en fit une institution d'Etat.

Les divers pays d'Europe virent fonctionner chez eux des organisations similaires, souvent encouragées par les gouvernements qui y trouvaient des ressources budgétaires. Le "Jeu du Séminaire" fut pratiqué à Venise en 1734 et donna à l'Etat un bénéfice dépassant un million. Presque à la même époque, en voyant naître le "Jeu des Sénateurs". Les Médicis essayèrent de mettre fin à la frénésie des joueurs. Ils édictèrent même des décrets menaçant de la torture ceux qui introduiraient la loterie en Toscane; ce fut en vain et, deux ans après, le jeu était consacré officiellement dans cette province.

Les Etats pontificaux virent se créer de nombreuses loteries. Après avoir d'abord excommunié des joueurs, les papes virent dans le jeu une source de bénéfice pour le fisc et, effectivement, celui-ci trouva que les loteries, enfin autorisées, lui procuraient un revenu de 1 million $\frac{1}{4}$.

En France, après de nombreuses entraves, la première loterie officielle eut lieu en 1836. Deux Génois tentèrent en 1752 d'acclimater le système des loteries en Autriche. Ils n'obtinrent pas l'autorisation sollicitée, mais, en 1787, le gouvernement autrichien—qui l'exploite encore—assuma la réglementation d'une loterie nationale.

En 1763, Frédéric III créa la première loterie qui fonctionna en Prusse. Il agit ainsi pour se créer des ressources destinées à couvrir une partie des dépenses de la guerre de Sept Ans. Le jeu fut introduit en Espagne par Charles III, en 1763. Il s'y implanta et prospéra à merveille.

De nos jours, il n'y a plus que quatre Etats pour autoriser le jeu de hasard dans un but fiscal: l'Italie, l'Espagne, l'Autriche et la principauté de Monaco.

— o —

LE CARNAVAL CHEZ LES BETES

DES dessinateurs comme Granville se sont parfois amusés à représenter des animaux en leur donnant des formes caricaturales et imprévues. La nature a, très sérieusement, réalisé des conceptions aussi comiques en donnant la vie à certaines bêtes que nous ne pouvons regarder sans rire.

Nous examinons dernièrement les manchots ou pingouins qui ont l'air de peupler les régions polaires d'une "cour des miracles" d'infirmités et d'amputés. Vous connaissez aussi les ridicules pélicans, si cocasses avec l'énorme et flasque garde-manger qui leur pend sous le bec.

Voici maintenant un autre animal, bien plus paradoxal encore, l'ornithorynque, qui n'est pas un oiseau, et qui pourtant a

fumiste et qu'on y avait cousu une peau de loutre avec un bec de canard.

Aujourd'hui, cet animal, originaire de la Nouvelle-Zélande est mieux connu. As-



Le singe nasique de Bornéo.



L'ornithorynque de la Nouvelle-Zélande.

un bec et qui pond des oeufs comme les oiseaux.

Lorsqu'on en ramena un en Europe, pour la première fois, il était empaillé et personne ne voulut croire que ce fut la dépouille d'un animal véritable. On crut que c'était la préparation artificielle d'un

sez analogue à la loutre, il vit comme un quadrumane, chassant et guettant sa proie auprès des rivières.

Sa singularité essentielle consiste dans le bec corné, très large, aplati et irrégulièrement quadrilatère, dont il se sert pour happer sa nourriture.

Un autre animal infiniment risible est le singe *nasique*, que l'on rencontre particulièrement dans l'île de Bornéo. Il possède un nez si volumineux que lorsqu'il saute d'un arbre à l'autre, il se couvre toujours le nez avec les mains, pour éviter de le cogner contre quelque branche.

En Norvège les banques d'Épargne ne ferment qu'à minuit.

POISSON SANS QUEUE

Voici une illustration très curieuse et très originale. Elle représente une carpe sans queue; c'est une rareté; ce serait même un phénomène si l'on n'attribuait pas cette difformité à une cause secondaire tel qu'un accident ou à la morsure d'un autre vertébré aquatique, qui a laissé échapper sa proie.

Ce poisson a été pris, à la ligne, par



Clay Johnson, dans la Rivière Scioto, près de Chillicothe (Ohio). Il mesure 12 pouces, pèse 3 livres et demie et sa grosseur est de 6 pouces.

Comme preuve d'une vraie curiosité, il a été exhibé, enfermé dans un bocal, dans les rues de Chillicothe, et malgré l'abstraction d'une des membranes essentielles pour sa locomotion, il nageait commodément, se servant des deux nageoires de derrière, en guise de queue.

LE CLUB DU LION ROUGE

De tous les clubs étranges en existence, certainement le plus curieux est bien celui du "*Lion Rouge*", qui a des succursales à Londres, Edimbourg, Birmingham et presque dans la totalité des villes du Royaume-Uni. Il est composé de savants, qui chaque année donnent un banquet à l'Association Anglaise, dans la ville où elle se réunit en Convention.

L'origine de ce club est bizarre mais intéressante. En effet, il y a 130 et quelques années on construisait une taverne que l'on baptisa du nom de "*Lion Rouge*", sur la rue Bread, à Birmingham. Dans ce sanctuaire, les savants et littéraires éminents se réunissaient en assemblée.

C'est là que fut formée "l'Association Britannique", qui en 1839 tenait sa première convention annuelle, présidée par Edouard Forbes.

Afin de donner un aspect social aux affaires, ce dernier présida aux délibérations, couvert d'une peau de lion, d'où l'origine du club du "*Lion Rouge*".

Au commencement de la réunion, il avait la tête complètement couverte de la peau précitée, hurlant et criant furieusement, étant aidé dans la suite par les délégués présents.

Le symbole de l'"Association du Lion Rouge" consistait en un lion rouge, tenant dans une de ses griffes une pipe, et dans l'autre un pot de bière, en dessous duquel on pouvait lire l'inscription suivante: "*L'heure du repas du Carnivore est à 6 heures précises*". Forbes continua cette tradition même au temps où sa grande science lui avait valu les honneurs les plus élevés.

D'où l'origine de l'"Association du Club du Lion Rouge". L'habit pour cette fois fera-t-il le moine?



CHEZ LES DIGOS

— o —

Un touriste parcourant l'Afrique orientale, de Zanzibar au Kilima-Ndjaro, nous parle ainsi de Gassi :

Le peuple digo a toujours eu à se débattre entre deux ennemis : les Massaïs et les Swahilis, les Massaïs qui leur enlèvent leurs troupeaux, les Swahilis qui leur prennent leurs jeunes gens, leurs femmes et leurs enfants.

Ce dernier fléau du pays a son centre principal à *Gassi*, où il est dirigé par le fameux *Mbaroukou*. *Mbaroukou*, *Embareuk*, *Baraka* et *Baruch*, sont un même mot d'origine sémitique qui signifie *Bénéédiction*. Appliqué au chef de *Gassi*, c'est une assez belle antiphrase.

Descendant de l'ancienne et puissante famille des *Mazroui*, qui avait été chargée du gouvernement de *Mombassa* par l'Iman de *Mascate*, au siècle dernier, et qui, à l'avènement des *Bou-Saïd* à *Zanzibar*, refusa de les reconnaître, *Mbaroukou* a passé sa vie à batailler contre *Séyid-Saïd*, *Séyid-Medgid* et *Séyid-Bargash*. Presque toujours réfugié dans l'Intérieur, sur les hauteurs de *Mwélé*, avec une bande de partisans, il accueillait les Arabes auxquels il fournissait des esclaves et dont il recevait autant de poudre et de fusils qu'il lui en fallait pour opérer sans crainte contre les faibles villages digos.

Lorsque les Européens commencèrent, il

y a quelques années, à jeter un oeil de convoitise sur cette partie de l'Afrique, *Mbaroukou* était tout désigné pour être leur homme. Il le fut, acceptant tour à tour les divers pavillons qu'on lui donnait.

Finalement, la partie qu'il occupe étant devenue zone anglaise, les Anglais lui ont donné *Gassi* comme sa capitale, servi une pension et attribué assez de soldats et de fusils pour qu'il se croie sultan du lieu.

J'ignore quel usage il fait actuellement de cette puissance. Mais, au témoignage unanime des *Digos*, il a jadis ruiné leurs villages, transformé en déserts solitaires des pays magnifiques et envoyé les trois quarts de la population en esclavage, à l'île *Pemba* ou en *Arabie*.

On se demande parfois, en voyant si près de la Côte tant de tribus peu entamées par l'Islam, comment et pourquoi elles sont restées fétichistes. La réponse est très simple. Les musulmans se sont volontairement abstenus de faire chez elles de la propagande religieuse, afin d'avoir le droit d'y pratiquer des coupes régulières et rationnelles.

Pour eux, ces tribus voisines ne sont pas autre chose qu'un parc à esclaves, entretenu méthodiquement et exploité de même, où l'on donne à la famille les moyens de se perpétuer et dont on enlève, au moment voulu, quatre enfants sur six.

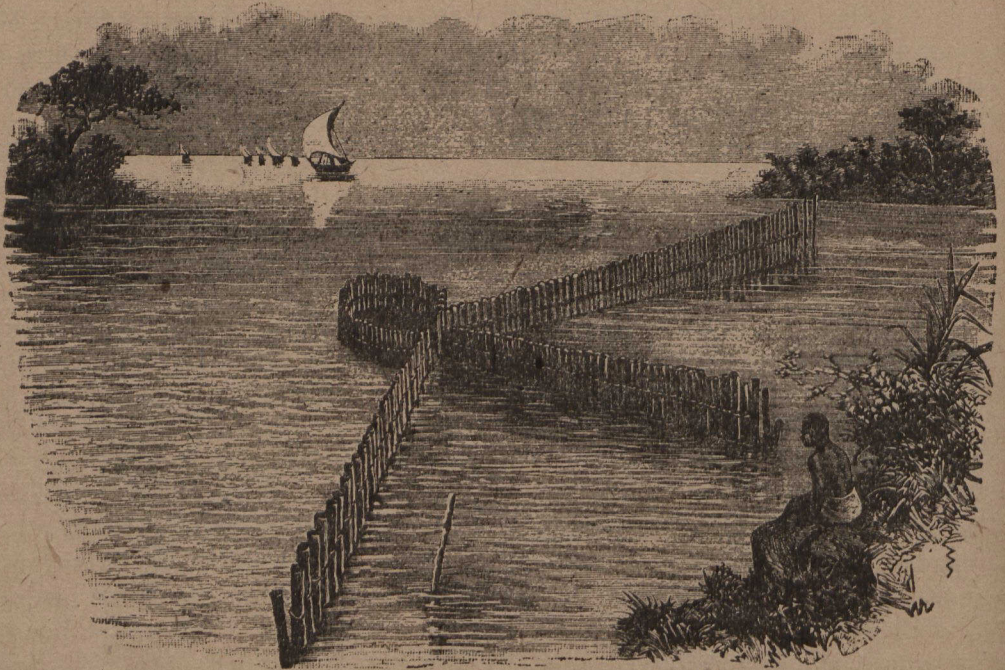
Les deux qu'on laisse sont pour la reproduction.

Mbaroukou! Nous n'étions pas fâchés de voir de nos yeux ce vaillant homme. Un petit détour vers la Côte nous conduit à sa capitale. Aux environs, de nombreux esclaves sont occupés dans des rizières ; nous traversons des champs de sorgho, et

plupart sont en clayonnage garni de terre et couvert de feuilles de cocotiers. Une seule rue, mais, chose remarquable! elle est droite.

Nos porteurs s'établissent à l'entrée de la Cité sur un terrain vague, et nous nous dirigeons immédiatement vers ce qu'on nous dit être la résidence du "Sheikh".

Longtemps il faut attendre dans une pièce intérieure où les notables du lieu sont assis sur deux dignes. La conversation



Le barrage d'une rivière chez les Digos.

au-delà d'une grande lagune que nous avons le bonheur de passer à pied sec, nous voyons bientôt apparaître deux rangées de maisons neuves, inachevées même, de style swahili : quatre murailles en carré long, avec une petite varangue sur la façade, et à l'intérieur nombre de compartiments séparés.

Quelques-unes sont en pierres, mais la

est peu animée, cérémonieuse, embarrassée, telle à peu près qu'on peut se la figurer avec des visiteurs qui vous feraient plaisir d'être à 100 lieues de là.

Enfin, Mbaroukou paraît costumé à l'arabe : c'est un grand garçon d'environ quarante ans, au teint peu foncé, quoique sa mère soit une pure négresse, et n'ayant vraiment dans sa physionomie tranquille

rien qui dénote les prouesses d'Ali-Baba qu'il a renouvelées dans ces pays, en compagnie des quarante voleurs qui l'accompagnaient et qui sont là.

L'accueil qu'il nous fait est celui d'un homme fort intrigué. Nous lui disons bien que nous sommes de passage, que nous allons à Vanga, et de là au Kilima-Ndjaru, que, traversant ce pays, nous n'avons pas voulu le faire sans venir lui présenter nos saluts. Il écoute, mais il ne croit pas.

Il a déjà vu beaucoup d'Européens dans sa carrière, et comme chacun lui a fait des propositions politiques, il s'attend à nous voir sortir de nos poches, à tout moment, un drapeau quelconque. Il examine, tourné, retourne; ses questions deviennent nombreuses et légèrement indiscrettes.

Nous nous retirons, nous installons nos tentes au milieu de nos hommes, et nous faisons aux alentours notre petite promenade d'inspection.

Ce village tout neuf est sorti de terre depuis que la paix semble assurée. Il porte de nom de *Kaou-Kabani*, savamment tiré du Coran, et il sera désormais la résidence de Mbaroukou. Le vrai Gassi se trouve en face, au-delà d'une petite lagune que la mer recouvre à peu près tous les jours. Nous y allons: c'est aujourd'hui une simple réunion de quelques cases occupées par des pêcheurs. En somme, triste lieu, mais éminemment propice à servir de repaire à des négriers, caché comme il est et inconnu, inaccessible à des bateaux de fort tonnage.

De plus, quand le vent est favorable, une nuit suffit à des embarcations indigènes pour passer de là à l'île Pemba, où l'on trouve toujours dans les grandes campagnes de giroffiers à placer avantageusement "la marchandise qui travaille et qui

parle". Au besoin, si un vapeur anglais fume à l'horizon, rien n'est simple comme d'attacher une pierre au pied de l'esclave et de le jeter par-dessus bord... Sous une varangue, voici tout juste une demi-douzaine de malheureux liés aux chevilles de solides entraves en fer, silencieux, l'air abruti, qui attendent sans doute leur passage. A côté, une badine en main, le surveillant regarde au large.

De retour au camp, nous trouvons un plat de riz et un autre de volaille. Chacun d'eux repose chaudement sous une sorte de couvercle conique, en paille tressée, orné de dessins en laine multicolore et en usage dans la haute société musulmane: c'est un envoi du Sheikh. Son riz est bon; mais, pour avoir mis trop de jus de citron, la cuisinière a gâté sa sauce.

Lui-même vient plus tard nous rendre la visite que nous lui avons faite et paraît enfin constater que, n'ayant ni annexion à préparer, ni drapeau à offrir, ni cadeaux souverains à présenter, nous sommes des Européens beaucoup moins intéressants que les autres.

Tout de même, n'y aura-t-il absolument pas moyen de rien tirer de ces Infidèles?

Quand il est parti, voici que s'avance doucement un petit bonhomme à figure ratatinée, souriante et madrée, le dos courbé, tenant d'une main un grand chapelet musulman, et de l'autre un long bâton. C'est Bohéro, qui fut, — devinez quoi? — le guide du baron von der Decken, en 1861, dans sa première expédition au Kilima-Ndjaru!... En ce moment même, il revient d'un voyage à l'Intérieur. Il dit connaître tous ces pays comme le creux de sa main, nous parle d'un endroit qu'il nomme *Molok*, chez les Massais, où se trouve une grotte mystérieuse dans laquelle il a pénétré un jour et qu'il assure être pleine de

merveilles: de grandes pierres taillées et chargées d'inscriptions inconnues. Nous prenons grand intérêt à cette révélation, il le voit et s'offre tout de suite à nous servir de guide,—moyennant \$100,000!

Oh! ce Bohéro! Sa conversation, qui promettait beaucoup, finit bientôt par devenir fatigante, écrasante, entrecoupée

fait nuit. Le malheureux! c'est pour demander cette fois une caisse de rhum.

—Mais, Bohéro, Mohammed a défendu d'usage de ce liquide-là!

—Oui, mais si j'en prends un peu — oh! bien rarement—ce n'est pas comme liqueur, c'est comme remède.

Et il tousse énergiquement.



Attendant le navire qui doit les emporter

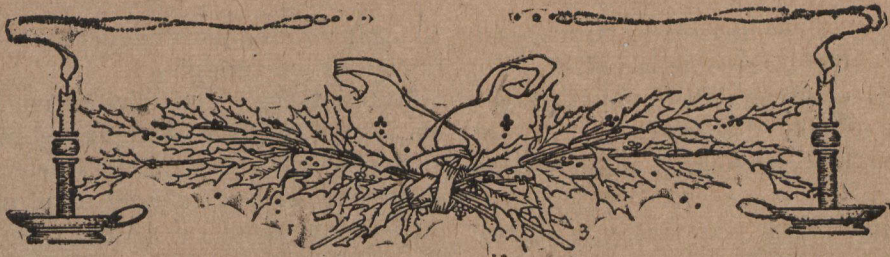
qu'elle est d'invocations perpétuelles qu'il lance vers le ciel en dévidant son chapelet, sans doute pour s'excuser près de son patron de s'entretenir si longtemps avec des Infidèles. Finalement, il nous quitte pour aller, dit-il, faire sa prière: il reviendra plus tard.

Plus tard il revient en effet, quand il

—Combien à la fois?

—Peut-être une demi-bouteille, une bouteille...

Nous renvoyons l'affaire au lendemain, et, le lendemain, à notre grande satisfaction, nous prenons congé de Mbaroukou, de Gassi, de Bohéro, de tout ce trou infect de négriers et de voleurs.



AUTOUR DE LA CHANDELEUR

CETTE fête, qui n'est plus chômée aujourd'hui en France, a pour objet de rappeler la présentation de l'Enfant Jésus au Temple, et la purification de la Sainte Vierge.

Son nom lui vient des cierges bénits qu'on y porte en procession à l'église. Le pape Gélase (472), jugeant plus sage de le détruire, l'aurait substitué d'après Bède — Bède le vénérable, moine et historien anglais du septième siècle — aux antiques lupercales, ou, d'après d'autres auteurs, aux fêtes de Proserpine et de Cérés, qui se célébraient à la même époque où l'on portait aussi des torches allumées.

C'est une des coutumes de la vieille France, qu'à la Chandeleur on fait des crêpes dans l'âtre du laboureur et que chacun doit retourner la sienne.

«A la Chandeleur, dit Abel Hugo, si les paysans ne faisaient pas de crêpes, leur blé de l'année serait carié. Et celui qui retourne sa crêpe avec adresse, qui ne la laisse pas tomber dans les cendres, ou qui ne la rattrape point dans la poêle sous la forme navrante de quelque linge fripé, celui-là aura du bonheur — jusqu'à la Chandeleur de l'année suivante.»

* * *

vient à la cuisine, et de la grand'mère au dernier bambin, chacun s'efforce d'être adroit, de tenir avec maestria la queue de la poêle, de faire bondir avec brio la crêpe indocile, rebelle et taquine. Inutile de dire que, faute d'apprentissage, nos sauteurs de crêpes improvisés se signalent par leur maladresse, et que bien rares sont ceux qui peuvent retourner le rond de pâte dorée sans qu'il retombe roulé, plié ou déchiré dans la poêle, ou sans qu'il aille rouler dans le feu, pour la plus grande satisfaction des spectateurs qui huent le maladroit.

* * *

En Bretagne, parfois on se livre à un jeu rénové des guerriers celtiques. Une joyeuse bataille éclate le soir de la Chandeleur. Rassurez-vous: les projectiles ne sont point dangereux; ce sont des crêpes que vient de préparer la ménagère. Elles volent dans l'espace et vont s'aplatir sur le nez d'un gars ou bien elles coiffent d'un singulier bonnet quelque jolie fille — qui, alors, est vraiment à croquer.

Il y a eu, depuis que la Chandeleur existe, des parties de crêpes homériques. Entre toutes celles que l'on pourrait citer, relevons celle-ci:

Avant de partir pour la campagne de Russie, Napoléon, fêtant la Chandeleur,

En Poitou, ce soir-là, tout le monde

faisait une partie de crêpes. Arriva son tour de "tenir la queue de la poêle".

— Si je retourne celle-ci, dit-il, je gagnerai la première bataille!

Et la crêpe se trefourna, ronde comme une lune.

— Si je retourne cette autre, je gagnerai la deuxième!

Et, encore, la crêpe tournoya comme un louis d'or.

La troisième fit de même; quant à la quatrième, comme un torchon boueux, elle roula dans la cendre.

Celle-là, c'était la Bérésina!

Dans nos campagnes, on fait encore bénir, le jour de la Purification, un cierge neuf. On l'allume, et on essaie de le rapporter "tout clairant" à la maison: s'il ne s'éteint pas, c'est un heureux présage, et celui qui le tient est sûr de ne pas mourir dans l'année.

Le cierge de la Chandeleur passe pour le plus précieux des talismans contre les sortilèges et les maléfices. Quand un animal domestique est malade, on fait couler trois ou quatre gouttes du cierge dans son breuvage. On l'allume pour conjurer la foudre lorsque l'orage gronde. On l'allume aussi pour bénir les premiers communians et les fiancés, avant leur départ pour l'église; de même, lorsque le prêtre vient d'administrer les derniers sacrements à un mourant.

LA VIE EN ISLANDE

LES hommes et les femmes, les patrons et serviteurs, tous vivent dans la même chambre en Islande. Il va sans dire que la propriété n'est pas en honneur chez ces habitants, mais malgré leur pauvreté et leurs habitudes à toutes sortes de privations, ils

donnent un exemple singulier de la satisfaction de leur destinée.

La beauté des jeunes filles est remarquable, leur magnifique chevelure retombe en de longues tresses, particulièrement recouvertes par des replis d'étoffe noire, qu'elles portent gentiment sur un des côtés de la tête. Au sommet ce châle est garni d'une série de bandes de soie colorée, qui traversent une boucle d'acier ou d'argent, pour aller retomber sur l'épaule.

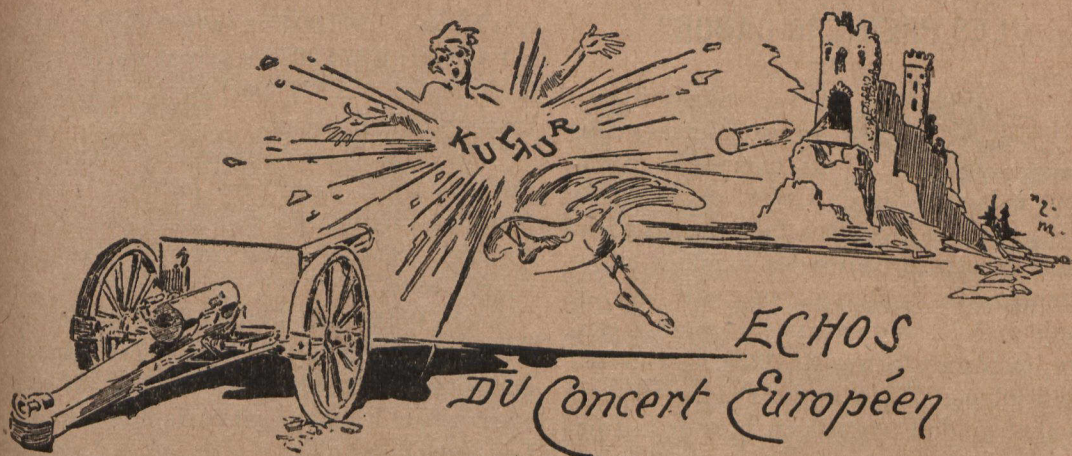


Une femme islandaise.

Elle rappelle la coiffure de la Grecque, mais ses yeux bleus, avec leurs expressions de douceur et de bonté, vous reportent rapidement à leur origine danoise.

Leur toilette est faite d'étoffe tissée dans leur pays et aux jours de fête leur corset est gaîment orné de soutaches argentées et de velours, tandis que leur ceinture et leurs manches sont garnies de dessins argentins, de grande valeur.

Durant les journées de froid, les châles deviennent d'utiles mantilles, qui leur enveloppent totalement la tête et les protègent des effets des fréquentes tempêtes.



LE FRANÇAIS TEL QU'ILS LE PARLENT



Tous Boches, pour séduire les Suisses neutres, se mettent des faux-nez. Ils essayent de se faire passer pour d'honnêtes commerçants français. Ils inondent les jour-

naux de réclames rédigées, du moins le croient-ils, dans notre langue. Voici quelques échantillons édifiants de cette littérature de propagande:

“Ce sortiment apprécié dans lequel vous trouverez même des raretés est une occasion rare de grande valeur, à un prix très modeste et vous fera beaucoup de plaisir et si bien pour le débutant que pour le collectionneur avancé et même pour les négociants de timbre. Chacun y trouvera beaucoup à son goût. Ne manquez pas de faire profiter de cet achat exquis.

“Il n’y a rien de risque pour vous comme je vous donne volontiers une autre belle contre-valeur en cas que vous ne serez pas tout à fait satisfait du contenu de cet-

te collection. Une chose est sûr que vous resterez dès maintenant un client de moi. Malheureusement que je n’ai pas assez de place pour énumérer le contenu complet mais il est d’autant plus précieux. L’essayer c’est l’adopter”.

Ouf! Et ceci:

“Bon Ami est spécialement efficace pour nettoyer les mains barbouillées (sic) et graisseuses. Il ne contient pas d’alkali”.

Kalamité! Katastrophe! Juskakan ces kolossales réklames de la kultur envahiront-elles vos kantons, ô infortunés Helvètes?

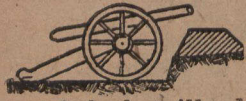
— o —

LA CHAISE DE NAPOLEON Ier

ON a vendu à Londres, aux enchères, une chaise très ordinaire, formée d’une très grossière charpente en bois et d’un siège en jonc très usé, pour la somme énorme de \$290.00, sur une mise à prix de \$5.

C’est que cette très modeste chaise était celle dont se servit Napoléon Ier pendant les six ans de sa captivité à Sainte-Hélène. C’est assis sur cette chaise qu’il dicta ses Mémoires pour expliquer et justifier ses actions.

LES PREMIERS CANONS



ON a souvent dit que les premiers canons de campagne parurent à la bataille de Crécy, en 1346. En effet, pour la première fois alors, les canons lancèrent contre les hommes et les chevaux des boulets de pierre et de fer, mais déjà le canon avait été employé contre les places fortes. En 1339, le sénéchal de Toulouse, Pierre de La Palu, attaquant le château de Puyguilhem, près de la Dordogne, lança contre ses murs des boulets à l'aide d'un gros tube en bois cerclé de fer. La poudre s'enflammait au contact d'une tige de métal rougie au feu; le coup partait avec un fracas terrifiant, mais il ne causait guère de mal.

Bien vites, les places attaquées eurent leurs canons de défense, et les pièces, petites au début, grandirent très vite. On peut citer au quinzième siècle la bombe de d'Edimbourg qui pesait environ 17,600 livres et qui pouvait lancer un boulet de 500 livres: en 1450, le gros canon de Gand, long de huit verges, pesait 35,00 livres, et absorbait un projectile de 800 livres. Le duc de Bourgogne fit construire à Luxembourg une bombe plus grosse encore, mais aucun artilleur n'osa y mettre le feu.

LES LANGUES EN BELGIQUE

C'EST rester plus que jamais dans l'actualité que de parler de la Belgique, de ce malheureux pays naguère si riche et si prospère et que la guerre a si profondément ruiné.

Deux races, deux langues se partagent son territoire. Sur 6,693,548 habitants de la Belgique, écrivait en 1911 M. Mau-

rice Enoch, 2,822,605 ne savent parler que le flamand; 2,574,908 ne savent parler que le français; 801,587 parlent à la fois le français et le flamand.

Cette opposition de races et de langues remonte à un passé très lointain, et la frontière linguistique ne semble pas s'être modifiée profondément depuis plus de vingt siècles.

Entre Wallons et Flamands, il n'y a pas seulement différence de langue, mais aussi opposition de caractère. Le Wallon est gai et souple, le Flamand est patient et tenace. Les deux races n'ont jamais pu se fondre. Toutefois, pendant des siècles, le dualisme ethnique ne s'est pas traduit par une lutte de langues. Les idiomes wallon et flamand ont été tous deux cultivés au moyen âge.

Au XIX^e siècle, un peu avant 1830, la langue française devient la langue officielle du royaume de Belgique, mais à partir de 1887 le régime bilingue est étendu à tous les débats criminels.

Enfin, en 1898, le flamand est élevé au même rang que le français dans les débats législatifs et dans la rédaction de tous les documents officiels.

LE LOYALISME INDIGÈNE



POUR l'ébranler, ce loyalisme, l'Allemagne a fait tout ce qu'elle a pu; elle a répandu, sans compter, l'or, les menaces, les calomnies; tout a échoué, et, si aujourd'hui, on mesure l'appoint fourni par le monde musulman à la défense nationale, on reste pénétré de surprise autant que d'admiration.

L'Algérie a fourni 80,000 indigènes, dont plus de 40,000 engagements volontaires.

La Tunisie en a donné 34,000 et le Maroc 44,500.

La valeur de ces troupes est bien connue du monde entier.

Non contente de payer l'impôt du sang, l'Afrique du Nord a contribué dans de magnifiques proportions aux souscriptions de l'Emprunt de l'Etat.

En chiffres ronds, l'Algérie a versé 370 millions, la Tunisie 20 et le Maroc 40. La part de l'élément musulman entre dans ces chiffres pour plus de la moitié.

— o —

LES AMERICAINS ADOPTENT 150,000 ORPHELINS DE LA GUERRE



TOUT en nous fabriquant des automobiles, des munitions et des canons, les Américains n'ont pas oublié que la guerre qui grandit et auréole de gloire ses martyrs, maltraitait ces innocentes petites victimes que sont les enfants des héros.

Ils ont songé alors à adopter pour fileuls beaucoup de ces petits, 150,000 environ, à leur témoigner un vibrant intérêt affectueux; à entrer en rapports individuels avec eux; à leur adresser en même temps que la fortifiante assurance d'une sympathie émue, la généreuse offrande d'une pension annuelle de \$35.00, qui sera servie pendant deux ans.

En deux ans, les chers petits protégés auront le temps de se faire connaître à leurs généreux bienfaiteurs; le temps de leur inspirer, par leur émouvante reconnaissance, des sentiments et un intérêt qui les suivra plus longuement dans la vie.

— o —

NOS POILUS S'AMUSENT



DANS les bois giboyeux de la Meuse, où, sans parler des produits de la Kultur, la grosse bête abonde, il y a quelque temps, par une nuit sans lune, un sanglier alla donner, tête baissée, dans les réseaux de fils de fer disposés en avant de nos tranchées.

Aussitôt, une fusillade franco-boche envoya le marcassin dans un monde meilleur. Puis, alors que dans les deux lignes des adversaires on se promettait de faire bonne chère, quelques poilus décidés allèrent à la faveur du brouillard matinal décrocher le gibier providentiel.

Rapidement dépouillé, la peau du sanglier fut bourrée de paille et reportée en toute diligence à l'endroit précis qui lui avait été fatal.

Et quand, une heure après, en rampant, avec la grâce que l'on devine, un Boche vint à son tour pour s'emparer de l'animal, il trouva ce billet dans la gueule du sanglier :

AVIS

Pendant la saison froide, la viande ne se trouve plus à l'intérieur.

— o —

CREDO ALLEMAND



TRADUCTION d'un document trouvé dans le carnet d'un sous-officier du 477e régiment allemand, fait prisonnier le 6 avril 1917.

“Je crois aux betteraves, l'unique nourriture du peuple allemand, et à la marmelade, leur compagne et proche parente, qui ont été conçues par l'officier de l'alimentation de guerre, qui

ont souffert à la société centrale des achats, qui ont été réunies et pressurées, sont descendues sur la terre et sont ressuscitées le troisième jour sous le nom de confitures de pommes qui viendront faire des tartines à l'armée et à la flotte allemandes et seront distribuées au peuple contre des cartes. Je crois aux saints prophètes, à une société générale d'usuriers, à une communauté d'accapareurs, à l'augmentation des impôts, à la congélation des pommes de terre mises en réserves et à un état de guerre éternel. Ainsi-soit-il!"

— o —

BELLIGERANTS SANS S'EN DOUTER

UNE statistique publiée tout récemment mentionnait au nombre des États neutres — petits ou grands — la minuscule principauté de Liechtenstein, qui compte tout juste 9,500 habitants et occupe une superficie de 106 milles carrés. N'en déplaise aux auteurs de la statistique, ils ont commis là une erreur. Très compréhensible d'ailleurs, comme on va le voir:

En 1866, au moment de la guerre entre la Prusse et l'Autriche, le prince régnant, Albert, qui règne encore aujourd'hui, se mit du côté de l'Autriche et déclara la guerre à la Prusse, officiellement et en bonne forme, comme la République de St-



Marin l'a déclarée naguère à l'Autriche.

La guerre qui fut courte, se termina par une série de traités de paix entre les belligérants. Mais le prince de Liechtenstein ne jugea pas nécessaire de prendre d'arrangements avec la Prusse pour la cessa-

tion de l'état de guerre. Or, un pays qui déclare la guerre et qui, continuant à vivre indépendant ne signe pas la paix, continue à être en guerre. Tel est le cas de Liechtenstein depuis plus de 50 ans..

Au reste, personne ne s'en doutait dans la principauté qui, neutre dans le conflit actuel, souffre beaucoup plus de la guerre des autres que de la sienne propre.

— o —

LA POPULATION DE LA RUSSIE

LE nombre des habitants de l'empire russe s'élève à 160,095,200.

La Russie d'Europe contient à elle seule 116,505,500 habitants; la Pologne, 11,671,800; le Caucase, 11,392,400; la Sibérie, 7,878,500; l'Asie Centrale, 9,631,300 et la Finlande, 3,015,700 habitants.

Par le nombre de ses habitants, la Russie occupe la première place parmi les pays civilisés.

La surface totale de l'empire russe est de 10,379,579,429 verges carrées, ce qui donne 8.3 habitants par 1,067 verges carrées.

La Russie étant un pays agricole, sur 160 millions d'habitants, il n'y a que 21 millions d'habitants de villes, et le reste de la population appartient à la classe rurale.

— o —

PEINTS PAR EUX-MEMES

DANS le musée d'Anvers, des officiers boches examinent un tableau:

— Ne trouvez-vous pas, von Tretnef, que ce tableau est beau?

— Hum! s'il était beau... il y a long-temps qu'il ne serait plus là!

— o —

LES INITIALES DES TORPILLEURS ALLEMANDS



QUE signifient les initiales des torpilleurs allemands?

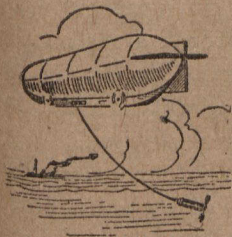
Alors que nos torpilleurs et ceux de la marine anglaise portent des noms, ceux de la marine allemande ne sont connus que par une lettre et un numéro. Le

numéro est sans doute le numéro d'ordre de construction; quant à la lettre, elle représente l'initiale du chantier où le bâtiment a été construit.

Ainsi, le V-69 fut construit aux chantiers Vulkan à Stettin; la lettre G désigne sur d'autres de ces petits navires les chantiers Germania; la lettre S les chantiers Schechau, la lettre W le chantier Weser de Brême; les lettres W et B, les chantiers Woss et Blohm, de Hambourg.

— o —

LA POSTE AERIENNE



LORD Montagu a fait dans les Indes une conférence qui ouvre des horizons magnifiques sur l'avenir. Il affirme que d'ici dix années, la malle anglaise des Indes sera

transportée en aéroplane et que les aéroplanes feront aussi le service des passagers entre Bombay et Londres. On économisera ainsi du chemin, puisque la distance par mer est de 6,000 milles, alors qu'elle ne sera par les airs que de 3,600 milles. L'aéroplane passera par la Russie et le trajet pourra s'effectuer en 36 heures.

Pour le service des passagers, on pourrait parcourir chaque jour 1,200 milles avec un repos de 14 heures sur 24. Par exemple, on arriverait de Peshavar (Hindoustan) à Londres en 59 heures. Les passagers coucheraient la première nuit à Guriëff, sur les bords de la mer Caspienne, et la seconde nuit à Tarnapol, en Galicie. Le troisième jour, ils seraient à Londres.

Un autre itinéraire est prévu par des voies presque entièrement britanniques. La distance de 5,220 milles serait parcourue en cinq jours. En partant de Karachi, dans l'Inde, le voyageur passerait la première nuit à Basra, la deuxième à Alexandrie, la troisième à Malte, la quatrième à Gibraltar et la cinquième à Londres.

— o —

LE PATRIOTISME FRANÇAIS



Les ouvriers de nombreuses industries et corporations anglaises, les brasseurs, les tisserands, les fabricants de coton, les mécaniciens, les mariners de la Tamise, etc., versent chaque semaine une cotisation dont le produit est destiné, uniquement, aux soldats français blessés. La somme réunie jusqu'ici s'élève à plus de douze millions de francs. Les mineurs du Derbyshire et du Nottinghamshire, notamment, prélèvent chaque mois \$5,000 sur leur paye pour le ravitaillement des convois ambulanciers qu'ils ont offerts à la Croix-Rouge française, et les mineurs du Lancashire et du Cheshire donnent chaque semaine \$5,000 à la même intention.

— o —

L'île de Malte est de tout l'univers, l'île la plus peuplée. Elle compte 1,360 habitants au mille carré.

UN PEUPLE EN GUERRE



EN 1904, dès le début de la guerre russo-japonaise, l'empereur commença par déposer à la banque du Japon sa collection de monnaies et de médailles pour donner l'exemple aux familles nobles. Se fixant à Kyoto, la ville sainte, il réduisit considérablement son train de maison. Tout le monde l'imita. Des sociétés affichèrent des proclamations engageant les sujets à faire toutes les économies possibles. "Sauf les dépenses de la guerre, nous nous priverons de tout". On interrompit la construction des maisons, on ne fit plus de frais pour les mariages, les funérailles et les cérémonies.

Il y a mieux : on décida que chacun devait prendre un soin particulier de sa santé, car s'il survenait quelque maladie contagieuse, il faudrait beaucoup dépenser pour en arrêter la propagation. Les femmes, au lieu de la haute coiffure japonaise, trop coûteuse, se coiffèrent à l'europpéenne, et versèrent l'économie au trésor de guerre.

On cite un cas presque invraisemblable. Un condamné à mort avait un pécule de deux *yen*. Le gardien de la maison l'engage à faire une suprême bombance, mais le condamné laisse, par patriotisme, ses deux *yen* au gouvernement qui va le pendre.

Tout cela est bien récent. C'est aussi beau que de l'antique.

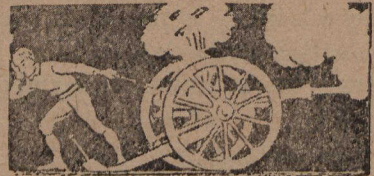
— o —

AU MUSEE DE L'ARMÉE

AU musée de l'armée, en France, on conserve entre autres, le boulet qui a tué Turanne; la jambe de bois du général Dumesnil remplaçant celle qu'il a perdue à

Wagram; le petit chapeau de Napoléon Ier (un exemplaire, trois autres sont chez le prince Victor); la bouffarde du général Lasalle à Wagram qui ne chargeait jamais sans l'avoir entre les dents.

On a admiré, à l'exposition le 1900, au Palais des Armées de Terre et de Mer, l'armure équestre de Galiot de Genouillac, grand-maître de l'artillerie sous François Ier, l'habit et l'épée du général Hoche, le sabre de Marceau à Altenkirchen, la selle de Joubert, le fer de lance qui se brisa dans la poitrine de La Tour d'Auvergne, une épaulette du colonel de Brancion au Mamelon-Vert, le pistolet de Napoléon à Friedland, la montre du capitaine Paulin, marquant 6 heures 31, moment où elle s'est arrêtée gelée dans la Bérésina, les sabres, le baudrier, la selle de velours rouge, la coiffure somptueuse et les uniformes ruisselants d'or du maréchal Lannes.



L'épée du maréchal Bugeaud; la montre et les lunettes d'or du maréchal Davout, la cravache de Murat à Eylau, le sabre de Ney à la retraite de Russie, le caban du maréchal de Saint-Arnaud, la carabine qui tua Marceau, etc., etc.

On a vu aussi un jeu d'échecs dont les pièces sont des cavaliers et des grenadiers, oeuvre d'un prisonnier français à Cabrera (Espagne).

— o —

On calcule que l'homme consacrant en moyenne 5 minutes par jour à la lecture du journal, tous les lecteurs du monde ensemble consacrerait à la lecture un temps équivalant à 100,000 années.

BATAILLE DE GEANTS



EN 1792, la France et la liberté furent sauvées par la bataille de Valmy qui suscita l'enthousiasme lyrique de Goethe et que les contemporains nommèrent une "bataille de géants".

Or, cette grande victoire, combien de lignes tiendrait-elle dans un communiqué de nos jours? Elle serait considérée comme une action fragmentaire, une escarmouche d'avant-garde. En effet, combien y avait-il de combattants à Valmy? Les Prussiens avaient une armée de 34,000 hommes avec 58 canons; les Français étaient au nombre de 36,000 avec 40 pièces d'artillerie. Les Français, vainqueurs, perdirent en tout 300 hommes; les Prussiens, vaincus, n'en laissèrent que 200 sur le terrain.

— o —

COMMENT ON PARLE !

DANS un département de France, dont la défense est confiée aux armées britanniques, un soldat anglais, se promenant un dimanche de congé, s'arrête dans une auberge pour se restaurer.

Le brave Tommy sait bien peu de français, mais il veut manger des oeufs et justement ce mot lui manque.

Sans s'émouvoir pour si peu, il engage avec l'aubergiste le dialogue suivant :

— Gâ'çon, comment vô appelez ce gros oiseau qui promène dans la cour ?

— Un coq.

— Well. Et comment vô appelez la femme du coq ?

— Une poule.

— Un poule, yes. Et comment vô appelez l'enfant du poule et du coq ?

— Un poulet.

— Poulet, well. Et comment vô appelez le poulet avant qu'il est poulet ?

— Un oeuf.

— All right. Apportez deux.

— o —

LA CONSTRUCTION D'UN SOUS-MARIN

ON annonçait l'autre jour, de New-York, que les Allemands, depuis le commencement de la guerre, avaient perdu 60 à 70 sous-marins. De nombreuses personnes ont, à cet égard, exprimé l'opinion que les pertes de la flottille sous-marine allemande pouvaient être rapidement réparées, parce que la construction de ce genre de bateaux était "excessivement rapide."

Il faut s'empresse de détromper le public. Il est faux que les Allemands parviennent à lancer un sous-marin par semaine et à construire un de ces bateaux en un peu moins de deux mois.

Quelle que soit la rapidité de construction des Allemands — un fait qui tient surtout à la mobilisation complète de leur industrie métallurgique — il faut au moins de six à huit mois à nos ennemis pour achever un sous-marin.

Dans les arsenaux et les chantiers particuliers de France et d'Angleterre, la construction est plus lente et nécessite environ un an.

Si la coque et les principaux détails d'un sous-marin peuvent être achevés relativement vite, il faut un temps considérable pour construire et pour essayer les machines et pour les mettre en place.

D'après de nombreux experts, on estime à trente sous-marins la composition de la flotte allemande au début des hostilités. A cette même époque, seize sous-ma-

rins étaient en construction pour l'Allemagne et à peu près autant pour des marines étrangères. Ces derniers bateaux ont, cela va sans dire, été confisqués au profit de la flotte de Von Tirpitz.

— o —

NOUVEAU GENRE DE BAIONNETTE

LA baïonnette à pied est probablement l'invention de guerre la plus curieuse qui se soit faite durant le présent conflit.



Elle fut imaginée par un résident de Brooklyn, et consiste dans une lame d'acier de 7 pouces de longueur et 1 pouce et demi de lar-

geur, laquelle au moyen de crampons et de courroies peut s'adapter à la chaussure en quelques secondes.

Notre illustration vous indique la position, qui ne nuit en rien à la marche de celui qui en est le porteur.

Son usage par le cavalier est très avantageux puisque d'après l'inventeur le coup de pied d'un homme est plus puissant, lorsqu'il est bien administré, que le coup porté par sa main ou son poing.

L'invention qui est aussi un bon moyen de défense contre les attaques d'animaux sauvages, ne pèse qu'une livre.

CONTRE LES MOUSTIQUES

ON sait qu'une application de pétrole sur les eaux stagnantes est un procédé fort efficace d'amener la destruction des moustiques. Il pourrait être intéressant de rappeler à nos hommes des tranchées que ce procédé est encore préconisé pour tenir les rats en échec. Son excellence fut démontrée, voici quelques années, d'une façon assez curieuse.

Un navire marchand revenait de Chine avec sa cargaison, en grande partie composée de cocons de soie. En cours de route, on vint à s'apercevoir que les rats causaient de grands dommages parmi les cocons. Le capitaine eut alors l'idée de faire placer, parmi les cocons, quelques barils de pétrole dont le contenu suintait légèrement, au point de charger de vapeurs l'atmosphère de la cale. Cette odeur déplut aux rats qui, de ce moment, laissèrent les cocons en paix.

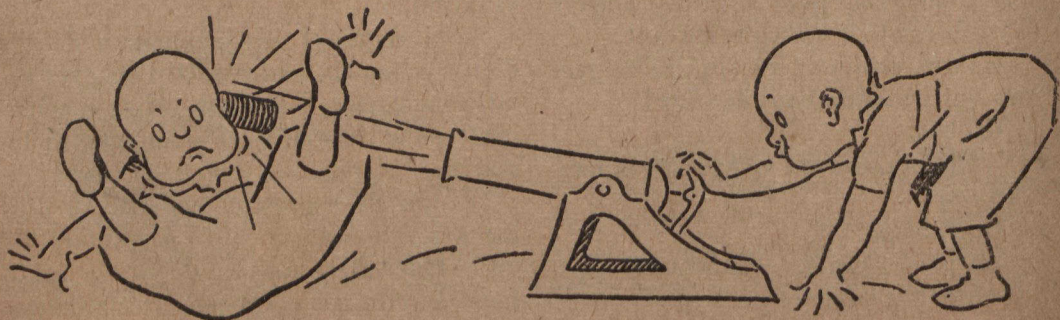
— o —

POILUS D'AUTREFOIS

RAPPELONS ce vieux mot, sublime d'héroïsme, de Changarnier à ses soldats, pendant la campagne de 1837 en Algérie :

— Eh bien ! nous sommes 300, eux 6,000 ; la partie est égale.

— o —



LE FEU QUI DONNE LE FROID

C'est le feu des volcans. Jusqu'ici, on se contentait d'accuser le Soleil et la Lune des variations du temps qui, tour à tour, rit dans l'atmosphère ensoleillée, se drape dans les nuées aux plis onduleux, rugit dans la tempête ou chante avec le zéphir.

Aujourd'hui, on découvre un autre complice (car il doit bien s'agir, pour le moins, d'une vaste association de malfaiteurs) que personne n'avait soupçonné jusqu'ici.

On accuse tout simplement les volcans d'être la cause des brusques changements de température anormaux dont nous souffrons parfois.

Cette explication semble, tout d'abord, si extravagante, qu'elle fait presque sourire. D'ailleurs, en nos régions, on ne songe guère aux volcans.

En Europe, le Vésuve et l'Etna s'agitent quelquefois de façon désastreuse. Mais ce n'est encore rien en comparaison des violentes éruptions qui se produisent sur les rivages ou dans les îles de l'océan Pacifique. On se demande même si ce n'est pas par ironie que l'on désigne ainsi l'immense gouffre océanique qui sépare l'Asie de l'Amérique, car il n'est peut-être aucune autre partie du monde qui ne soit autant bouleversée que celle-là par les manifestations volcaniques et sismiques, par les raz de marée et par les effroyables typhons.

Il y a dans les îles de ce vaste océan, notamment au Japon, des cratères gigantesques, d'énormes canons géologiques mesurant jusqu'à 14 milles d'ouverture en diamètre, et dont les coups de feu sont terribles.

Ce que ces monstres sont capables de cracher en l'air, seuls les chiffres recueillis lors des grandes éruptions peuvent en donner une idée! Nous allons citer quelques exemples. On comprendra mieux ensuite l'influence qu'ils peuvent exercer sur l'état de l'atmosphère.

Le 26-27 août 1883, le Krakatoa, situé dans l'île de même nom, près de Java (Malaisie), fait explosion avec une telle violence, que le bruit en a été entendu jusqu'aux antipodes et que le remous atmosphérique produit par la déflagration a donné naissance à des vagues aériennes qui ont fait le tour du monde en 35 heures, et ont recommencé deux fois encore ce voyage circulaire avant de s'éteindre.

Dans sa rage folle, le volcan a vomé 18 milliards de verges cubes (au minimum) de matériaux, représentant un poids de 72,000,000 de livres. C'étaient de la lave, des pierres, des cendres, de la ponce, des débris de toute sorte, et cela s'est dispersé dans l'atmosphère à trente, quarante mille verges de hauteur ou davantage. Or, ces altitudes ne sont pas précisément celles du repos. L'air y coule comme des fleuves de vapeurs, rapides, ou torrentueux, jamais absolument calmes.

Les produits volcaniques transportés dans ces régions élevées ont été saisis par les courants et véhiculés ainsi dans tous les pays de notre globe terrestre. Les poussières, en suspension dans l'atmosphère, y sont restées assez longtemps, et leur agglomération de particules solides formait comme un miroir qui réfléchissait les rayons du soleil lorsqu'il descendait.

dait sous l'horizon, à son coucher.

Il en est résulté de magnifiques illuminations crépusculaires qui décorèrent le ciel, pendant plusieurs mois, de lueurs admirables, allant du rose tendre jusqu'à la pourpre la plus ardente, en passant par les tons chauds de l'or éclatant ou pâle.

On comprend facilement que ces cendres impalpables, tissant entre le Soleil et nous un rideau relativement opaque, aient pu intercepter sa lumière, à notre détriment. C'est précisément ce qui a été constaté. Nous n'avons pas eu notre compte de rayons solaires pendant la période qui a suivi le cataclysme de Krakatoa. Les statistiques météorologiques en font foi.

Cependant, il ne faut pas s'emballer et se hâter de conclure.

Mais il y a eu récédive. Non au même endroit, mais un peu plus loin. Le Bandai-San, au Japon, qui somnolait depuis dix siècles et ne semblait pas dangereux du tout, se réveilla en une fureur soudaine le 15 juillet 1888, précipitant dans les airs 1,214,337,005 verges cubes de matière, pesant au total six mille milliards de livres. Du coup, des montagnes entières volèrent en éclat et disparurent en un clin d'œil.

Que voulez-vous donc qu'ait fait toute cette matière, cette poudre, cette poussière, lancée brutalement hors de cette bouche à feu? Elle s'en est allée à travers l'atmosphère, s'y est proménée, étendant au-dessus de la Terre un écran obscurcisseur qui a fait la nuit complète sur toute cette région pendant plus de deux heures.

Après, les cendres ont continué leur voyage aérien en répandant l'ombre sur leur passage. Des abaissements de température inattendus ont accompagné cette période ténébreuse.

Des observations plus récentes ont mis mieux en évidence encore le rôle probable des volcans dans la météorologie.

En ces dernières années, plusieurs volcans du Pacifique, comme mus par un ressort, se sont mis à vociférer et à cracher de toutes leurs forces. Le 30 janvier 1911, le Taal, dans les Philippines, entre en grande colère. Pendant quarante-huit heures, il tremble et mugit effroyablement. L'atmosphère est sillonnée par les pierres incandescentes qui sortent de son antré et les cendres s'échappent du gouffre en prodigieuse abondance. Quinze villages sont détruits. Quinze cents personnes sont tuées. C'est la ruine. C'est la mort. Et les cieus se voilent d'une épaisse couche de cendre...

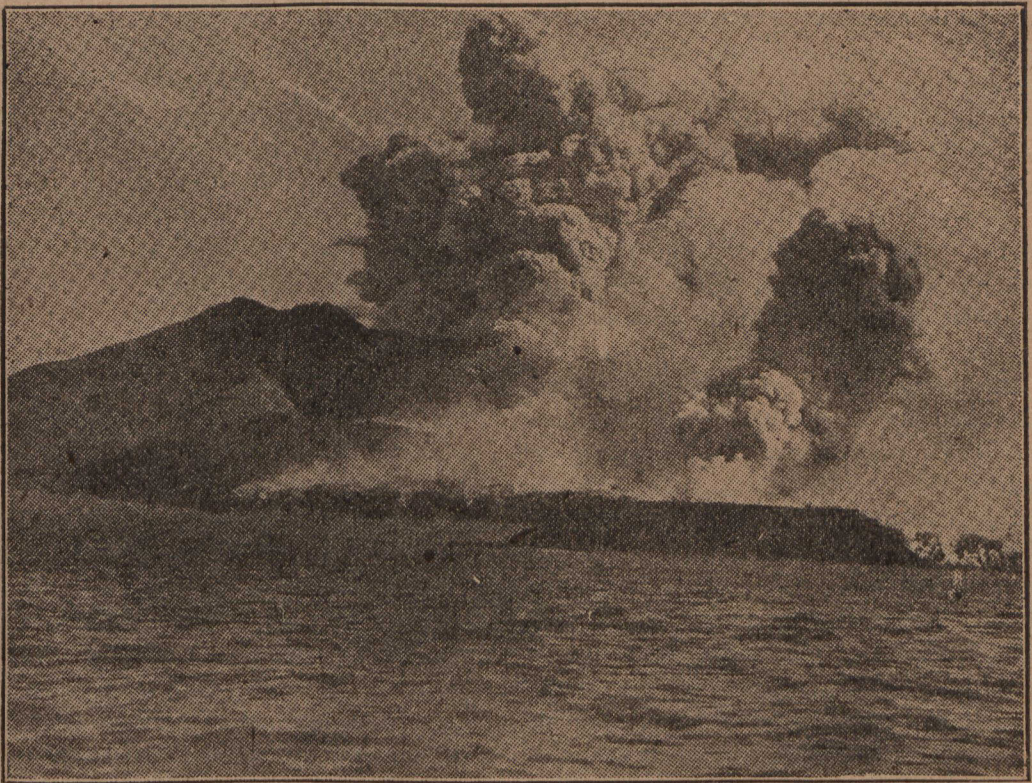
En mai 1913, l'Asama-Yama s'agite à son tour et projette dans l'espace d'énormes nuages de poussières. Peu de temps après, on admire à Rome de ravissantes illuminations crépusculaires que les observateurs italiens ont attribuées à la réflexion de la lumière solaire sur les cendres du volcan japonais diffusées dans la haute atmosphère.

Mais entre temps, le 6 juin 1912, le mont Katmai, dans l'Alaska, célèbre par ses grandes poussées éruptives, s'était aussi révolté et avait lancé une telle quantité de cendres, que celles-ci firent la nuit en plein jour à Kodiak, pendant plus de six heures, à une distance de 120 milles, et elles se répandirent si loin, qu'on put en recueillir à plus de 1000 milles du volcan. Or, à cette époque, un savant américain, qui s'était installé en Algérie, pour mesurer l'intensité de la radiation solaire, fut très étonné de constater qu'elle était diminuée d'une manière anormale, et ses observations lui révélèrent que la cause de cette diminution résidait dans la présence de particules solides disséminées dans la haute atmosphère. La même constatation fut faite en différentes parties du monde, notamment en Amérique, et l'on reconnut

que, par suite de l'existence de ces poussières volcaniques, la radiation solaire avait perdu momentanément 20 pour 100 de sa valeur normale.

On voit que cela n'est pas insignifiant. D'autre part, les fortes éruptions ne sont pas rares. On peut dire qu'il y a constamment en quelque point du globe, un gros volcan qui fume, gémit, envoie dans

Voici donc un fait établi: les émanations des volcans se diffusent dans les hauteurs aériennes, et elles peuvent former un rideau assez dense pour arrêter les rayons du Soleil et les empêcher de nous arriver. Il s'ensuit, inévitablement, un abaissement de température, car nul n'ignore qu'aussitôt l'astre radieux caché, la fraîcheur descend sur la Terre.



La Sakurajima en pleine éruption.

les airs son contenu de pierres et de cendres. De plus, il est reconnu que ces insolentes émissions sont caractérisées surtout par la sortie des poussières plus que par celle des laves.

Après la grande éruption du Vésuve, en 1906, les poussières voilèrent le ciel et se répandirent à d'immenses distances.

Un météorologiste américain a eu l'idée de comparer les températures terrestres et les périodes d'activité volcanique, et d'après une statistique remontant jusqu'à l'année 1750, il a trouvé une correspondance entre les deux ordres de phénomènes.

A vrai dire, il n'y a rien d'extraordi-

naire à ce que les diverses manifestations de la nature se tiennent sur la Terre, lorsqu'on songe qu'à 100 millions de milles de distance, nous ressentons le contre-coup des tempêtes qui se déchaînent dans l'atmosphère du Soleil et des perturbations magnétiques qui s'y produisent.

Quand des flammes gigantesques, hautes de 65 à 200 milles, hérissent ce foyer ardent, lorsque des taches déchirent sa surface, nous nous en apercevons ici, et lorsqu'un orage magnétique éclate au sein de ses vapeurs incandescentes, la petite aiguille aimantée enfermée dans nos boussoles frémit, s'agite, s'affole et perd le nord.

Quoi d'étonnant à ce qu'une crise de fièvre, qui secoue un volcan terrestre et trouble notre planète jusque dans ses grandes profondeurs, ait sa répercussion au loin, sous une forme quelconque?

Si l'hypothèse qui relie le volcanisme à la météorologie ne s'appliquait qu'à une ou deux observations, on pourrait croire à une simple coïncidence, mais tous les faits concourent en sa faveur. L'une des dernières grandes éruptions que l'on ait enregistrées a été celle de Sakurajima, dans le sud du Japon, au mois de janvier 1914. Elle fut si intense que, dans le premier moment d'émoi, on crut à un cataclysme et l'on annonça des milliers de morts. Heureusement, il y avait exagération et l'on n'eut à déplorer qu'un nombre de victimes relativement restreint. Mais toute la délicieuse petite île de Sakurajima, blottie au fond de la baie de Kagoshima, fut réduite en lambeaux et ses villages, et ses pentes fleuries, et ses bois parfumés, tout fut enseveli sous le linceul de cendres.

Les pauvres habitants, chassés de chez eux par le monstre en furie, s'en allaient en un lugubre cortège, à la pâle clarté de

la Lune, sous un ciel admirable, témoin impassible de leur infortune. Pour fuir le lieu sinistre, ils avaient revêtu leurs plus beaux habits de fête.

Or, pendant ce temps-là, l'atmosphère s'emplissait de poussières, et à Tokio, à plus de 265 milles de distance, midi devint sombre comme minuit! Bientôt après, on observa de divers côtés la diffusion de ces cendres dans l'atmosphère.

La conclusion qui s'impose, c'est que lorsque le sol s'embrase dans une région volcanique, il y a quelques chances pour qu'il fasse froid dans les contrées vers lesquelles les courants aériens emportent les émissions du volcan. C'est là un nouveau facteur à considérer dans les vicissitudes du temps. Une fois de plus, nous voyons le ciel solidaire de la terre.

— o —

LE PLUS PETIT VERTEBRE

Le plus petit des animaux vertébrés est considéré être un curieux poisson que l'on trouve dans un lac, situé sur la montagne Luzon, dans les Philippines.

Le plus gros en l'espèce a moins d'un pouce de longueur et le plus petit peut être mesuré plus facilement par le fait qu'il en faut 6000 pour faire une livre pesante. Quoique très petit, le poisson qui a nom: "Siranapan", est un important article de nourriture parmi les naturels des Philippines.

Evidemment, il est trop petit pour être pris dans un filet ordinaire, on est obligé d'avoir recours à des pièces de mousselines épaisses. Ce poisson est préparé avec du poivre et est séché au soleil. Les habitants du pays en sont très friands.

— o —



UNE LETTRE EN VERS NOUVEAU STYLE

Nous avons reçu cette amusante fantaisie que nous publions bien volontiers. Les vers, pas mal indépendants, se moquent un peu de la rime, de la césure et autres règles auxquelles s'astreignaient jusqu'ici les poètes. Ce n'est pas précisément du Lamartine ou du Victor Hugo; c'est un genre à part, et qui dénote de la part de son auteur une copieuse dose de bonne humeur. Par les temps qui courent, c'est une qualité qui a certes son prix.
(N.D.L.R.)

NOTA.—(de l'auteur).—Lettre d'une dame inquiète de son frère, dont elle veut avoir des nouvelles, et qui souvent a l'habitude comme cette fois-ci, de faire le mort.

Monsieur Termosiris Barillon,

Ste-Emilie de l'Epouvante.

Cher frère,

Un soir du cinq février,
 Tout en riant, je me suis décidée,
 De t'écrire une longue épître,
 Pour savoir si tu as la grippe
 Ou peut-être dans l'escalier la pendicite
 Ou bien dans la porte de grange la méningite
 Dans tout les cas c'est une maladie grave,
 Car ici je ne reçois aucune épave
 Pas même un petit mot de nouvelle
 Qui me rendrait joyeuse. Oh! merveille.
 C'est peut-être dans ton tombeau
 Que je devrais adresser c'est mots.
 Mais malgré tout il me reste un peu d'espoir
 Dans quelque tamps de recevoir
 Un petit bout de papier mal griffonné

Que je lirai tout enflammée,
 Et qu'avec joie je dirai! Il n'est pas mort!
 Ici point de nouvelle
 Tous les gens ont la binette pareille
 Malgré la guerre qui s'est déclarée,
 Personne ne cherche à se sauver
 En l'honneur de ce bardas.
 Dans les théâtres on joue "Tape dans le tas!"
 Et je te le dis sans blague
 Cela fait la peine de voir une chose semblable
 Marie Louise n'est pas très bien,
 Elle a la gorge dans le pétrin,
 Son mari a mal au pouce,
 Voilà pourquoi sa femme tousse
 Marceline a le cerveau vide,
 Le médecin lui dit d'aller en Floride.
 Je suis allée voir Lucrecia
 Elle n'est pas à deux pas,
 Malgré un retard de chars
 Je ne suis pas arrivée trop tard
 Pour être reçue à bras ouverts
 Et même m'offrir le couvert.
 Je crois qu'elle fût enchantée
 De voir ma Majesté,
 Madame Mestigris est mieux,
 Mais on dirait qu'elle revient du feu
 Elle commence à remuer son bras
 Elle a l'air d'un vieux soldat.
 Je ne sais pas si c'est cause de la guerre,
 Je suis partie à faire des vers.
 Tâche de donner des nouvelles de mes parents
 Que je n'ai pas vus depuis longtemps
 Tu peux t'imaginer l'enthousiasme
 Que j'aurai de te voir la face

De la hauteur de mon escalier.
 Quel plaisir de te la contempler,
 Depuis que ma fille prend des leçons
 Elle joue toujours sur le même ton,
 Mon mari malgré ses contrevents,
 Marche encore vent devant.
 J'oubliais de te dire qu'il a des lunettes
 Ce qui lui fait une jolie binette,
 Dans ma ménagerie,
 Je me suis débarrassée de mes souris
 Qui peuplaient mon entresol
 Et qui se promenaient jusque dans mes bols
 Tant qu'aux punaises je les aies enterrées
 Le jour de l'an passé.
 Je vais finir mon épître,
 Car dans les doigts ça me pique
 Et je commence à avoir la cervelle
 Pas mal en vermicelles
 De m'écrire ne l'oublie pas.
 Tâche que cela soit avant les jours gras,
 En fermant ma lettre
 Je peux me permettre
 De t'envoyer à la rivière cachée
 Un bec peut être glacé
 Mais avec ton bon coeur
 Tu le mettras à la chaleur
 Et le soir avant de faire dodo,
 Tu pourras me dire un credo.
 Si de toi je n'ai rien à la fin de février,
 Je te dirai un requiescat in pace.

Ta soeur inquiétée,

CORDIANOSTO

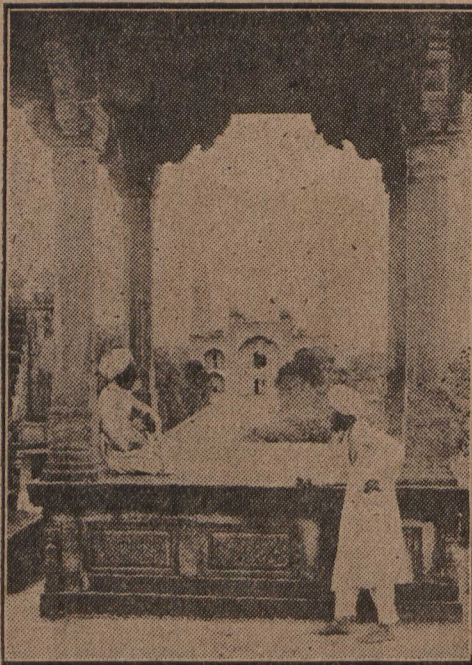
LE TOMBEAU D'AKBAR A SIKANDRA

AKBAR, le grand empereur mogol, mourut en 1605, à l'âge de soixante-deux ans. Il s'était fait construire un superbe tombeau à Sikandra, faubourg d'Agra, sa capitale.

L'édifice qu'il éleva surpasse en splendeur n'importe quel autre mausolée des Indes.

Le dessin a été emprunté à un modèle hindou, ou plutôt bouddhiste. Ce monu-

LE TOMBEAU D'AKBAR A SIKANDRA



Le tombeau d'Akbar, le grand conquérant mogol, se trouve dans un jardin luxuriant. C'est un mausolée superbe, à plusieurs étages finement sculptés. Un cénotaphe s'élève sur la plate-forme supérieure; le corps même d'Akbar repose juste au-dessous, dans le sous-sol.

ment s'élève au centre d'un jardin spacieux, sur une plate-forme de maçonnerie; il affecte la forme d'une pyramide à étages superposés.

L'étage intérieur mesure 30 pieds de

hauteur; il est percé de dix grandes arcades de chaque côté et d'une entrée plus grande dont les montants sont ornés d'une mosaïque de marbre.

Sur cette terrasse s'élèvent trois autres étages plus petits, mais beaucoup plus décorés construits en grès rouge. Au sommet, une enceinte qui mesure 165 pds dans tous les sens, c'est-à-dire juste la moitié de la longueur de la terrasse inférieure, est constituée par une paroi de marbre blanc sculptée à jours aussi fins qu'un treillis; à l'intérieur et le long de l'enceinte, court une colonnade en arcade de cloître bâtie avec les mêmes matériaux; au milieu, on a dressé une plate-forme pour supporter la pierre tombale du fondateur.

Splendide ouvrage en arabesques de toute beauté, sculpté avec une extrême délicatesse de ciseau, elle est exposée à ciel ouvert; le soleil de l'Orient fait ruisseler sur ses flancs sa grande flamme, et les rosées des tropiques la baignent chaque nuit.

Cependant, ce n'est pas là que se trouve la véritable tombe: les restes mortels du grand monarque reposent sous un monument funéraire beaucoup plus simple, dans une pièce voûtée du sous-sol, exactement au-dessous du cénotaphe qui orne le sommet du mausolée.

A l'entrée des jardins qui entourent le tombeau est un merveilleux portique grand comme un palais. Il est de grès rouge richement mêlé de marbre blanc.

Aux quatre angles se dressent des minarets hauts de 60 pieds; à l'intérieur, s'ouvrent des halls spacieux. De la plate-forme qui surmonte la porte monumentale, l'empereur Mogol pouvait voir les eaux de la Jamna baignant les murs du fort massif en grès rouge qu'il avait fait construire sur le bord du fleuve pour protéger Agra.

— o —



TRAITÉ SUR

LE CHEVAL

ET SES MALADIES

INDEX ET TRAITEMENT DES MALADIES

No 2

"SUITE"

TUMEUR SEREUSE DU GENOU.
Causée par quelque lésion au genou.

Symptômes. Une tumeur molle sur le devant du genou.

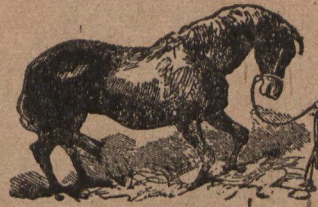
Traitement. Négligée, cette tumeur aboutirait probablement et laisserait une difformité. Si la tumeur est fiévreuse, baignez-la avec de l'eau froide pour en réduire la température et appliquez-y des compresses imbibées d'eau froide et souvent rafraîchies.

CAUTERE. Cette pratique inhumaine et cruelle, qui est moins populaire aujourd'hui qu'elle ne l'était autrefois, devrait être défendue par la société, vu que les rares cas (si toutefois il en est) dans lesquels elle peut être de quelque utilité, recevraient autant de bien de moyens plus doux et plus humains.

COLIQUE. La colique est une maladie aussi fréquente que dangereuse. Il y en a

de deux sortes: spasmodique et flatueuse. La première produit des convulsions, et dans les cas sévères elle dégénère en inflammation des intestins et cause bientôt la mort si elle n'est pas apaisée.

Causes de la colique spasmodique. Eau froide prise quand le cheval a chaud, cons-



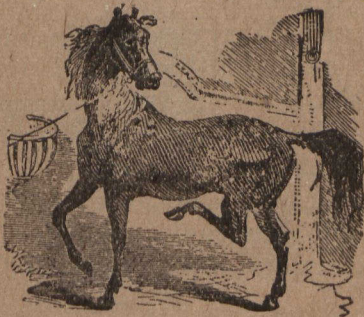
Seconde période de la colique spasmodique.

tipation, nourriture malsaine ou trop abondante, etc.

Symptômes. Le cheval éprouve une douleur subite et donne des signes de grande souffrance, changeant continuellement de place et manifestant le désir de se coucher. Mais en quelques minutes ces symptômes disparaissent, donnant au cheval un moment de répit, suivi d'une attaque plus sévère que la précédente; et ces alternatives continuent jusqu'à ce qu'enfin le cheval ne puisse plus se tenir sur ses jambes.

Le cheval est couvert d'une sueur froide. Les jambes et les oreilles retiennent à peu près leur température naturelle.

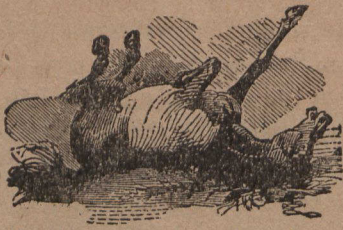
Il se regarde les flancs, surtout le côté droit, comme pour indiquer le siège du



Première période de la colique spasmodique.

mal; il gratte la terre du pied de devant et se frappe presque le ventre du pied de derrière.

Le cheval bat des flancs, rue et se roule; il paraît très excité; par moment il semble vouloir faire de l'eau, ce dont il est empêché par la contraction spasmodique de l'urètre. Ce dernier symptôme n'a pas besoin de traitement, car dès que la colique sera passée, le cheval fera de l'eau librement.



Troisième période de la colique spasmodique.

C'est pourquoi suivez le traitement ci-dessous, afin d'apaiser la colique le plus tôt possible.

Dans ses convulsions, il arrive fréquemment que le cheval se jette pesamment par terre, se regarde les flancs avec anxiété, essayant de les mordiller, et frappant l'air de ses pieds de derrière, comme cela arrive dans les cas d'inflammation d'intestins.

SYMPTOMES.

Colique. Attaque subite. Intervalles de repos. Pouls peu altéré durant la première période de la maladie. Soulagement éprouvé par la friction de l'abdomen. Température normale des oreilles et des jambes. Soulagement produit par le mouvement. Forces à peine diminués.

Inflammation d'intestins. Symptômes se produisant par degrés. Douleur constante. Pouls faible et vite, souvent presque imperceptible. Abdomen très sensible au toucher. Oreilles et jambes froides. Douleur augmentée par le mouvement. Diminution rapide des forces.

Traitement. Soulagez la douleur en donnant une once d'éther sulfurique, deux onces de teinture d'opium (*laudarum*) et une chopine d'huile de lin crue. S'il n'y a pas de mieux au bout d'une heure, répétez la dose. Quand, après cette seconde dose, il n'y a pas de mieux dans un temps raisonnable, quelques-uns recommandent de tirer de six à dix pintes de sang de la veine du cou; mais nous croyons qu'il est rarement nécessaire d'en venir là. Faites marcher le cheval de temps à autre pour exciter les intestins à l'action.

Le mélange suivant est considéré très bon:

Prenez une chopine d'esprit d'ammoniaque aromatisé, une chopine d'éther sulfurique, une pinte et demie de nitre dulcifié, quatre onces d'opium pilé, quatre onces de camphre (en gomme) et quatre onces d'assa-fœtida. Mélangez le tout et secouez fréquemment pendant une quinzaine de jours; ensuite filtrez ou passez à travers de la flanelle, et le remède est prêt. On peut en donner une dose plus forte dans les cas sévères.

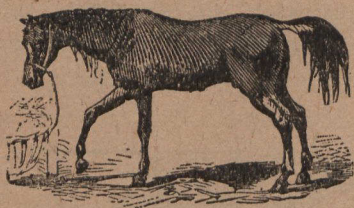
Un autre remède excellent, et toujours sous la main, est une grande cuillerée de bicarbonate de soude (à pâtisserie) dissoute dans une chopine de lait et donnée en une seule fois.

Commencez toujours le traitement aussitôt que possible.

COLIQUE FLATUEUSE OU VENTEUSE. Le cheval est mal à l'aise; il a la tête basse et quelques-uns des symptômes généraux de la colique spasmodique avant le gonflement du ventre, mais plus souvent après: car dès que le ventre enfle, le cheval commence à trépigner, quoique avec moins de violence que dans la colique spasmodique.

Il y a moins de roulements et de ruades que dans la colique spasmodique, et le che-

val est peu enclin à se mouvoir. Au bout d'un à quatre jours le ventre est devenu très gros (si la maladie n'est pas arrêtée) et l'animal est tourmenté.



Première période de la colique flatueuse.

Traitement. Ne saignez pas pour la colique flatueuse. Essayez d'abord les injections, et si elles provoquent des émissions de gaz ou vent, l'état du patient est probablement à la veille de s'améliorer; mais s'il ne reçoit aucun soulagement des injections, donnez-lui les remèdes prescrits pour la colique spasmodique. Faites marcher le cheval tranquillement jusqu'à ce que la médecine ait eu le temps d'opérer, de manière à prévenir sa chute et son roulement, vu que cela pourrait causer la rupture du diaphragme.

CORS. Ils apparaissent ordinairement dans l'angle du sabot, près du talon, et sont généralement causés par des fers trop longs, qui permettent à la corne du sabot de croître par-dessus et de presser sur la sole; ou le fer se dérange de sa place, ou bien il a été mal posé.

En général la production des cors peut être mise sur le compte des maréchaux.



Situation d'un cor.

En enlevant le dessus de la corne, on aperçoit un point rouge, qui devient noir dans les cors situés plus avant et plus indurés.

JARDON. C'est une des nombreuses maladies du jarret. Elle consiste en un grossissement ou une protubérance graduelle à la partie postérieure du jarret.

Cause. Le jardon est causé généralement par un effort du cheval en galopant sur un terrain inégal, une entorse en se cabrant, sautant, etc. C'est un de ces accidents qui arrivent aux chevaux les mieux dressés. L'homme se complait à faire parade du fier animal qu'il monte; et cela se voit aussi chez la femme et l'enfant. Ils aiment toujours à le faire cabrer, ce qui est une source féconde de jardons.

Traitement. Repos complet; si le jarret est chaud, appliquez un bandage et des



Le plus sûr moyen de produire le jardon.

compresses tenues constamment mouillées avec de l'eau froide et du salpêtre durant plusieurs jours, jusqu'à ce que l'inflammation ait cessé, et appliquez une médecine recommandée.

DEBILITE. Cet état accompagne plusieurs maladies; c'est pour cette raison que tout ce qui a une tendance à affaiblir le cheval doit être évité en le traitant pour différentes maladies, surtout celles de poitrine.

Symptômes de débilité générale. Enflure des jambes, de la poitrine, du ventre et du fourreau. Le cheval est très faible et chancelle en marchant.

Causes. Saignée, faim, nourriture insuffisante et malsaine donnée au cheval en état de maladie.

Donnez vingt gouttes de teinture d'aconit dans un peu d'eau, suivies, toutes les trois heures, et jusqu'à ce que le cheval soit mieux, d'une dose du mélange suivant: Craie préparée, cinq drachmes; cachou pulvérisé, une drachme; opium en poudre, dix grains. Mélangez soigneusement. Que le cheval ne manque pas de



La maladie du "jardon" sous différentes formes.

Traitement. Donnez les poudres toniques prescrites dans le traitement des œstres, une ou deux fois par jour, avec une quantité suffisante d'eau et d'aliments, permettant au cheval de se rétablir parfaitement avant de le remettre à l'ouvrage.

DIFFORMITES DES POULAINS. Elles sont causées ordinairement par une alimentation insuffisante. Le poulain nourri au moyen d'une bouteille ou de quelque autre appareil de ce genre, sera généralement exempt de difformités.

DIARRHÉE. Quand cette maladie n'est pas accompagnée de tranchées comme dans la colique, elle ne requiert en général aucun traitement; mais si elle continue et que le cheval donne des signes de douleurs ou de colique, il y a lieu de supposer quelque poison irritant retenu dans les intestins et ne pouvant être évacué avec les excréments.

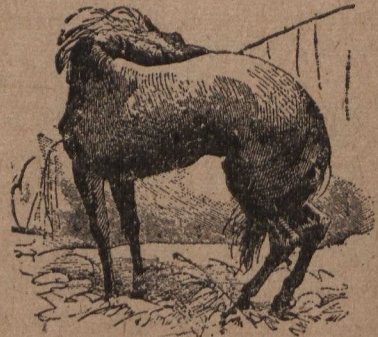
Traitement. Il faut employer les remèdes propres à calmer la douleur.

bonne eau fraîche.

Quand le cheval est mieux, donnez-lui pendant plusieurs jours du son trempé, avec un peu de graine de lin moulue, si vous en avez.

DYSENTERIE AIGUE. Cette maladie est très violente chez le cheval, parce que la longueur et la grosseur des intestins du cheval tendent à aggraver les maladies dont ils peuvent être affectés.

Cause. La dysenterie aiguë est l'effet de



Effets d'un violent poison.

substances âcres dans l'estomac, telles que l'huile de croton avec l'aloès, qui produisent une purgation inflammatoire; ou bien elle provient d'un abus de poisons, tels que tartre émétique, sublimé corrosif, vitriol bleu, arsenic, etc. Presque toutes ces substances sont mangées sans difficulté par le cheval quand elles sont mêlées à ses aliments; c'est pourquoi personne ne doit les employer à moins d'en connaître les doses.

Symptômes. Ils sont obscurs à l'origine. Comme dans presque tous les dérangements d'intestins, le cheval éprouve une douleur dans l'abdomen. Cette douleur peut être légère d'abord, ou bien assez violente pour être confondue avec les tourments de la colique. La soif est excessive, l'odeur du fumier est repoussante.

La position du corps, représentée dans la gravure, exprime une intense douleur abdominale.

Traitement. Il est le même que pour la diarrhée, avec de plus fortes doses d'opium quand la douleur est violente. Tenez le cheval bien propre dans son écurie. Ne soyez pas alarmés de la lenteur des intestins à reprendre leur fonctionnement normal.

GOURME. Ce mal de gorge est caractérisé par une enflure entre les os de la mâchoire inférieure, laquelle finit par aboutir.

Cause. Certain poison dans le sang, et auquel peu de chevaux échappent.

Traitement. Les opinions diffèrent chez les vétérinaires quant au traitement: les uns recommandent des cataplasmes, tandis que d'autres les défendent, et ainsi de suite. La méthode suivante est certainement une des meilleures: donnez de l'herbe ou autre nourriture tendre, et peu ou point de médicaments. Si vous jugez à

propos de hâter la suppuration, appliquez des cataplasmes chauds ou quelque



Gourme.

léger vésicatoire. L'appétit reviendra quand l'abcès aura abouti ou qu'il aura été percé.

— o —

LE SORT DES DRAPEAUX ANGLAIS

L'ANGLETERRE est le seul pays qui permet la vente de ses drapeaux historiques dans les boutiques de regrattier et dans les salles d'encanteurs.

Un tel drapeau, qui avait flotté pendant trois ans sur la 39ième butte, durant le siège de Gibraltar, a été retrouvé dans la salle d'un homme d'affaires, recouvrant un sofa.

En 1886, le premier bataillon du régiment de Gloucester, a fait racheter d'un regrattier de York, 4 drapeaux qui avaient été employés durant les campagnes de 1795 et 1810, Egyptienne et Péninsulaire.

On peut en voir trois dans l'église de la paroisse de Kendall, dont une paire portant les couleurs du deuxième bataillon d'un régiment territorial. Ils furent achetés en 1888, par Lord Archibald Campbell, chez un bourreur de Londres, qui les avait mis en vente, bien qu'ils ne fussent fabriqués que de simple toile à fenêtres.

Afin d'éviter un tel sort aux couleurs anglaises, un grand nombre ont été brû-

lés, avec grandes pompes et leurs cendres sont conservés soigneusement dans une boîte.

D'autres ont été enterrés avec tous les honneurs militaires. Au nombre de ceux-ci, on cite ceux ayant appartenu aux "Kings Own Scottish Borderers" et au deuxième bataillon du régiment de Worcester.

— o —

L'EMPLOI DE L'ARAIGNEE FILEUSE

UN missionnaire français, le Père Camboné a découvert à Madagascar le brillant parti que l'on peut tirer d'une araignée indigène que les naturalistes ont appelée *Néphila Madascariensis* et que l'on considèrerait comme un insecte plutôt nuisible.

L'araignée de Madagascar est assez grosse, quant à la femelle. Celle-ci, d'ailleurs, est seule fileuse. Le mâle, qui est à côté d'elle un pygmée, lui sert d'abord d'agent fécondateur, et ensuite, le plus souvent, de pâture.

La femelle pond trois ou quatre cents oeufs très petits dans un cocon soyeux de 1 à 1¼ pouce de diamètre. Celui-ci est d'un beau jaune d'or, comme certains coccons de vers à soie. Il est perforé au bout de trois mois, et les jeunes insectes, devenus libres, ont bientôt après atteint leur complet développement.

Ces *néphilas* sont noires avec larges taches jaunées, blanches et orangées. Elles habitent surtout les bois et les hautes montagnes, où elles vivent en troupe, tantôt se nourrissant de mouches, tantôt se dévorant entre elles.

Les indigènes de l'île les appellent *halabes*.

Le P. Camboné, ayant essayé de filer la soie de leurs toiles, obtint bientôt d'assez

encourageants résultats. Ensuite, il carda et fila la soie formant l'enveloppe des coccons et eut des résultats encore bien meilleurs. Bientôt enfin, il s'aperçut qu'en tirant lui-même le fil de l'abdomen de l'araignée, il obtenait une résistance beaucoup plus considérable.

C'est alors qu'il imagina un dévidoir très rudimentaire grâce auquel il put recueillir des fils magnifiques de près de 3/4 de mille de longueur.

Il pressait d'abord légèrement sur le ventre de l'halabe, puis, aussitôt le fil sorti, il le saisissait et l'enroulait délicatement sur une bobine.

Par un soigneux dévidage fait au moment propice, c'est-à-dire peu après la ponte, il a pu obtenir plus de 4,000 verges de fil par insecte.

Ce fil, dont le diamètre n'a pas 8 centièmes de la millième partie d'un mètre, offre cependant une résistance de 2 onces et est d'un jaune magnifique.

C'est donc l'élément d'une étoffe d'une légèreté remarquable et d'une très grande solidité.

Les pièces de soie qui ont déjà pu être tissées sont, paraît-il, de toute beauté.

Voilà, certes, une industrie naissante dont on est peut-être en droit d'attendre beaucoup.

L'halabe pullule à Madagascar. Elle s'élève toute seule, sans soins, et sa fécondité est prodigieuse.

Déjà, dans une manufacture anglaise, on emploie une multitude d'araignées qui produisent plusieurs milliers de verges de toile dans l'espace de deux mois.

— o —

Poussé par un vent favorable, un pigeon voyageur peut faire 1,600 verges à la minute.



LE MIKADO



Le Mikado, lorsqu'il reçoit à dîner, est assis au fond de la pièce le long de tables parallèles à la longueur de la salle et d'un côté seulement de ces tables, l'autre restant

inoccupé. Chacun des convives a devant lui les plats froids qui constituent le repas. Lorsque le mikado commence à manger, les invités commencent aussi. Personne ne doit parler pendant le dîner. Aucune boisson n'accompagne les mets.

Lorsque le mikado cesse de manger, les convives cessent avec lui; alors le souverain donne le signal de se lever, on passe dans une autre pièce et l'on cause, car, d'après un proverbe japonais: "Les langues se délient quand l'estomac est satisfait."

DES SERPENTS TRANSFORMES EN CHAINES

Le cobra d'Egypte n'est pas différent de son parent d'Asie, sauf par l'absence de cette marque de lunettes que l'on distingue.

Bien qu'il soit le reptile le plus venimeux du Nord de l'Afrique, il est le plus favori des charmeurs de serpents.

Ces derniers savent comment rendre le serpent rigide et inconscient en pressant

la nuque de son cou au moyen de son doigt.

Cette action semble lancer le reptile dans la catalepsie, dans laquelle il devient dur comme une barre de fer.

LA FORME DE LA TERRE

Le fameux savant grec Anaximandre croyait que la terre était cylindrique comme une colonne et Anaximène la croyait plate et mince comme un disque, semblable en cela, selon lui, au soleil et à la lune.

Aujourd'hui, les savants nous disent qu'elle est ronde, quoique légèrement aplatie aux pôles et quoique l'expression si usitée "aux quatre coins de la terre" nous laisse rêveurs et méfiants. Ronde et carrée tout à la fois, c'est beaucoup pour une seule Terre.

UN LIVRE RARE



Le livre le plus précieux est la propriété du pape. Il est entièrement composé de feuilles d'or enrichies de diamants. Sur l'une des pages se trouve le portrait du pape entouré de 90 diamants. Ce cadeau lui fut offert par les catholiques brésiliens après la nomination du premier cardinal de l'Amérique du Sud, car celui-ci est un de leurs compatriotes.

DEVOTION ESPAGNOLE



L'Espagne est très pieuse, mais sa piété est très espagnole, c'est-à-dire théâtrale et un peu orgueilleuse... C'est au pays du Cid qu'on voit ces églises où triomphe le rococo et qui produisent sur les visiteurs je ne sais quelle impression infiniment plus païenne, très certainement, que chrétienne.

On peut voir à Madrid une statue de Notre-Dame del Pilar, qui certainement ne rappelle en rien la pauvre Galiléenne, mère du Christ. Cette statue est vêtue de brocart, de velours, de soie brodée d'or et d'argent. Elle porte de précieux bijoux qui représentent une fortune.

Plusieurs dames de la haute société madrilène viennent d'offrir à Notre-Dame del Pilar un grand diadème pour les fêtes carillonnées et un petit diadème pour les jours ordinaires, ainsi qu'une auréole, le tout monté sur platine; ces bijoux sont couverts de brillants et de perles fines, et ont coûté la bagatelle de \$60,000.

LE NAPOLEON DU CAP ET SES HERITIERS



Le Napoléon du Cap, vous savez que c'est feu Cécil Rhodes, objet d'horreur pour les Boërs et d'admiration pour les Anglais.

Comme Napoléon joua l'empire du monde, Cécil Rhodes joua l'empire de l'Afrique du Sud. Il joua même bien d'autres choses, et, dans le nombre, un bon tour à ses héritiers.

Cécil Rhodes avait fait, dans sa vie, plusieurs séjours à Paris; pendant l'un d'eux, il admira beaucoup, chez un collectionneur, une petite toile de Rembrandt. Seulement, on la lui fit \$20,000, et Cécil Rhodes savait compter. Il s'avisa d'un ingénieux stratagème et fit avec le collectionneur cet étrange marché que le premier des deux qui mourrait lèguerait à l'autre, lui Cécil Rhodes \$30,000, le collectionneur la toile en question.

Ce fut Rhodes qui perdit, mais cela lui était bien égal. Ni lui, ni le collectionneur n'avaient rien à perdre; c'était sur le dos des héritiers qu'on pariait.

Venus pour faire la fête à l'ouverture du testament, ils ont fait surtout... la tête."

DIFFICILE A TUER



LA ténacité de vie d'un crocodile est des plus remarquables. "Je me souviens, disait un voyageur qui avait visité les Indes, que faisant partie d'une excursion de chasse sur le Ganges, des naturels rapportèrent un crocodile mesurant six pieds. Ils espéraient pouvoir le vendre, mais comme aucun acheteur n'accepta, ils décidèrent de le tuer.

On l'attacha à un arbre. Des balles qui sortaient des fusils ordinaires ne semblaient qu'irriter la bête, même elle ne parut pas souffrir quand les naturels lui passèrent un couteau à travers le cou."

Finalement, ils furent obligés de le finir au moyen de haches; même après cette opération, la queue de l'animal remuait encore.

L'INSTRUCTION et LES JAPONAISES

Il semble que le Japon, qui a témoigné de sa supériorité militaire de si brillante façon, tente, par ailleurs, d'obtenir des succès dans des manifestations moins sanglantes.

On sait déjà que les Japonais ont organisé une société de concerts, établie sur le modèle des grands concerts de Paris, et voici qu'une nouvelle, vraiment nouvelle, nous parvient d'Allemagne, quant à l'enseignement scientifique, non plus des nippons, mais bien des Japonaises.

En effet, le premier diplôme de docteur en médecine, conféré à une femme par l'université allemande de Marburg, vient d'être envoyé à une fille de l'empire du Soleil-Levant, miss Tada Mata, de Kumamoto.

Même, la thèse de cette jeune fille, conçue et réalisée de manière tout à fait remarquable, a obtenu les éloges unanimes des professeurs de la Faculté de Marburg.

Voilà une manifestation intelligente du fameux "péril jaune" qui, à la vérité, ne saurait nous déplaire.

LA PIERRE DE DESTINEE



AU cours d'une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en France, M. d'Arbois de Jubainville a fait connaître la série des exodes que, suivant une gracieuse légende, aurait subis la pierre qui passe pour avoir servi d'oreiller au patriarche Jacob.

On la vit en Egypte, puis sur les côtes d'Afrique, puis en Espagne, là où s'élève aujourd'hui Saint-Jacques de Compostel.

le; en Irlande encore et finalement en Ecosse, d'où elle fut transportée à Westminster.

Après avoir, comme on le voit, beaucoup roulé, cette pierre sert maintenant de soubassement au trône sur lequel sont assis les rois d'Angleterre pendant la cérémonie du couronnement (on l'appelle la pierre de destinée).

UN CHAMOIS BLANC



ON connaissait le merle blanc, on a vu des nègres blancs et des hirondelles blanches, mais de mémoire d'homme on n'avait jamais entendu parler de chamois blanc.

Depuis quelques mois cependant, on en avait signalé un dans la vallée de Weistanneim (Suisse).

Pour éviter que cet animal, unique dans les annales de la zoologie, ne devînt la proie de quelque braconnier, le gouvernement suisse ordonna de l'abattre.

Ce qui a été fait.

Aujourd'hui, empaillé par le conservateur du musée de Saint-Gall, ce curieux albinos est exposé dans l'établissement, où il provoque la curiosité des touristes.

COQUELIN DEVANT VANDERBILT

LE milliardaire Vanderbilt invita un jour Coquelin aîné à réciter devant lui ses fameux monologues: "Vous ferez, lui écrit-il, couler nos larmes six fois, et je ne trouverai pas exagéré que vous me comptiez 100 dollars pour chaque fois. En outre, vous nous ferez rire douze fois, et, eu égard à la saison de dépression atmosphérique que nous traver-

sons, j'estime que je ne dois pas vous donner moins de 200 dollars chaque fois."

La note de M. Coquelin, après cette représentation extraordinaire, fut donc rédigée comme suit :

M. Vanderbilt doit à M. Coquelin :
 6 larmes, à 100 dollars \$ 600
 12 convulsions de rire, à \$200. 2,400
 Total \$3,000

— o —

L'EX-REINE DE PORTUGAL



L'Ex-reine Amélie de Portugal était la seule souveraine qui fût docteur en médecine. Les hôpitaux de Lisbonne, grâce à sa science et à son dévouement, avaient été transformés depuis son avènement. Fort heureusement pour le peuple

portugais, d'ailleurs, car ils étaient, ces hôpitaux, très mal aménagés.

On dit même que l'ex-reine de Portugal fut la première à subir l'action des rayons Roentgen, et ce, pour dissiper les terreurs qu'éprouvaient les malades hospitalisés, à l'annonce de la mise en pratique sur eux du nouveau procédé.

— o —

LES SPHERES CELESTES



Pour les savants grecs, le ciel était solide et en cristal transparent ; les astres étaient portés par des sphères mobiles emboîtées les unes dans les autres. Euxode de Cnide avait déjà élevé jusqu'à 27 le nombre de

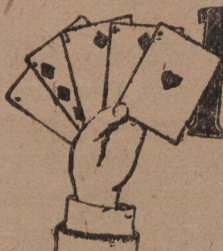
ces sphères : 1 pour les étoiles fixes, 3 pour le soleil, 3 pour la lune, 4 pour chacune des 5 planètes alors connues.

Mais ce que l'on ignore généralement c'est qu'Archimède avait fait mieux que cela et en plus grand (oh ! combien !) Il calcula le nombre de grains de sable composant le globe terrestre, et aussi celui qui serait nécessaire pour remplir une sphère dont la Terre serait le centre et qui toucherait au soleil.

Le pauvre homme dut inventer une arithmétique spéciale permettant d'exprimer les nombres fantastiques qu'il trouva.

— o —

UN JEU DE CARTES DISPENDIEUX



EN 1892, on a vendu, à Londres, aux enchères publiques, moyennant la somme de \$3,000, un jeu de cartes qui n'a pas son pareil au monde.

Il date du commencement du dix-huitième siècle et reproduit une série de dessins et de portraits se rapportant au règne de la reine Anne d'Angleterre.

On y voit les victoires de Marlborough, les batailles navales du temps et les principaux incidents de la rivalité entre la France et l'Angleterre.

La reine de coeur représente la reine Anne ; le roi de coeur est le portrait du prince Georges de Danemark, son mari ; la reine de carreau est la reine de Danemark ; la reine de trèfle est la princesse royale de Prusse, et la reine de pique est la princesse Anne de Russie.

Les autres figures représentent des hommes politiques de l'Europe.

51 MILLIARDS D'AMERICAINS



UN savant Américain, M. Draper, a fait ce calcul dans son ouvrage *Les Conflits de la Science et de la Religion* : “ — Nous, Américains, nous sommes 100 millions; dans cinquante ans, nous serons 200 millions; en l’an 2000, nous serons 400 millions; 3 milliards 200 millions en l’an 3000, et 51 milliards 200 millions en l’an 4000.”

— Où diable les fourrera-t-on, les Yankees, en l’an 4000! Heureusement que les savants se trompent... quelquefois... assez gravement! Les gratte-ciel auraient alors 1,000 étages au moins!

UNE ILE POUR VINGT-CINQ SOUS



UN journal américain annonce qu’un habitant de la Nouvelle-Orléans vient d’acheter au gouvernement des Etats-Unis une petite île située dans le golfe de Floride. Le prix d’acquisition, d’un commun accord, a été fixé à vingt-cinq cents, soit un franc vingt-cinq centimes.

A ce propos, on peut rappeler que l’île de Manhattan, sur laquelle s’élève aujourd’hui la ville de New-York, fut achetée à un Indien, il y a environ trois siècles, moyennant une centaine de francs de verroteries.

Sa valeur actuelle dépasse *trente milliards*.

LES FORETS DU MONDE



IL y a une forêt dans le Labrador, et le district de la Baie d’Hudson, du Dominion du Canada, qui a une largeur de 1000 milles et une longueur de 1700 milles.

L’Amérique du Sud en compte une dans le bassin de l’Amazone qui a 2,100 par 1300 milles.

L’Afrique Centrale possède une région forestière d’une longueur de 3000 milles du nord au sud et d’une largeur inconnue de l’est à l’ouest.

Les forêts de la Sibérie qui contiennent du pin, du cèdre et du mélèze ont 3,000 milles de l’est à l’ouest et 1,000 milles du nord au sud.

Elles sont tellement épaisses que les naturels du pays les qualifient de “places où l’esprit se perd”.

LA GENERATION SPONTANEE



LES anciens croyaient que les abeilles sortaient spontanément, toutes faites, de la chair de boeuf décomposée, les scarabées du cheval, les sauterelles du mullet, les scorpions des crabes, les crapauds du canard; une masse d’animaux du limon du Nil, les rats du sol de l’Égypte...

Pline nous cite même “le cas d’un rat à demi métamorphosé, trouvé en Thébàide et dont la partie antérieure était déjà celle d’un rongeur parfaitement développé tandis que le train de derrière était encore pierre brute”!!!

DES PARFUMS ANTISEPTIQUES



LA science a prouvé qu'un grand nombre de parfums sont non seulement inoffensifs mais sont d'une grande valeur à la santé humaine.

Un certain nombre de microbes contagieux ont été exposés à l'action de certaines huiles distillées des fleurs et des plantes.

Les amandes amères, la giroflée, le thym, le citron et la menthe sont très efficaces pour détruire ces microbes, tandis que la lavande est supérieure à l'eucalyptus, la térébenthine ou le camphre.

— o —

PIC DE LA MIRANDOLE BOUCHE BEE



L'incomparable Pic de la Mirandole, qui à 10 ans était à la tête des orateurs et des poètes de son temps, assurait qu'il était en mesure de soutenir publiquement des thèses sur toutes choses connues, inconnues et encore quelques autres: *de omni re scibili, inscibili et quibusdam aliis.*

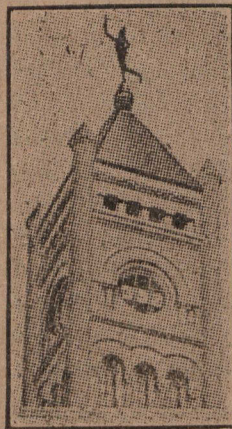
Or, à l'un de ces fameux tournois, il répondit d'abord péremptoirement, à toutes les questions qui lui furent posées. Il jubilait.

Mais voici que s'avance une paysanne qui lui demande: — "Monsieur le docteur, pourriez-vous me dire comment on fait le beurre?" Pic de la Mirandole resta bouche bée. Ce fut son Waterloo.

— o —

Trois cordes métalliques faites de la même grosseur dont une en or, peut porter un poids de 150 livres; celle en cuivre, 302 livres et celle en acier, 549 livres.

UNE HORLOGE SANS AIGUILLES



DANS la tour qui orne la station Union de Nashville, Tenn., le voyageur observateur a pu constater une curieuse horloge, qui diffère, sous plusieurs rapports, de toutes celles qui ornent habituellement les édifices.

Au lieu que ce soit par l'ordinaire cadran circulaire qui montre les aiguilles

en révolution, l'heure est indiquée par des chiffres blancs de 28 pouces de hauteur, lesquels sont peints sur des bandes flexibles et sans fin. Ils circulent devant l'horloge et changent le temps à toutes les soixante secondes.

Il va sans dire que des chiffres d'une telle dimension sont plus visibles que les ordinaires durant la journée, et durant la nuit ils sont illuminés.

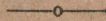
L'horloge est mise en opération par des poids, pesant plusieurs centaines de livres, lesquels sont remontés automatiquement par un moteur électrique.

Cette curieuse horloge est le fruit du travail de plusieurs années d'un certain habitant de Louiseville, Ky.

— o —

On dit que les montagnes dans la Lune sont en proportion de celles de la terre, beaucoup plus élevées. La plus petite de ces montagnes aurait 4 milles et demi de pieds; 22 dépasseraient le Mont Blanc qui n'a comme hauteur que trois milles à peu près.

LES SPORTS D'HIVER



L'HIVER à la montagne : ces mots ont longtemps paru, à la plupart de nos compatriotes, l'expression d'un pur paradoxe. Pour beaucoup d'entre eux,—et nous ne parlons pas de ceux que les nécessités de la vie rivent à leur ville ou à leur champ, mais de ceux qui peuvent ou qui doivent s'accorder quelques semaines ou quelques mois de séjour hors des grands centres ou loin des brouillards et du froid de la plaine;—pour beaucoup d'entre eux l'hiver signifie la vie factice des intérieurs luxueusement calfeutrés, ou la promenade au soleil, loin de la neige, la grande ennemie ! C'est qu'ils ne connaissent guère que la neige tôt salie des villes, ou qu'ils ignorent encore l'art de vaincre les difficultés qu'oppose aux exigences de l'existence habituelle la neige amoncelée dans la campagne.

Certains ont cependant fait la preuve qu'on peut utiliser l'obstacle. Et la "mauvaise saison" réserve à ceux qui vont l'affronter dans la montagne des trésors de santé et des joies trop peu connues.

Mais combien ignorent encore "la montagne" ! Ils ne se rendent pas compte que, non loin de leur home, ils retrouveront dans l'altitude, au-dessus du ciel gris qui les accable, la lumière, le gai soleil, l'exercice sain qui leur redonneront une force nouvelle. Sans doute, ils croient connaître la montagne pour avoir passé quinze jours l'été à côté d'elle, sans la pénétrer. Ils ne l'ont jamais vue sous la neige, dans la splendeur de sa parure hivernale.

La neige qu'ils redoutent, n'étant point

ouillés pour la supporter, deviendra, au contraire, la source de leurs plaisirs. D'un manteau immaculé, scintillant à l'infini sous le soleil, elle recouvre les champs ensommeillés, les chemins boueux, les toits sordides. Au-dessus de la vallée, les nuages amassés dorment lourds et gris, serrés comme les vagues d'une mer de plomb et cachent l'austère travail des hommes. En haut, au contraire, la vie est intense. Jeunes et vieux s'élancent à l'assaut des hauteurs et s'adonnent avec entrain à la griserie des sports, plus capiteux encore dans ce cadre magnifique de la nature.

LE PATINAGE

Sur le terrain glacé, les amateurs de *patinage* décrivent leurs courbes savantes, dont Lamartine a si bien exprimé le charme :

"Se sentir emporté avec la rapidité de la flèche et dans les gracieuses ondulations de l'oiseau de l'air, sur une surface plane, brillante, sonore et perfide; s'imprimer à soi-même, par un simple balancement du corps, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de sa volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'était pour moi et ce serait encore, si je ne respectais pas mes années, une telle caresse des sens, un si voluptueux étourdissement de la pensée, que je ne puis y songer sans émotion. Les chevaux que j'ai tant aimés ne donnent pas au cavalier ce délire mélancolique que les

grands lacs gelés donnent aux patineurs."

Et combien ces "harmonies" du patinage en montagne laissent loin les laborieux plaisirs des lacs de plaine... qui dégèlent la veille des grandes réunions, avec une malicieuse régularité!

LE HOCKEY

Cependant un match de *hockey*, un des jeux les plus passionnants de la glace, réunit un nombreux public. A chaque extrémité de la vaste piste, deux poteaux se dressent entre lesquels les joueurs de chaque camp, armés de crosses recourbées, essayeront tour à tour de faire passer un palet.

Tantôt ils chargent, et brusquement arrêtés reviennent soudain en arrière. Ils sont ici et là et partout à la fois. L'acier brillant des patins zèbre la glace. Aux imprécations des adversaires, se mêlent les cris de la foule. Penché en avant, dans une course folle, un joueur se rue vers le but.

D'autres le suivent pour lui prêter main forte. Le palet vole de crosses en crosses, si vite qu'on ne distingue ni l'art ni la science des hommes. Ils arrivent, ils sont tout fiers! L'ennemi s'élance: quelques-uns roulent ensemble. Soudain, projeté en l'air par un coup plus hardi, le palet passe entre les deux poteaux; et la partie continue, plus furieuse encore.

LE SKI

Mais la glace, bornée dans son étendue, n'assouvit pas le désir insatiable d'espace et de liberté que seul peut satisfaire l'immense tapis de neige qui fuit par delà l'horizon. Inaccessible, attirante, la montagne cache ses plus mystérieuses beautés, ses gorges les plus sauvages sous une per-

fide parure de gemmes étincelantes. Pour toujours les hommes s'en verraient écartés, s'ils n'avaient un merveilleux patin, le *ski*, dont l'usage permet d'en affronter les épaisseurs amoncelées. Avez-vous jamais goûté ces sensations de glissades étranges, sans heurt, sans trépidation, sans poussière? Vous êtes-vous senti emporté, debout, immobile, en une marche, une course effrénée?

Grâce au ski, la montagne livre ses secrets. Sur les cimes inaccessibles, l'homme victorieusement s'élève. Un instant ébloui, tout petit sous le firmament immense, il contemple le monde étendu à ses pieds. Rien n'arrête le regard.

Si loin que porte la vue, ses sommets s'entassent les uns après les autres ainsi que les tentes d'une armée, rangées dans la plaine. Coloré par les feux du soleil, l'air invisible devient une brillante poussière d'or ou de pourpre, de nacre irisée.

En bas, la vallée se cache, incertaine sous une légère vapeur, que le fleuve coupe d'un mince fil d'argent. Mais déjà des teintes plus froides ternissent les rayons de feu, l'heure s'avance, il faut redescendre. Le paysage s'évanouit maintenant. Perdues les neiges éternelles, voici les forêts, les campagnes, les choses familières. L'homme s'arrête, étourdi, comme précipité de son rêve et redevenu lui-même au milieu de ses semblables, il regarde les hautes régions que sa pensée habite encore.

LE TOBBOGANING

Tout le monde, sans apprentissage, en observant les règles de la plus élémentaire prudence, peut se livrer aux sports passionnants du *tobogganing*, ce nouveau mode de transport en commun de la montagne, si l'on peut risquer cette

hyperbole audacieuse! Sur les pentes de neige molle, le *toboggan* canadien, sorte de petit plancher relevé au bout, permet de glisser à toute vitesse, emmenant une nombreuse famille.

Sur les pistes de glace savamment préparées, les sportsmen convaincus, quelques dames à l'occasion, des professionnels plus que des amateurs, s'aventurent à de vertigineuses allures. A plat ventre sur leurs *skeletons*, ces lourds traîneaux d'acier rasant la terre, ils plongent la tête en avant avec une audace incroyable.

Tantôt c'est une descente à pic, suivie d'une brève montée: le skeleton saute par-dessus. Tantôt ils s'élancent en haut des virages, hautes murailles de glace verticales, presque renversées sur elles-mêmes, qui les rejettent en bas. Ils tournent, disparaissent emportés en une course folle, presque sans voir, dans le dédale étroit d'un diabolique tourniquet.

LE BOBSLEIGH

Mais quel est ce long rugissement: "Boob!" Tout s'arrête; en un instant, la piste est déblayée. Rapide en bas, un engin monté par cinq ou six individus tout blancs dévale soudain et disparaît dans un tourbillon. C'est un *bobsleigh*—ou simplement un *bob*—qui vient de passer. Il est essentiellement composé de deux luges (dont celle d'avant mobile autour d'un pivot) qui supportent un châssis, sur lequel prennent place à la file les invités.

Un volant d'automobile assure la direction, tandis qu'une pédale, commandée par le pied du conducteur, enfonce dans le sol de la piste un solide crampon en guise de frein. Telle est cette luge de famille, rapide et confortable; petite automobile de la neige..., si elle n'exigeait l'aide d'un cheval à la remontée!

Avec elle, il ne s'agit plus de redescendre une pente pour recommencer aussitôt, comme font les enfants et les débutants dans l'ivresse des premiers jours, mais d'organiser des excursions, de faire, en quelque sorte, du tourisme à travers les pays d'une façon plus amusante et plus rapide qu'avec une simple luge ou un traîneau ordinaire. Aux charmes de la promenade se mêleront les émotions du sport.

Le matin, trois, quatre bobs s'en vont à la fois, montés par des amis ou les amis de ces amis. Tout sommeille: nul murmure ne trouble les lents apprêts de l'aurore. Paresseusement, les nuages s'effilochent à la crête des collines. Le soleil ne brille point encore, mais son ardeur contenue rayonne derrière l'écran des montagnes dont l'ombre agrandie étouffe la plaine. Enfin, par-dessus la vallée d'où s'arrache la nuit, jaillit un jet de flammes qui embrase l'espace et rougit une cime plus lointaine. Il fait clair maintenant, la caravane s'ébranle. Des traîneaux suivent, emmenant d'autres promeneurs plus craintifs, et l'attelage en tandem, orné de gais pompons, secoue impatiemment ses clochettes.

La route descend dans la vallée, accidentée ou dangereuse, rapide ou lente, taillée en corniche à flanc de rocher, ou dominant le torrent caché par l'épais maquis des buissons. Ici, on franchit l'abîme sur un pont audacieux, là, il faut descendre pour une légère montée. L'air s'épaissit; des montagnards, aux costumes pittoresques, remontent sur leurs grossiers lugeons. Une tasse de thé réchauffe, en bas, les frileux, le temps d'attendre les chevaux, et la montée recommence vers d'autres cols, d'autres stations.

Dans la descente, le bob file redevenu l'auto silencieux, perpétuellement débrayé. Suivant les lacets de la route, le

paysage varie. A la sortie de ce virage, c'est un coup d'oeil féerique sur le panorama des cimes. Par cette trouée, le lac étincelle; la barque qu'il porte semble un immense goëland, très blanc sur l'horizon ensanglanté du couchant, et la brume lumineuse laisse traîner ses plis de topaze et d'émeraude sur le rouge liquide des eaux.

Soudain la piste s'incurve et rentre sous quelque épaisse forêt de ces grands pins du Nord, solidement accrochés au flanc des monts. Une clarté froide de tombe, un silence glacé oppressent un instant; mais léger, dans un glissement furtif, le bob est passé.

Ces quelques impressions de "choses vues" donneront, je l'espère, à plusieurs qui ne s'en doutent peut-être pas, une idée de ce que la montagne leur réserve pendant les mois d'hiver, où la croyance générale est trop souvent qu'elle est inaccessible et inhospitalière. Il n'y a pas, au contraire, de milieu plus vivifiant pour les corps,—on l'a maintes fois redit,—et même, quand on sait le vouloir, pour les âmes.

On y peut vivre, si l'on veut, vivre d'une vie "mondaine" fort variée; mais on y peut aussi s'emprisonner dans une solitude presque monacale. Qui ne l'a jamais goûté, ignore la profondeur du charme émané des vastes champs de neige. Le calme et le silence apaisent les nerfs fatigués des trépidations de la vie courante. Et s'il faut distraire l'esprit d'une pensée trop obsédante, des exercices bienfaisants exigent un effort incessant d'attention et de volonté.

Peu à peu la neige devient l'incomparable ami dont la présence vous berce et dont le souvenir vous poursuivra désor-

mais. Ainsi parfois, emportés sur des routes opposées, des yeux se sont croisés qui se verront toujours.

Qui saura dire l'émouvante beauté des spectacles de la haute montagne! La gloire aveuglante des midis, et la splendeur inoubliable des soleils couchants; l'emprise glacée du crépuscule, et la pâle blondeur des nuits lunaires où, sur la croupe laiteuse des monts, s'épand une harmonie d'ombre et de mystère!

Il n'est pas jusqu'aux fils télégraphiques, inflexiblement tendus entre leurs poteaux, que ne transfigure cette magie nocturne; à la fibre sonore de leur métal, la glissante caresse du silence arrache une plainte sourde dont la vibration monotone est d'une langueur infinie. Longtemps close, l'âme s'épanouit, libre de la terre, et reine de l'espace, et le rêve s'achève en prière.

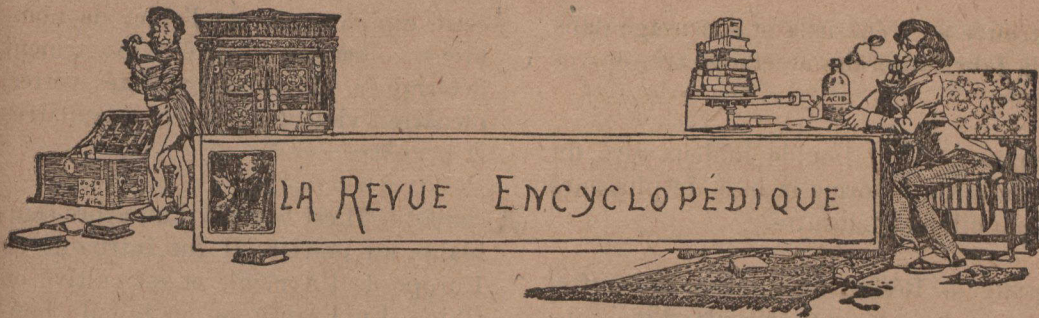
Enfin, les sports de la neige ont tous un côté pratique et utilitaire qu'il importe de ne pas négliger. Nous avons vu le parti à tirer de la luge et du bob. Mais le ski surtout rend d'immenses services dans la montagne, qui devient ainsi praticable.

Au lieu d'enfoncer jusqu'aux épaules, chacun glisse rapidement et court à sa fantaisie.

Il n'est pas besoin d'être un tacticien émérite pour comprendre, enfin, l'importance et l'utilité de ce nouveau mode de locomotion. Rapidement, des groupes d'éclaireurs auront inspecté les cols et les vallées, occupé des crêtes ou des passages stratégiques, rendu compte des mouvements de l'ennemi.

— o —

Il faut deux ans au "Gulf-Sream", grand courant d'eau tiède de l'Océan Atlantique, pour aller des Florides jusqu'aux côtes de Norvège.



Dans ce nouveau Département de la REVUE POPULAIRE, nous publierons chaque mois, par ordre alphabétique, quelques fragments d'un petit dictionnaire encyclopédique rédigé tout spécialement à l'intention de nos lecteurs.

Nous prions en même temps nos lecteurs de bien faire attention à ceci: A la suite du dictionnaire, et dans chaque numéro, nous répondrons volontiers, en quelques lignes, aux questions qui pourraient nous être posées EN MATIÈRE DE SCIENCE POPULAIRE SEULEMENT; par exemple, que l'on nous demande ce qu'est au juste tel minéral que l'on nous désignera, quelle est la durée d'un éclair, quelle est la vitesse de la lumière, etc.

Nous ne répondrons qu'aux questions ayant un intérêt général et pouvant par conséquent profiter à tout le monde; nous espérons compléter ainsi les COURS POPULAIRES paraissant déjà depuis quelque temps dans cette Revue et contribuer à l'instruction de nos amis de la façon la plus agréable pour eux.

Les questions doivent être adressées comme suit:
 REDACTEUR DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 131
 rue Cadieux, Montréal.

“SUITE”

ALUN:— Terme générique par lequel on désigne des sulfates doubles que forment les sulfates d'aluminium, de fer, de chrome, avec les sulfates des métaux alcalins, potassiums, sodiums, ammoniums.

ALUMINIUM:— Corps simple métallique. Il a été obtenu pour la première fois en 1827 en décomposant le chlorure d'aluminium par le potassium. Il contient du bauxite, de la glaise, de la feldspath, et plusieurs autres matières rocheuses.

AMALGAMES:— Union du mercure avec

un métal quelconque. Ils sont en général liquides, car le mercure domine et solides quand il n'est pas en quantité considérable. Il existe les amalgames cristallins, alcalins, métalliques.

AMBRE:— Substance de couleur cendrée, tenace, flexible, légère, connue dans le commerce et désignée par les savants sous le nom d'ambre gris. Une autre espèce, matière résineuse fossile, est connue sous le nom d'ambre jaune, ou succin.

AMMONIAQUE:— Gaz extrait du sel ammoniac et connu autrefois sous le nom d'alcali. Les carbonates, bicarbonates, les chlorides et les sulfates d'ammoniaque sont bien utilisés dans l'Agriculture. En 1913, la production totale du monde a été 1,114,400 tonnes métriques.

AMMONIACUM:— Gomme résineuse, extraite de la racine d'une plante de la Perse et de la Turquie. On l'emploie comme ciment pour la porcelaine et en médecine.

ANGÉLIQUE:— Plante cultivée dans les jardins, à cause de la beauté de son port, de son odeur et de sa saveur aromatiques. On s'en sert en médecine.

ANGUSTURE:— Ecorces de certains arbres qui sont employées en médecine. On la

trouve au Vénézuéla et son usage dans la fabrication des amers est très en vogue.

ANILINE:— Un liquide huileux tiré du coaltar, qui forme la base de plusieurs magnifiques teintures.

ANIMÉ:— Résine d'un jaune de soufre, très odorante, qui découle d'incisions faites au tronc de certains arbres de l'Amérique du Sud.

ANIS:— Plante de la famille des ombellifères et du genre boucage. On l'emploie en médecine et dans la préparation de certains aliments.

ANISLETTE:— Eau de vie anisée et liqueuse. On l'obtient en distillant, au moyen de l'anisateur, un mélange d'anis étoilé, de coriandre, de fenouil, d'eau et d'alcool et en ajoutant au produit du sirop de sucre.

ANTHRACITE:— Appelé aussi houille éclatante et charbon incombustible, est une substance noire, à cassure conchoïdale, souvent irisée, sèche au toucher, avec un éclat métallique assez prononcé. Il est composé de 87% à 94% de carbone et ne contient qu'une très petite quantité de principes volatils.

ANTIMOINE:— Est un métal d'un blanc bleuâtre qui présente une texture lamelleuse ou à grains cristallins, suivant qu'il a été refroidi lentement ou rapidement; il est cassant, entièrement privé de ductilité et de malléabilité. Il représente de grandes analogies avec l'arsenic.

APATITE:— Nom donné par Werner au phosphate de chaux naturel, parce que

cette espèce avait été l'objet de nombreuses erreurs avant d'être exactement déterminée. Il y a des variétés vertes, bleuâtres, violacées, blanches, jaunâtres et brunâtres.

ABRICOT:— Il est le fruit d'un arbre semblable au poirier. Il fut introduit en Europe de l'Arménie et est cultivé en Chine. En France, on en fait du bon.

AGUE-MARINE:— Variété commune d'émeraude, d'un vert bleuâtre. Leur valeur est néanmoins inférieure à celle des émeraudes.

ARCHILLE, (orseille):— Genre de lichens de la famille de cladoniacées, vivant sur les rochers des bords de la mer et dont certaines espèces fournissent une matière colorante rouge.

AREC (NOIX D'):— La noix d'arec est très en usage dans l'est. On l'emploie en Angleterre comme poudre dentifrice.

ARGENTITE:— Sulfure naturel d'argent, ayant pour synonyme, l'argyrose.

ARGOL:— Matière qui a la propriété de teindre. On en exporte du Portugal plusieurs centaines de tonnes. L'argol rouge est employé pour les couleurs sombres.

ARGUS:— Les plumes de l'Argus sont employées comme ornements. On le trouve à Siam ou dans la péninsule de Malacca.

ARNICA:— Genre de composés sénécionidés, renfermant une dizaine d'espèces, qui croissent dans les régions monta-

gneuses. On tire de ses fleurs une médecine que l'on emploie dans les contusions et les foulures.

ARACK :— Nom de certaines boissons fermentées faites du palmier, très en vogue en Asie, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie.

ARSENIC :— Est un corps solide à la température ordinaire, gris d'acier, cassant, bon conducteur de l'électricité, insoluble dans tous les dissolvants. Tonique à faible dose, l'arsenic, à fort dose, est un poison hyposténisant.

ARTIFICIELS (MEMBRES) :— Lors du dernier recensement, il y avait 4 établissements au Canada, employant 41 ouvriers, où l'on fabriquait des membres artificiels. L'outillage était évalué à \$71,116.

ASBESTE :— Substance minérale filamenteuse, plus ou moins souple et soyeuse, inaltérable au feu, et qui résulte de l'altération et de l'hydratation de la trémolite, silicate appartenant au genre amphibole. Les exportations canadiennes pour l'année 1914, se sont chiffrées à \$3,152,710.

ASPHALTE :— Sorte de bitume noir, compact, solide, cassant, très riche en carbone et en hydrogène. On l'utilise dans la construction des pavés ou fondations quelconques.

ASSA-FOETIDA :— Gomme résine attribuée à plusieurs ombellifères, et en particulier à la *ferula assa foetida*, qui croit dans la Perse et dans l'Hindoustan. On l'emploie comme médicament.

ASSAYEURS :— Si vous achetez des pro-

duits et que vous croyez qu'ils sont falsifiés, vous devez les soumettre aux chimistes employés à cette fin, par le Gouvernement.

AVIGNON (BAIES D') :— Cette plante pousse dans le Sud de la France. Elle sert à teindre en jaune.

AUVENTS :— D'après le dernier recensement, cette industrie a 26 établissements préposés à la fabrication des auvents. Ils emploient 612 hommes.

“A SUIVRE”

DES ANIMAUX QUI APPORTENT LA FORTUNE

Certains hommes naissent riches, d'autres le deviennent.

Dans la première catégorie, on peut citer les “heureux fils à papa”, qui n'ont qu'à grandir pour bénéficier du travail de leurs ancêtres.

Dans la seconde série, on constate une classe d'hommes qui, par leur travail et leur économie, parviennent à “l'heureuse aisance”, dont parle quelque part Horace. Il y a aussi les chanceux, qui se lèvent pauvres et qui, au moyen de découvertes, se couchent très riches.

Citons quelques exemples de ces derniers:

A Lunenburg, dans le Hanovre, si l'on entre dans l'hôtel de ville, on peut observer un monument original.

Il consiste en un globe de verre hermétiquement fermé, contenant un jambon. Au-dessus, vous pouvez lire, en lettres de marbre, l'inscription suivante: “Passants, inclinez-vous devant les restes d'un porc, qui s'est immortalisé par la découverte des sources du sel de Lunenburg.”

Lunenburg est une ville qui a été très enrichie par des découvertes dues à ces fameux cochons du Hanovre.

On mentionne encore l'histoire d'un certain Barber qui recherchant une plante dans une forêt du comté d'Osceola, en Floride, aperçut un porc recouvert d'une substance blanche semblable à la craie. Il suivit l'animal et le trouva, se vautrant dans un trou, rempli d'une boue blanche, comme le lait.

Ce fut ainsi que le phosphate, qui rend de si grands services à l'agriculture, fut découvert.

La découverte des premières pierres précieuses n'est pas moins extraordinaire.

Le propriétaire d'un lot du comté de Fergus, au Montana, traversait son champ par une journée de printemps.

Il remarquait que les blaireaux avaient bouleversé son terrain. A un certain mo-



ment, il rangea du pied un morceau de terre. A sa grande surprise, une pierre jaune très resplendissante apparut. Il en ramassa un certain nombre qu'il envoya à un bijoutier de New-York.

Quelques jours après, il recevait un chèque de \$2,600, avec l'invitation d'en envoyer d'autres.

Ainsi fut ouverte la fameuse mine américaine de saphirs "Yellow Creek".

Une autre découverte du hasard, est celle faite par un charretier qui avait loué des écuries à New-York.

Notre homme avait un cheval vicieux; lorsqu'un soir, il entendit un bruit inhabitué, Il se rendit à ses écuries, et constata que son cheval ayant eu peur de quelque chose avait, au moyen de ses pieds, fait écrouler presque la bâtisse.

Il entra et à sa grande surprise, un objet très resplendissant s'offrit à ses yeux. Le plancher enlevé, laissait voir de l'or qui s'échappait d'une bourse faite d'étoffe. Il compta \$320 en or et \$48 en argent.

On rapporte aussi qu'un vache causa la découverte de la grande mine de ferblanc Haemekirk, en Tasmanie.

L'animal errait dans un champ de blé d'Inde; afin de l'envoyer la femme d'un cultivateur saisit une roche qui pesait beaucoup pour sa dimension.

Elle la montra à son époux qui, après analyse, apprit qu'elle contenait 74% de ferblanc pur.

Ce qui semble le plus extraordinaire, c'est qu'une compagnie avait dépensé inutilement \$200,000 à un quart de mille de cet endroit pour exploiter une prétendue mine de ferblanc.

Les chasseurs ont aussi quelquefois bénéficié de découvertes analogues. Encore l'an dernier, un de ceux-ci tua une oie. Après l'étude de son plumage, il trouva une couche de sable d'or, très importante.

Un pêcheur de Brescia, Italie, retira de l'eau une grosse anguille, dans laquelle il trouva une immense perle noire, qu'il vendit à un bijoutier de Milan pour \$6,000.

On peut citer un grand nombre de découvertes semblables qui font du pauvre un riche, du matin au soir.

A quand votre tour...? Ayez beaucoup d'égard pour les animaux, ils pourront, un de ces jours, vous apporter la fortune.

L'INFLUENCE D'UN MORCEAU DE PAPIER SUR L'HYGIENE PUBLIQUE

L'histoire est véridique: elle s'est passée aux Etats-Unis, plus spécialement dans l'Etat de New-York. Elle a une véritable portée générale et nous dirions, si ce n'était pas un peu ambitieux, presque philosophique; elle montre comment, avec des moyens fort simples, on peut arriver à des résultats très utiles, très appréciables. Elle montre également qu'il faut savoir tirer parti de tout; en même temps qu'elle nous fait comprendre que, parfois la meilleure solution est d'employer des objets très bon marché pour ne pas avoir à les conserver, à les nettoyer, le nettoyage étant souvent chose plutôt apparente que réelle. Nous ajouterons que cette histoire apprendra à nos lecteurs comment, en cours d'excursion, en promenade, on peut se fabriquer un récipient, petit ou grand, un verre pour boire de l'eau aussi bien que du lait, sans chance d'aucune contamination si la matière première qu'ils ont en poche est propre. Cette matière est aussi peu encombrante que possible, et son prix de revient est à peu près nul.

On va penser sans doute que voilà un exode bien ambitieux; mais on pourra constater, si l'on veut bien nous suivre, que nous tenons nos promesses; tout cela seulement à l'aide d'un tour de main des plus simples.

Il y a déjà longtemps que l'on se préoccupe, dans les écoles de l'Etat de New-York, de pouvoir fournir aux enfants des

verres, des gobelets, des récipients quelconques, revenant à très bon marché, dont chaque enfant puisse avoir un exemplaire, de façon qu'il n'y ait pas de chance de contagion, comme c'est le cas quand on boit successivement dans un même verre.

Et l'on considérerait avec raison que l'idéal serait de se procurer des récipients à assez bon marché pour qu'ils ne servent qu'une fois: on en distribuerait autant qu'il en faudrait aux enfants, avant qu'ils aillent boire à la fontaine commune de l'école.

On comprend que la solution n'était pas facile. On l'a pourtant trouvée sous la forme de la feuille de papier à laquelle notre titre fait allusion.

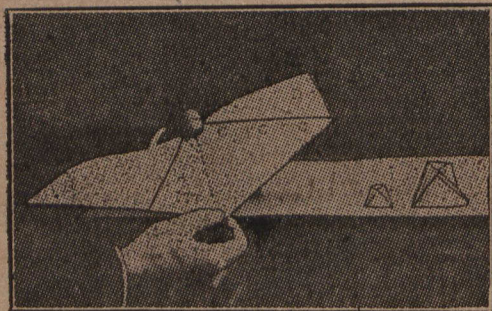
Dans une école, on a toujours à sa disposition du papier blanc, nous entendons surtout du papier propre, qui n'ait encore servi à aucun usage, et dont on puisse donner aux enfants des feuilles en très grande quantité.

Le tout était de trouver et de leur fournir également une méthode facile pour transformer cette feuille de papier en un récipient susceptible de tenir lieu de gobelet.

Au moyen d'un pliage très simple, que nous allons expliquer, on est arrivé au résultat, résultat qu'il est intéressant de connaître pour les différentes raisons que nous indiquions, en même temps que comme simple curiosité.

Sans la moindre application de colle, avec une rapidité extraordinaire, la feuille de papier se transforme en un gobelet de la capacité, des dimensions que l'on veut, suivant les dimensions mêmes que présente la feuille de papier primitive; et il est très simple d'apprendre à un enfant, même assez jeune, à plier ce papier pour se fabriquer le gobelet dont il a besoin.

En se rapportant aux figures que nous avons fait reproduire ici, et en suivant, d'autre part, bien exactement, les indications que nous allons donner, on sera en mesure de se fabriquer en quelques minutes les récipients dont il s'agit, qui pourront non seulement servir de verres à boire, mais encore de sacs pour enfermer les choses les plus diverses.



Le pliage du papier.

Dans la feuille de papier blanc que nous allons utiliser, il faut d'abord tailler une surface exactement carrée. La chose est assez simple, sans mesures ni préparation bien compliquée.

Comme il est très vraisemblable que cette feuille aura la forme d'un rectangle, d'un carré long, comme on dit quelquefois de façon inexacte; nous allons la transformer en un véritable carré, tout simplement en prenant le coin de droite de la feuille tenue verticalement, l'extrémité droite et inférieure de son plus petit

côté, par conséquent, et en rabattant ce petit côté de manière qu'il vienne exactement s'appuyer sur le côté gauche vertical du rectangle, un de ses deux côtés les plus longs.

Lorsque les deux lignes arriveront exactement à coïncider, nous formerons un pli bien net dans le papier, déterminant ainsi une sorte de triangle, comme le montre l'une de nos figures. Il nous faut ensuite supprimer la portion du rectangle qui déborde du triangle, en haut.

Pour cela, nous pourrions nous servir de ciseaux, mais il sera plus simple de rabattre cette bande de papier par-dessus le triangle obtenu, de la détacher suivant le pli ainsi obtenu. Si alors nous défaisons le pli que nous avons formé tout à l'heure, nous nous trouverions en présence d'une feuille de papier exactement carrée.

Mais nous n'avons pas intérêt à supprimer ce pli; car, pour fabriquer notre récipient, il faut précisément faire subir à une feuille de papier carrée le pli en diagonale que nous avons obtenu de la sorte.

Nous nous saisissons alors de ce triangle en réalité double et nous en ramenons le coin de droite vers le côté opposé, à l'endroit qui est figuré dans la première gravure que nous donnons; ce point doit être choisi un peu plus haut, par rapport à la base du triangle, que le milieu du côté dont il s'agit.

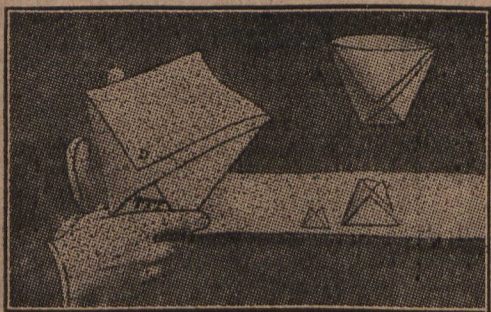
Il faut que la pointe de gauche vienne à peu près exactement s'appuyer sur le bord du triangle. Avec l'angle B, c'est-à-dire la portion du papier formant cet angle, nous allons en agir de même, de façon à amener l'extrémité de cet angle sur le côté opposé, en un point sensiblement correspondant à celui de gauche.

C'est, la première fois, un peu par tâtonnement, que l'on trouve les deux points voulus. Cependant il y a une règle à ob-

server qui permet de fabriquer un récipient correct et d'amener la pointe de chacun des angles exactement au point où elle doit venir.

En effet, il faut que le bord du papier *ccc*, une fois le papier replié à l'extrémité de l'angle revenant latéralement, se trouve former une ligne parallèle à ce qui reste de la base du triangle *rrt*.

Les choses disposées de la sorte, nous sommes bien près du moment où notre récipient va être terminé. En effet, il nous suffit maintenant de rabattre l'angle supérieur du triangle primitif, angle désigné par la lettre *v* dans la figure que nous avons fait dessiner. Mais il faut ici que, de chaque côté, sur chaque face du triangle



Comment fabriquer un récipient.

primitif, qui était en réalité composé de deux épaisseurs de papier, une seule épaisseur de papier se rabat, ce qui indique bien la figure intermédiaire où l'on voit les deux ailes, pour ainsi dire, au moment où chacune d'elles est sur le point de recouvrir le bord supérieur *ccc* dont nous parlions à l'instant.

Il nous reste à appuyer vigoureusement sur le pli du papier, de façon que les ailes n'aient plus tendance à se relever. Et si alors nous introduisons les doigts dans l'ouverture supérieure, de manière à écarter les deux moitiés du carré, ayant servi

à former le triangle primitif, nous voyons apparaître une sorte de récipient qui rappelle vaguement, par son aspect, un gobelet; à cela près, il est vrai, que son fond n'est point plat, mais affecte la forme d'un coin.

A première vue, on pensera que ce soi-disant récipient de papier ressemble beaucoup au chapeau de gendarme classique que l'on fait pour les enfants. A l'examiner d'un peu près, on verra qu'il n'en est rien.

Tout d'abord, grâce aux pliures du papier, le récipient garde naturellement sa forme, surtout si on l'ouvre largement; d'autre part, et surtout si l'on y verse de l'eau jusqu'au ras des bords, on constatera qu'il est parfaitement étanche et que l'eau ne s'en échappe point. Cela tient à ce que les plis sont exécutés dans de telles conditions, que partout, la feuille de papier est intacte et offre à l'eau une surface continue.

A la rigueur, on pourrait boire plusieurs fois de suite dans ce gobelet, si on le traitait avec ménagement quand une première fois de l'eau y a été versée, et si on le faisait sécher avec soin.

Mais cela n'est point à craindre avec les enfants qui, étant donné que l'on peut en faire un autre avec la plus grande facilité, qu'il y a même dans cette petite opération quelque chose d'amusant, préféreront jeter le gobelet après s'en être servi, et en fabriquer un autre quand la soif reviendra.

— o —

Le district de Rievas, dans les Pyrénées de l'est contient un nombre extraordinaire de nains. La tradition veut qu'ils soient les descendants des nations qui habitèrent ces régions montagneuses, aux temps préhistoriques.



Comment on salue un étranger, en Afrique.

CURIEUSE MANIERE DE SALUER

Si la politesse est le charme des relations sociales, et qu'elle se traduit par l'honnêteté des manières, la façon de vivre, de parler, d'agir, elle n'est pas moins une coutume étrange chez les naturels de tous les pays non civilisés et particulièrement chez ceux de l'Afrique.

L'étranger qui visite ces peuplades est frappé de stupéfaction à la vue des salutations bizarres dont il est l'objet.

Et c'est avec raison, lorsqu'il est le spectateur de certains exercices physiques qui consistent en des culbutes affolées, que les naturels accompagnent des cris: "Kina bomba! Kina bomba!"

C'est en vain que le voyageur voudrait faire cesser ces salutations, puisqu'au moindre signe d'étonnement de sa part, la scène se continue de plus belle et avec plus de véhémence.

Voltaire ne se serait donc pas trompé lorsqu'il disait:

*La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du coeur elle est la douce image
Et c'est la bonté qu'on chérit.*

— : 0 : —

L'HISTOIRE DE LA FÊTE DES ROIS A TRAVERS LES AGES

CETTE fête populaire et sentant le terroir, beaucoup d'érudits la rattachent à des traditions de la plus haute antiquité. Les Grecs, les Romains, avant de se mettre à table, donnaient un roi au festin par l'élection des dés, des osselets ou du suffrage des convives.

On voit, dans une comédie de Plaute, les amis qui dînent ensemble élever une jeune femme à la dignité de reine de la table, en lui posant sur la tête une couronne de fleurs. La coutume de nommer un roi au repas de l'Epiphanie ne serait qu'un reste de l'ancien usage païen, ramené par les chrétiens à un seul jour de l'année.

D'autre part, dans certaines contrées de la Grèce, on se servait de la fève pour procéder à l'élection des magistrats. La fève était le symbole de la puissance et de la domination; et, si je pouvais suivre les doctes personnes du dix-septième siècle, dont l'érudition s'est appesantie sur cette matière, je vous dirais qu'on voit paraître le sens allégorique de ce mot de fève dans la maxime que Pythagore répétait avec tant d'obstination à ses disciples: "Abstenez-vous de fèves", maxime qu'il donnait comme le fondement et le compendium de toute la sagesse, et qui, si l'on n'entend par là qu'il les voulait détourner de l'ambition et des agitations politiques, serait absolument dépourvue de sens. Voilà donc l'explication, et du symbole de la fève, et de la royauté éphémère dont elle est le signe.

Certains encore (et leur opinion est la plus répandue) veulent voir dans ce festin de l'Epiphanie un souvenir des saturnales, célébrées pareillement dans les premiers jours de janvier. Ces fêtes se passaient en festins bruyants, et, de maison en maison, les amis s'envoyaient des gâteaux et des fruits, coutume encore observée dans plusieurs de nos campagnes au jour des Rois. Mais l'idée de réserver une part à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres, une part aux absents, est bien chrétienne, et ne saurait venir des saturnales.

Mais, sans plus dissenter, on sait quel souvenir de l'Évangile l'Epiphanie rappelle solennellement:

"Jésus étant né à Bethléem, des mages d'Orient vinrent à Jérusalem.

"Et dirent: Où est le roi des Juifs qui est né? car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer...

"Et l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée à l'endroit où était le petit enfant, elle s'y arrêta.

"Et, quand ils virent l'étoile s'arrêter, ils eurent une grande joie.

"Et, étant entrés dans la maison, ils trouvèrent le petit enfant, avec Marie sa mère; en se prosternant ils l'adorèrent; et, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe."

Saint Mathieu ne nous dit ni ce qu'étaient ces mages ni de quelle contrée de l'Orient ils étaient venus. On le sut plus tard. C'était des rois, dit saint Léon, pape, et l'un d'eux était Ethiopien et noir. On connut leurs noms: Melchior, Gaspard et Balthasar.

Ces rois étaient venus de l'Arabie Heureuse, le pays traditionnel des aromates et des parfums, dit Tertullien. Ils venaient de la Perse, plus lointaine encore et plus mystérieuse, où germent les pierres dans les montagnes. Seule, Mme Judith Gautier sait la vérité de ces choses, parce qu'elle est la très belle et la très sage prophétesse.

Dans tout l'Orient, aux premiers siècles, la fête de l'Épiphanie se célébrait le 6 janvier en même temps que celle de la Nativité, à laquelle elle est étroitement rattachée.

Ce n'est guère qu'au cinquième siècle que Noël fut reporté en décembre et devint une fête distincte. En Occident, cette confusion semble n'avoir point existé. L'Épiphanie n'en était pas moins solennelle; dans les anciens sacramentaires, le jour qui la précède est qualifié de vigile, et un jeûne sévère y devait être observé.

Mais, vers le onzième siècle, on s'avisa que ces macérations s'alliaient mal avec l'allégresse apportée par la naissance du Sauveur. On commença à allumer sur les places des feux de joie, ainsi qu'à la veille de la Saint-Jean; au repas qui, à la fin du jour, rompaît le jeûne, on se mit à boire du vin, à manger des aliments apprêtés avec recherche.

La collation devint un festin. Les saints du temps en gémirent; des conciles interdirent les réunions. Mais les bonnes gens, s'étant mis à honorer l'Enfant Jésus par la nourriture, n'y voulurent point renoncer tout à fait; les parents, les amis, conti-

nuèrent à s'assembler; pour satisfaire l'Église, ils imaginèrent seulement de faire bénir leur gâteau et d'en réserver la première part à Dieu.

Ce fut longtemps un point fort litigieux de savoir s'il convenait de solenniser l'Épiphanie par des réjouissances ou bien par la macération et le jeûne. L'Église finit par céder. Même elle se mêla aux joies qu'elle avait prosrites d'abord.

Au treizième siècle, quelques jours avant l'Épiphanie, dans chaque ville, les chanoines du chapitre élisaient d'un d'entre eux auquel ils donnaient le nom de roi, parce qu'il devait tenir la place de Roi des rois et les assembler tous à sa table, en attendant que Jésus-Christ les réunît en son saint paradis.

Au saint jour de la fête, le chanoine choisi, revêtu de sa dalmatique, tenant à la main une palme pour sceptre, prenait place, dans la cathédrale, sous un dais de drap d'or. Cependant, trois chanoines sortaient de la sacristie, le front ceint de couronnes. L'un était vêtu de blanc, l'autre de rouge et le troisième de noir, avec le visage noirci.

Ils figuraient les rois mages et, descendant vers la partie de l'église qui représente le pied de la croix, ils chantaient l'Évangile de Saint Mathieu. Un diacre, qui portait au bout d'une perche cinq chandelles allumées pour rappeler l'étoile miraculeuse qui conduisit les mages à Bethléem, montait dans la grande nef et entrait dans le chœur.

Ils le suivaient en chantant, et, quand ils étaient à cet endroit de l'Évangile: *et procidentes adoraverunt eum*, ils s'arrêtaient devant le chanoine-roi et lui faisaient de profondes genuflexions.

Trois enfants les suivaient, présentant un peu de sel et des épices que le chanoine devait recevoir avec bonté, à l'imitation de

l'enfant-Roi qui avait agrée la myrrhe, l'or et l'encens des rois de la terre. L'office divin était célébré, et, le soir, les chanoines allaient souper chez le roi de l'Épiphanie.



Dans l'hôtel des princes et des barons, la fête n'était pas célébrée avec moins d'apparat et de magnificence. Des pages soigneusement parés ayant apporté le gâteau, on l'offrait à Dieu en récitant des paroles pieuses, et on y jetait quelques gouttes d'eau bénite.

Les parts des convives étant toutes taillées, sans oublier la part de Dieu et celle de la Vierge, un enfant couvert de rubans, se pliant devant la table, distribuait les parts, en commençant par Monseigneur Dieu et Madame la Vierge.

Le chapelain bénissait la table et les convives, et prononçait les mots sacramentels: *Phœbe domine*, Seigneur de la fève, qu'on dit encore aujourd'hui dans certaines campagnes en ce même repas.

Puis la part de Dieu et celle de la Vierge étaient envoyées aux pauvres, avec des mets abondants; la part de l'absent était enfermée dans l'armoire, et, tout le long de l'année, de la bonne ou de la mauvaise conservation de la part, on inférait la destinée de celui auquel elle appartenait.

Le roi et la reine une fois désignés, on les conduisait à un siège élevé; si quelqu'un oubliait ou négligeait de crier, suivant l'usage: "Le roi boit!", l'oublieux était immédiatement barbouillé de suie. Puis la fève, à l'issue du repas, était précieusement conservée, comme un préservatif contre les maux de toutes sortes, car, le matin, cette fève avait été présentée à l'offrande, et bénite durant l'office.

Et ce fut en imitation du clergé et des

seigneurs que chaque famille voulut, au repas où elle se réunissait, nommer son roi, auquel on adjoignait des officiers et à qui tous les habitants de la maison devaient obéir.

La fête n'était pas moins populaire parmi les étudiants de l'Université que chez les marchands; après le service divin, ils se livraient à force de divertissements avec des farceurs, des bouffons et des comédiens qui chantaient des chansons tout à fait profanes.

Dans ce festin des *Rois*, la bienfaisance facile des riches coulait un peu. Les riches sont aumôniers par peur de l'enfer. On lit, dans la *Vie de Louis III, duc de Bourbon*:

"Vint le jour des Rois où le duc de Bourbon fit grande fête et lyechère, et fit un roi d'un enfant en l'âge de huit ans, le plus ptuvre qu'on trouva en toute la ville, et le faisoit vêtir en habit royal, en lui baillant tous ses officiers pour le gouverner, et faisant bonne chère à celui du Roy, pour révérence de Dieu, et le lendemain dinoit cestuy Roy à la table d'honneur; après venoit un maistre d'hôtel qui faisoit la queste pour le pauvre Roy, auquel le duc Loys de Bourbon donnoit communément \$160 pour le tenir à l'école, et tous les Chevaliers de la Cour chacun 20 cents, et les écuyers chacun 10 cents, si montoit la somme aucune fois près de \$20, que l'on bailloit au père et à la mère pour les enfants qui étaient rois à leur tour, à enseigner à l'école sans autre oeuvre, dont maints d'iceux en vivoient à grand honneur, et cette belle coutume tint le vaillant duc Loys de Bourbon, tant il vesquit."



Chez le roi véritable, on ne manquait pas non plus de célébrer cette royauté brève. En 1521, la fève ayant désigné le

comte de Saint-Pol, le roi François Ier lui fit déclarer la guerre, ainsi que le voulait le cérémonial.

La maison du comte est assiégée ; de part et d'autre, on se jette des pommes, des oeufs, des boules de neige. Un des assiégés, excité par le jeu, jeta un tison enflammé, qui atteignit le roi à la tête. Il tomba sans connaissance.

Revenu à lui, François Ier défendit qu'on punit l'imprudent. C'était le comte de Montgomery, dont le fils tua Henri II dans un tournoi.

Depuis lors, on ne fit plus à la cour, au jour de l'Épiphanie, qu'une reine. Le roi la menait à la messe et présentait à l'offrande trois boules de cire, couvertes, l'une d'une feuille d'or, l'autre d'une feuille d'argent, la troisième piquée de grains d'encens, pour rappeler les présents des mages.

Le roi étant revenu à sa place, la reine de la fève se levait, faisait révérence au roi et à la reine véritable, allait à l'offrande ; puis, après l'office, le roi la ramenait au Louvre, au son des instruments.

“En 1578, le lundi 6 janvier, dit un journal d'alors, la demoiselle de Pons de Bretagne, reine de la fève, fut par le roi désespérément brave, frisée et ganderminée, menée du château du Louvre à la messe, en la chapelle de Bourbon ; et estoit le Roy suivi de ses jeunes mignons, autant et plus braves que lui.”

Au dix-septième siècle, celui qui avait tiré la fève était servi par le roi lui-même raconte Hurel, dans le “Traité des festins”, ouvrage aujourd'hui fort rare, croyez-moi.

Quelqu'universel que fut l'usage de ces divertissements, certains ecclésiastiques estimaient encore que ces fèves, ces gâteaux, ces festins n'étaient que profanation et restes de paganisme.

Au dix-septième siècle, on vit un docteur de Sorbonne, Jean Deslions, tonner en chaire contre “cette fête infernale qu'il faut réduire en poudre”, mais sans résultat apparent, cependant les vieux usages tombent, les antiques traditions se perdent, les Rois s'en vont.

LE CAREME

Le carême ramène dans toutes les grandes églises de France une vieille et charmante coutume. On y quête abondamment pour les pauvres, et, le plus souvent, les aumônières sont tendues par les dames de la ville qui occupent les rangs les plus élevés et les situations les plus en vue.

On rapporte, à ce propos, que, jadis, à la cour de France, la quête était toujours faite par une grande dame qui fût en même temps une jolie femme. Un dimanche de “quadragésime”, la quêteuse, particulièrement belle, passa devant le comte d'Artois ; celui-ci déposa son offrande dans l'aumônière, en murmurant :

—Pour vos beaux yeux, madame !

La quêteuse fit une adorable moue de satisfaction, puis elle tendit de nouveau son aumônière, et dit :

—Maintenant, Monseigneur, pour les pauvres, s'il vous plaît.

...Et le prince, à nouveau, s'exécuta en souriant.

Un cheval a renversé un nid d'abeilles dernièrement à Rawreth, Essex. Une des conséquences fut que ces dernières s'attaquèrent à un chien et à deux cyclistes qui passaient. Le chien fut mordu à mort et les hommes furent sérieusement piqués.

L'USAGE DE LA PIPE

Tout le monde connaît cet instrument bizarre, destiné à réduire en fumée une drogue nauséabonde que l'on aspire et que l'on rejette et dont l'usage est si généralement répandu, qu'il n'existe peut-être personne dans notre pays qui n'ait, au moins une fois, en sa vie, porté à sa bouche le tuyau tentateur.

En commençant cet article, nous pouvions nous demander si l'usage de la pipe constitue, comme certains l'ont dit et l'ont chanté, un véritable bienfait pour l'humanité, ou si c'est, comme d'autres le soutiennent, une habitude fatale dont les conséquences, comme celles qu'entraîne le péché originel, ne frappent seulement pas les coupables, mais encore toute leur descendance.

Nous avouons humblement que nous reculons devant la discussion de ces graves questions, et nous nous bornerons à parler de la pipe, de son origine, de sa diffusion et de ses formes les plus remarquables chez les peuples du nouveau monde et de l'ancien.

L'ORIGINE DE LA PIPE

L'usage de la pipe existait-il en Europe avant la découverte de l'Amérique? En Angleterre, en Ecosse, en Irlande, en France, en Suisse, en Hanovre, on a trouvé dans le sol, à des profondeurs surtout considérables, et surtout dans des nécropoles ou d'anciens camps romains, des pipes dont plusieurs portent encore la trace du feu. Les Ecossais les appellent *pipes*

des fées ou *pipes celtiques*, et les Irlandais, *pipes danoises*.

Les antiquaires ont fait graver, dans leurs ouvrages, beaucoup de ces pipes prétendues antiques, dont les dernières, à notre connaissance, proviennent de fouilles exécutées à Londres en 1852, et à Abbeville en 1854.

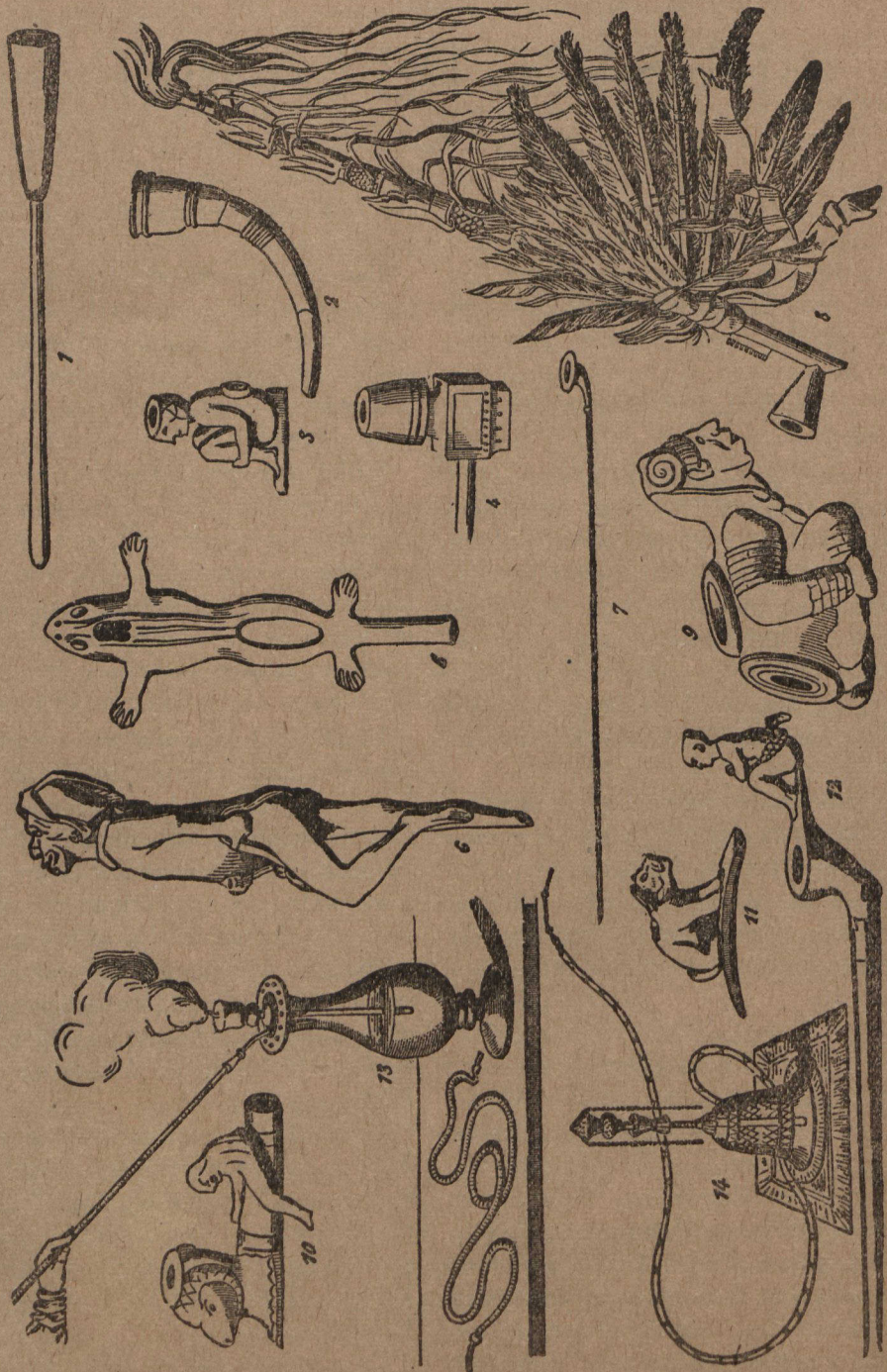
Celles qui proviennent des tombeaux d'Osnabruck sont d'argile et ont jusqu'à six pouces de longueur. On ne saurait regarder ces pipes comme étant d'origine romaine puisqu'il n'existe pas, dans tous les livres de l'antiquité classique, un seul passage qui nous autorise à penser que les Romains avaient l'habitude fumer.

Faudrait-il donc attribuer cet usage aux anciens Celtes? Cette question a été l'objet de nombreuses controverses plus ou moins vraisemblables, dont la plus acceptable est celle qui nous fait croire que c'est à Colomb et à l'Amérique que nous devons à la fois et la pipe et le tabac.

En effet, lorsque les Européens abordèrent sur ce continent, tous les peuples indigènes fumaient, excepté au Pérou, au Chili, dans le bassin du Paraguay et de la Plata.

Cette coutume semble s'être propagée du nord au sud, car les pipes antiques trouvées au Mexique, dans des fouilles, ont la plus grande ressemblance avec celles qu'on a recueillies dans les tumuli du lac Erié, de l'Ohio, du Wabash et du haut Mississipi.

Les conquérants se hâtèrent à l'exemple des indigènes, de fumer, de priser et



Les différents modèles de pipes.

même de presser entre leurs dents l'horrible chique qui fait les délices des marins.

La contagion se répandit en Espagne et en Portugal, vers le milieu du XVI^e siècle, puis en Angleterre et presque en même temps en Hollande, en France, en Allemagne, à Constantinople et jusqu'en Russie. Plus tard, des navigateurs européens l'introduisirent en Asie et en Afrique.

Les Indiens ont donné à la pipe une origine divine. Mais elle était chez eux le symbole de la paix et de la concorde et dans le principe, fumer était un acte purement religieux, un sacrifice offert à la divinité. On soufflait la fumée vers le soleil, parce que cet astre est la demeure du Grand Esprit.

Chez les anciens Mexicains, les riches et les grands personnages, sans en excepter le roi, fumaient après dîner, dans des pipes à long tuyau, du tabac mêlé de parfums ou de liquidambar, et se serraient le nez afin d'aspirer plus complètement la fumée.

Quant au *gauon dacé, paogan*" et que nous appelons *calumet de paix* (figure 8) il diffère des autres pipes par sa longueur, sa beauté, sa richesse et son ornementation, qui varient suivant les tribus, ainsi que sa couleur.

Nos pipes canadiennes pourraient être considérées comme des imitations des calumets de l'Amérique.

On distingue trois espèces de pipes américaines : celles de la première espèce, formées d'une seule pièce et dont le tuyau est droit ou recourbé (fig 2) sont en terre et paraissent les plus anciennes ; celles de la seconde espèce (fig 11) consistent en une sorte de tablette convexe portant une figure d'homme ou d'animal, et percée à son extrémité d'un trou par lequel on aspire la fumée ; celles de la troisième espèce (fig 9) sont composées d'une tête de pipe dans la-

quelle s'emmanchait un tuyau de bois ou de bambou.

Les figures 5 et 6 sont deux pipes artistiques, représentant l'une une grenouille et l'autre un Indien dont le dos est percé d'un trou par lequel on bourrait la pipe.

La figure 1 est une pipe en usage chez les Pieds Noirs ; le No 4 taillé dans du talc est particulière aux Assiboins. Les figures 3 et 10 sont des pipes de fantaisie qui n'appartiennent spécialement à aucune tribu. La figure 12 est une pipe en bois, de la longueur du bras.

La pipe asiatique est en général d'une simplicité extrême. Nous reproduisons comme échantillon une pipe chinoise (fig 7). L'Asie, cependant, possède deux machines à fumer, basées sur un même principe et différent de tout ce que nous avons vu jusqu'ici. L'une est le *narghilé* (fig.13) et l'autre le *Louka* (fig. 14).

L'usage de la pipe a donné lieu à diverses locutions proverbiales : on dit d'un âne attaché devant la porte d'un cabaret, pendant que son maître, un affreux rustaud, s'ébaudit bruyamment : "La pauvre bête fume la pipe."

On dit aussi fumer la pipe, de mouvements automatiques qu'exécute un agonisant. D'où l'expression pittoresque, quand un ami vient de mourir : "Un tel a cassé sa pipe!"

— o —

LA CIGOGNE

Les Arabes ont la superstition de croire que la cigogne a un coeur humain. Quand cette dernière bâtit son nid sur quelque toit, ils disent que le bonheur est assuré pour l'année pour les gens de la maison sur laquelle elle habite.

— o —

L'ETIQUETTE AFRICAINE

Le Wanyamuezi qui habite le Congo est très poli puisqu'il a un code complet d'étiquette pour recevoir ses amis et les visiteurs. A cette occasion on peut entendre le battement des tambours à leur arrivée aussi bien qu'à leur départ.

Quand un chef reçoit son confrère, il rassemble les habitants de son village, qui, accompagnés par des instruments de musique qui leur sont propres, exécutent les danses du pays.

tre sa supérieure, elle s'agenouille et incline la tête; la supérieure, de son côté, place ses mains sur l'épaule de la femme qui lui rend hommage, et tous deux demeurent dans cette attitude quelques moments, échangeant quelques mots, après quoi elles se lèvent et parlent librement.

Quand le mari revient d'un voyage, son épouse lui prépare une réception particulière. Après s'être pourvue de tous ses ornements auxquels elle ajoute un chapeau garni de plumes, elle s'avance avec ses amies et commence les danses de cir-



Pour fêter le retour du mari.

Le tambour comme le bugle sont d'usage dans ces occasions, et quand les visiteurs désirent s'éloigner les tambours indiquent aux guides le moment d'enlever leur bagage. Les femmes sont courtoises vis-à-vis leur chef, tandis que les hommes frappent des mains et s'inclinent profondément devant eux.

Si une femme de rang inférieur rencon-

constance, jusqu'à l'arrivée du héros de la fête.

A son arrivée, le voyageur est accompagné d'une fanfare, genre africain, qui a pour mission de faire le plus de bruit possible, au moyen de ses instruments.

Et la fête se continue jusqu'au moment où les invités jugent à propos de s'éloigner.

SINGULIERS BAROMETRES

Les astronomes passent pour savoir prévoir le temps qu'il fera. En fait, ils se trompent souvent. On raconte, à cet égard, une amusante anecdote.

Le grand Newton venait d'écrire un article scientifique dans lequel il démontrait la possibilité de prédire quelles seraient, à un ou deux jours près, les conditions atmosphériques. Son travail terminé, il sort



Le pavé de l'Observatoire de Paris.

de chez lui pour faire une promenade dans la campagne.

Il rencontre un berger qui lui dit: "Vous devriez rentrer chez vous, il va pleuvoir." Newton sourit. Car il a foi dans son baromètre et celui-ci ne lui a pas indiqué la pluie.

Une heure plus tard, tombe une formidable averse. Newton court vers le berger et lui demande comment il a pu savoir qu'il allait pleuvoir.

Le berger lui répondit qu'un vieux bédouin de son troupeau lui annonçait la pluie, "par sa seule façon d'éviter le vent".

Il semble de plus en plus probable que la plupart des animaux soient doués d'un instinct qui leur fait connaître le temps. Malheureusement nous n'avons pas toujours le secret d'interroger les animaux, comme faisait le berger de Newton. Les chevaux, les ânes, les lézards, les serpents, les chats, les hirondelles, les fourmis, les vaches, les poules, les oies et bien d'autres animaux encore, nous font pourtant comprendre, par leurs mouvements, qu'il va pleuvoir.

Les mélancoliques escargots, eux-mêmes, sont utiles à cet égard. Quelques moments avant une averse, vous pourrez en surprendre, marchant en procession, le long des chemins: ne sortez pas sans parapluie.

Les plantes, les fleurs, notamment, peuvent nous servir de baromètres. Mais, le plus singulier indicateur du temps est, sans doute, le fameux pavé de l'Observatoire de Paris.

Notre dessin, exécuté d'après une photographie, vous montre le coin de l'Observatoire où il se trouve. Sa sensibilité est extraordinaire. S'il doit pleuvoir dans quelques heures, ce pavé devient aussitôt humide, alors que ses voisins restent secs, et il noircit légèrement. Cela tient du mira-

cle, direz-vous! Non. Il n'y a rien que le raisonnement ne puisse expliquer.

Les pierres qui forment le pavage sont en grès. Seul, le pavé en question est en pierre très friable, dite "pierre d'Angoulême". Cette pierre est éminemment hygrométrique. C'est-à-dire qu'elle est sensible aux variations de la température. Quand le temps doit se maintenir au sec, la pierre est d'un blanc de craie. Quand la pluie va venir, la pierre se charge d'humidité, elle tourne au brun grisâtre. Absolument comme la poussière, quand elle est sèche, est presque blanche, pour devenir brune, quand elle se change en boue.

Cette couleur terreuse du pavé est d'autant plus remarquable que les autres pavés restent clairs. Aussi, les savants de l'Observatoire ne manquent-ils jamais de le consulter.

— o —

GRANDS RECIPIENTS DE VERRE

UNE personne qui visitait un jour une verrerie, eut l'idée de demander pourquoi l'on ne fabriquait jamais de très grands récipients de verre; par exemple, des auges ou des bassins de la taille d'une baignoire ou d'un gros tonneau.

On lui répondit qu'il était difficile d'obtenir, avec les procédés habituels, des bassins de plus de deux cents pintes de capacité.

Nous avons montré, dans un article sur les souffleurs de verre, comment on fabrique une bouteille ou tout autre objet de même matière. Le verre en fusion est pris au bout d'un tube dans lequel on souffle ensuite.

C'est précisément cette opération qui limitait la dimension des objets de verre que l'on voulait construire d'une pièce. La

force humaine a des limites. Or, pour obtenir des récipients analogues à ceux que vous pouvez voir sur notre dessin, on s'y prend d'une façon toute différente.

Le verre n'est plus puisé dans le four avec la *canne*, mais avec une cuiller. On le verse sur un plateau en fer et il s'étend comme une galette. Imaginez une crêpe immense dans une poêle.

Or, cette poêle est creusée d'un grand nombre de petits trous, par lesquels on souffle de l'air comprimé. Cet air, lâché au bon moment, fait lever le verre et le



Récipients en verre faits en une seule pièce.

repose dans un moule ayant la dimension et la forme à donner à l'objet qu'on veut obtenir. Le verre se plaque contre le moule dont il épouse tous les contours. En une demi-minute, le verre est refroidi, on retourne la "poêle" et l'objet sort du moule. Par ce nouveau moyen, on fabrique des pièces de verre de toute dimension. On peut même faire des moulages en verre, bas-reliefs artistiques, statuettes, etc. On a fait, enfin, des plateaux géants, sur lesquels quinze personnes pouvaient prendre place, et des baignoires dans lesquelles vous pourriez vous noyer.

— o —

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente! . . .

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon . . .

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour \$2.50 par an ou \$1.25 pour six mois.



Ces animaux aident le géologue et le mineur.

LES ANIMAUX ET LES GEOLOGUES

LES animaux qui se creusent des galeries souterraines rendent parfois d'éminents services aux prospecteurs et aux géologues, car ces animaux ramènent souvent à la surface des traces de minéraux, or, argent, etc. On a même quelquefois trouvé des pierres précieuses à l'entrée de terriers, dans des endroits où on ne se doutait pas le moins du monde qu'il existait des dépôts de ces pierres.

On a trouvé plusieurs mines de charbon en examinant de la terre provenant de galeries creusées par les chiens de prairie.

Il n'est pas jusqu'aux fourmis qui, parfois, n'extraient du sol, comme cela s'est déjà vu en Arizona et dans l'Utah, des parcelles de pierres précieuses: rubis, émeraudes, etc.

— : o : —

Les Suisses font usage d'un curieux baromètre. Il consiste en un vase rempli d'eau, d'une grenouille et d'une minuscule échelle placée dans le vase. Quand la grenouille sort de l'eau et monte sur un des gradins de l'échelle, c'est signe de pluie.

Aux premiers jours de la Grèce et de Rome, toutes les portes s'ouvraient à l'extérieur. Un homme qui sortait devait frapper à la porte avant de l'ouvrir, afin de ne pas culbuter une personne qui se préparait à entrer.

GRATIS — POUR VOUS MESDAMES ? — GRATIS**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS****TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES
PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR
MYRRIAM DUBREUIL****AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS
NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE****REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développée. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

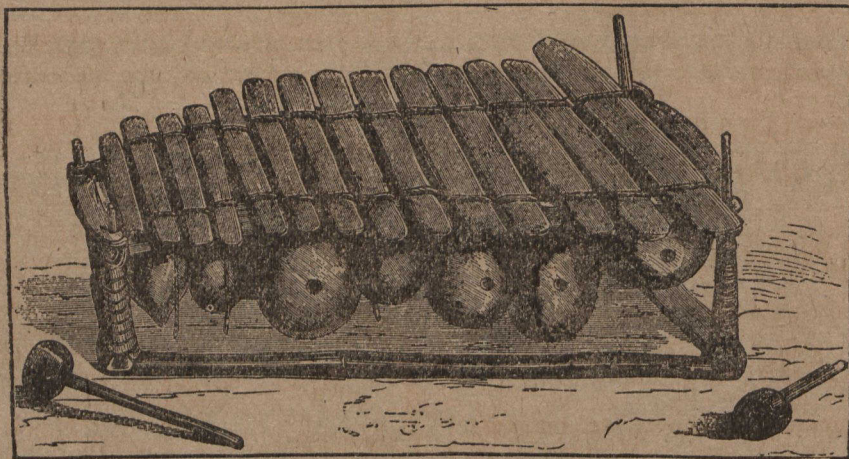
Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept. 8, Boîte Postale 2853.

Montréal, Canada.



Le marimba ou piano africain.

UN PIANO SINGULIER

LA musique qui a été fort en honneur chez les anciens peuples, ne l'est pas moins chez les peuplades encore à l'état de sauvagerie de l'Afrique-Centrale.

En effet, notre illustration nous montre "le marimba" ou un piano africain, qui, s'il ne produit pas les sons harmonieux de l'instrument ordinaire, n'en dénote pas moins l'ingéniosité des naturels de ce continent.

Ce piano consiste en deux pièces de bois placées à côté l'une de l'autre; à travers de celles-ci sont installées quinze touches en bois, séparées de deux à trois pouces chacune et d'une longueur atteignant jusqu'à dix-huit pouces. Leur épaisseur règle la sonorité de la note requise.

Chacune des clefs est munie d'unealebasse qui est installée à sa surface inférieure et dont la partie supérieure a été coupée de manière à maintenir la table d'harmonie.

Les touches sont frappées par des baguettes de petits tambours, d'où il résulte des sons plus ou moins musicaux.

On rapporte que les Portugais ont imité le "marimba", qu'ils utilisent dans leurs danses à Angola.

— : o : —

Les plus grosses espèces d'araignées connues des entomologistes, construisent leurs habitations dans les régions les plus montagneuses de Ceylan. Elles tissent une toile de soie de 10 pieds de largeur.

Le lac Morat, en Suisse, rougit tous les dix ans, c'est-à-dire que l'eau prend une teinte rouge; cette curieuse transformation est due à certaines plantes aquatiques qui n'existent pas dans les autres lacs.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparations

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages
à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Frère Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une

jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.



NEW YORK LONDON
PARIS

GRANDE REDUCTION SUR TOUS
NOS ARTICLES, DURANT
CE MOIS.

Une Visite Vous Convaincra.

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341

SPECIALITE :

GANTS, BAS, CORSETS, Etc.

Cravates de fantaisies, reçues chaque semaine.



MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval, }
Ottawa, le 11 mai 1917. }

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

IL ne se passe peut-être pas de jour sans qu'un point quelconque de la surface de la terre ne soit agité par des secousses plus ou moins violentes, qui ont leur source dans le sol même.

Ces mouvements intérieurs ont parfois des conséquences terribles; des contrées étendues sont bouleversées de fond en comble, des montagnes s'écroulent et s'abîment, tandis que d'autres semblent s'élever du milieu des plaines; des villes florissantes sont détruites, des milliers d'hommes et d'animaux périssent; la mer agitée submerge les plages qu'elle laissait précédemment à sec, et quelquefois, dans le même temps, elle abandonne pour toujours des parties de son fond.

Les annales de tous les peuples rendent témoignage de semblables événements, attribués dans tous les temps aux tremblements de terre, qui, de nos jours, donnent encore lieu aux mêmes phénomènes.

La cause d'effets aussi généraux et aussi constants ne peut être locale et accidentelle; elle doit se rattacher à l'histoire générale de la terre et tenir à son état intérieur; d'un autre côté, cependant, il est évident que, quelque part, des causes secondaires produisent aussi dans le sol des secousses que l'on peut confondre avec les mouvements de terre profonds.

Par exemple, un grand éboulement, comme ceux qui sont si fréquents dans les pays de montagnes, le retrait que prend une coulée de lave qui se refroidit à la surface des cônes volcaniques, peuvent, mais dans un rayon circonscrit, remuer le sol superficiel assez violemment pour simuler de véritables secousses de tremblement de terre.

Les pays de montagnes, les îles et surtout les contrées volcaniques sont plus fréquemment exposés aux tremblements de terre.

Très souvent les tremblements de terre les plus forts ont lieu subitement, sans être annoncés par aucun bruit ou tout autre signe; quelquefois, au contraire, ils sont précédés et accompagnés de bruits sourds et profonds et de changement dans l'état de l'atmosphère dont les animaux même ont la conscience et paraissent effrayés.

Aussi les effets de dévastation à la surface du sol sont-ils variés en raison de la violence des secousses. Ils se propagent quelquefois sur des lignes d'une très grande étendue, tandis que, dans d'autres cas, ils sont limités dans des espaces très circonscrits; c'est ainsi que le célèbre tremblement de terre qui, en 1755, détruisit la ville de Lisbonne et renversa Maroc, ainsi que d'autres cités du nord de l'Afrique, fut ressenti en Islande, au Groënland et jusque dans l'Amérique du Nord. Au contraire, en 1785, le bouleversement de la Calabre ne s'étendit pas sur plus de vingt lieues dans un sens et de quinze lieues dans l'autre.

Par ces quelques explications plus ou moins complètes, on peut se rendre compte des nombreuses particularités que présentent les tremblements de terre, en distinguant toujours l'effet fondamental, qui équivaut à un choc unique ou répété, des effets secondaires, dus à la nature, la résistance et la forme des matières à travers lesquelles les chocs se propagent.

Ne contient pas d'Alun



NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
CELEBRE POUDRE
A PATE

**COOK'S
FRIEND**

Vendue maintenant en Boîtes de
Fer-blanc de forme oblongue.

Absolument Pure

Ne contient pas
de substances
nuisibles à
l'estomac.

LEVE LA PATE
ET LA REND
POREUSE,
LEGERE,
DIGESTIVE
ET DELICIEUSE

Fabriquée à
Montréal par

W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR \$1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Éditeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la Revue Populaire.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.



LES LUNETTES

NE croyez pas que les Anciens portaient des lunettes et des lorgnons.

Ils connaissaient pourtant le pouvoir des verres grossissants et employaient des loupes en certaines occasions.

Ils se rendaient aussi compte de l'effet des verres concaves. Néron, le fameux empereur romain, surveillait avec une lentille concave les combats des gladiateurs. Il tenait à la main cette lentille près de l'oeil. C'était une manière de monocle, fait d'un simple verre, plus ou moins bien taillé, plus ou moins transparent, et qui ne pouvait, en somme, rendre de grands services.

Ce fut seulement au XIV^e siècle que les lunettes proprement dites firent leur apparition. Elles coûtaient si cher qu'elles étaient considérées comme un luxe. Aussi, quand les heureux possesseurs de lunettes venaient à mourir, ils en faisaient l'objet d'un paragraphe spécial dans leur testament, ce qui, aujourd'hui, passerait pour une bonne plaisanterie.

Ce fut en Italie que l'on confectionna les premières lunettes. Puis, des manufactures s'établirent en Hollande et en Alle-

magne. La ville de Nuremberg fut célèbre par ses opticiens.

Les Chinois, malgré que leur civilisation fût de beaucoup antérieure à la nôtre, ne connurent les lunettes que grâce aux Européens. C'est que leurs sciences avaient absolument négligé l'optique, qui est indispensable pour établir des verres conformes aux vues à corriger.

Ils achetèrent donc les verres en Europe. Mais comme ils ne savaient se résoudre à nous imiter entièrement, ils remplacèrent les barrettes d'acier qui font prendre appui aux lunettes sur les oreilles, par deux fils de soie. Au bout de ces épais fils, pendent des poids assez lourds pour maintenir les lunettes sur le nez.

Les lunettes des Chinois ont de grands verres tout ronds. Elles donent, à cause de cette disposition, un aspect comique et étrange à celui qui les porte.

— o —

C'est un fait remarquable que la main droite, plus sensitive au toucher que la gauche, est moins sensible à l'effet de la chaleur ou du froid que cette dernière.

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

LE COMMERCE DE L'AIGRETTE

L'aigrette est un des oiseaux les plus recherchés à cause de ses plumes. Elles servent à l'ornement des chapeaux de femmes et des coiffures de grande cérémonie.

Ces plumes atteignent le prix considérable de \$40 à \$50 l'once. On appelle ainsi une ancienne mesure française qui est encore utilisée dans certains commerces.



L'aigrette est très recherchée.

La chasse sans merci qu'on a fait aux aigrettes, en Birmanie et en Californie notamment, les rend excessivement rares. Elles se rencontrent encore aux Indes et en Afrique où les noirs poursuivent souvent une aigrette pendant des semaines. Dernièrement, une seule maison de Paris a acquis pour plus de \$120,000 d'aigrettes. Ce qui ne veut pas dire que l'on au-

rait pu remplir un oreiller avec ces plumes. L'ensemble constituait un petit paquet que l'on aurait facilement dissimulé dans la poche de son pardessus.

Nous ne nous étendrons pas sur la description zoologique de l'aigrette, appelée aussi héron blanc, grand oiseau au corps grêle, au vol si puissant que, souvent la hauteur à laquelle il s'élève le rend invisible à nos yeux. Qu'il vous suffise de savoir que l'aigrette habite surtout les régions marécageuses et tropicales. Le dessin que nous donnons d'elle vous montrera sa ressemblance avec les héros que vous pouvez voir dans les jardins d'acclimatation.

Dans certaines possessions d'Afrique, sa chasse est interdite, en vue de la préservation de l'espèce. Un Français a récemment entrepris de domestiquer l'aigrette, absolument comme on "fait" de l'autruche dans des fermes spéciales.

Une des plus riches coiffures du monde entier est la couronne du prince de Galles dont la touffe d'aigrettes a coûté plus d'un demi-million. Les chasses auxquelles on se livra pour obtenir ces plumes, occasionnèrent la mort de douze hommes. Aux Indes, en effet, l'aigrette vit surtout dans les jungles hantées par les tigres.

— o —

Les gares de chemins de fer de la Suisse où l'on sert à dîner, sont indiquées par l'emblème significatif d'un couteau et d'une fourchette croisés.

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats des fêtes ;

Emmagasinage gratuit.

Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS :

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

*Boudoir,
Chambre
à Coucher,
Salle à Manger
Bibliothèque,
Salon.*



*Spécial :
Tapis,
Prélart,
Rideau,
Portières.*

Une visite vous intéressera et sera de nature à vous convaincre que notre devise n'est pas un vain mot, que réellement nous vendons à des

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5.000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

LES ROUES D'UNE MONTRE



LA montre est tellement répandue, que peu de personnes réalisent ce qu'est réellement cette merveilleuse machinerie qu'ils portent, qu'elle ait coûté \$100 ou même un simple dollar.

Ce mécanisme compliqué et délicat est sujet à un pire traitement que celui d'un vulgaire wagon.

En effet, les personnes qui huilent soigneusement leur machine à coudre ou leur engin semblent croire que leur montre pourra donner entière satisfaction, pendant des années, sans une goutte d'huile, bien que les roues des machines pesantes précitées, ne remplissent pas une légère fraction du travail que fait une montre.

Un simple calcul nous donne une idée de la véracité de notre avancé :

La roue principale fait 4 révolutions par 24 heures, c'est-à-dire 1460 par année. La deuxième, ou celle du centre, fait 24 révolutions en autant d'heures, soit 7,760 par année. La troisième révolutionne 192 fois par 24 heures ou 69,080 annuellement. La quatrième, celle des secondes, donne 1,440 révolutions en 24 heures, c'est-à-dire 525,600 par an, tandis que la cinquième roue révolutionne 12,964 fois par jour, faisant un total par année de 4,728,400.

Le nombre de vibrations ou battements est de 388,800 par 24 heures ou 141,812,900 par an.

— o —

UN ENFANT ENERGIQUE

EN 1876, dans le bled algérien, vivait une famille de colons français. Le père, ancien officier, et la mère tombèrent malades et durent être transportés dans un hospice.

Le fils, Gervais, âgé de treize ans, resta seul. La culture se trouva arrêtée et les créanciers, sans pitié, engagèrent des poursuites pour de petites dettes arriérées.

L'huissier et ses clercs vinrent opérer une saisie. Le jeune Gervais ne protesta pas tant qu'il s'agit des meubles, mais il réclama un fusil et un cheval qui lui appartenaient. L'huissier se contenta de hausser les épaules. L'enfant prit le fusil, visa l'huissier et cria :

— Mon cheval, ou je tire.

L'homme de loi souffla peureusement à ses clercs :

— Inscrivez quatre chevaux, au lieu de cinq !

L'enfant vendit son cheval pour \$100 à un colon du voisinage et, avec cette somme, il racheta à la vente aux enchères publiques un *Bonheur du jour* auquel tenait beaucoup sa mère et un vieux baromètre Louis XIV, qu'il paya \$30.00.

Il envoya le baromètre à un antiquaire de Paris, qui le lui acheta \$1,400. Avec cet argent, le petit Gervais put donner aux siens les soins nécessaires. Après quoi cette brave famille s'installa à Alger pour mener une existence nouvelle.

Ceci n'est pas un conte comme on pourrait le croire, et il y a de quoi s'en réjouir le cœur. Le petit Gervais s'appelle Courtellemont, c'est un des plus vaillants explorateurs français et il a été le premier Européen qui, grâce à une connaissance spéciale des moeurs arabes, a pu entrer à la Mecque... et en revenir vivant.

Celui qui fut un enfant si bon, si énergique, vient de recevoir, pour les services rendus à la France, la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Et c'est justice !

— o —



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT 144 RUE D'OPTIQUE

STE-CATHERINE EST

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels.* N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

TROIS RAISONS

POUR LESQUELLES VOUS
DEVRIEZ EMPLOYER

LA FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE

**La pureté de cette farine.
Sa simplicité à pétrir et à cuire.**

Elle est plus économique que la farine non préparée.

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épicier la Farine d'Avoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, Montréal.

QUAND VOUS DEMEAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 au plus tard du mois précédent, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal

BEAUTÉ ET FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des creux des épaules et de la gorge
par l'emploi du

Traitement DENISE ROY en 30 Jours

LE TRAITEMENT DENISE ROY, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *Poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une

ACTION RECONSTITUANTE, CERTAINE ET DURABLE
SUR LE BUSTE,

sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *Santé*, facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.

**Prix du Traitement Denise Roy
de 30 jours au Complet, \$1.00**

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3c en timbres.
Toutes correspondances strictement confidentielles.

Mme DENISE ROY, Dept. 8, Montréal, Qué.
BOITE POSTALE 2740



: = : **E P U I S E** : = :

L'ALMANACH DU "SAMEDI"

pour 1918

est complètement épuisé

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos
Bureaux où il n'en reste.

➡ **PLUS UN SEUL EXEMPLAIRE** ⬅

Nos lecteurs sont priés d'en prendre bonne note et de se
souvenir qu'il n'y aura pas de deuxième tirage de
cette édition totalement épuisée maintenant.

DECHAUX FRERES,

EXPERTS NETTOYEURS

FRANÇAIS

ATELIERS : 661, RUE MONTCALM, MONTREAL

L'HOMME D'AFFAIRES

apprécie la valeur que donne l'apparence du bon vêtement. Il sait que l'apparence personnelle compte pour beaucoup dans ces temps modernes.



Vous ne pouvez permettre de négliger, même pour quelques jours, l'apparence de vos habits.

Notre service prolonge la durée de vos vêtements.

C'est une vraie économie.

VOTRE ROBE DE SOIREE

pour paraître de son mieux toutes les fois que vous la portez, a besoin d'un minutieux nettoyage à sec et d'un habile pressage à de fréquentes intervalles.

Nos prix sont des plus raisonnables et un service toujours prompt.



SUCCUR SALES :
 197 STE-CATHERINE EST — 710 STE-CATHERINE EST
 TELEPHONES : EST 51 — EST 52 — EST 301

Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"

Gail Borden
EAGLE
BRAND
CONDENSED
MILK
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden Milk Co, Limited, Montreal